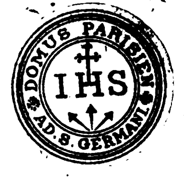
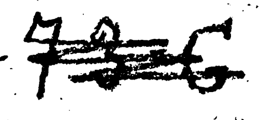



DOMUS PARISIEN
IHS
AD. S. GERMANI




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA
ZAHAROFF



NOUVEAU
THÉATRE
ALLEMAND,
OU
RECUEIL
DES PIECES

Qui ont paru avec succès sur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

AVIS.

A compter du 1 Janvier 1782, il paroîtra tous les trois mois un Volume de cet Ouvrage. Le nombre des Volumes sera fixé à douze.

Chaque Volume contiendra 320 pages & se vendra séparément 3 livres 10 sols. Il ne reviendra qu'à 3 livres aux Souscripteurs, en payant d'année en année la somme de 12 livres pour quatre Volumes. Savoir, 6 livres en recevant le premier Volume de chaque année, & 6 livres en recevant le second. Le troisieme & le quatrieme seront délivrés aux époques fixées, & il dépendra ensuite des Souscripteurs de renouveller aux mêmes conditions la Souscription avec le cinquieme Volume, qui sera le premier de la seconde année.

On souscrit, & on peut se procurer les Originaux Allemands à Paris, chez l'AUTEUR, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu, au Cabinet de Littérature Allemande.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

A Versailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satori.

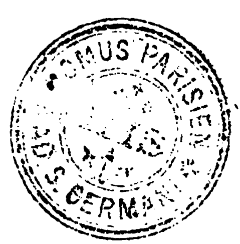
NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR M. FRIEDEL,

Professeur en survivance des Pages de la grande Écurie du Roi.

PREMIER VOLUME.





A PARIS.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

CHARLES EUGENE

DE LORRAINE,

Prince de Lambesc, Duc d'Elbeuf, Pair & Grand Ecuyer de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général, pour SA MAJESTÉ, en la Province d'Anjou, &c.

MONSEIGNEUR,

CONDUIT en France par mon inclination; VOTRE ALTESSE a bien voulu m'y

fixer par ses bontés. Je la supplie d'agréer l'Ouvrage que j'ose lui offrir, comme un hommage de ma reconnoissance & du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

FRIEDEL.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DU
THÉATRE
ALLEMAND.



HISTOIRE ABRÉGÉE DU THEATRE ALLEMAND.

CHEZ toutes les nations l'Art dramatique s'est élevé par degrés. Des personnages grotesquement vêtus commencent par se promener de ville en ville. Bientôt encouragés par les applaudissemens d'une populace grossiere, les enfans de *Thespis* fixent leur scene ambulante, & construisent des Treteaux. Tout est mis en usage pour amuser le Spectateur avide & peu délicat. Les gestes, les postures, les plaisanteries les plus mauvaises, & souvent même les plus

indécentes, en un mot, les extravagances de toute eſpece ont le bonheur de réuſſir. Long-temps la barbarie & l'ignorance accordent à ce ſpectacle une admiration ſtupide; enfin une heureuſe révolution ſe fait dans les eſprits. Les ténébres de l'ignorance ſe diſſipent, le goût s'épure; la Nation s'apprécie, jette les yeux ſur ſes voiſins plus éclairés, plus avancés dans la carriere des arts; mais encore en défiance d'elle-même, en les prenant pour guides, elle copie d'abord ſervilement ſes modeles. Cependant ſon goût ſe forme, & dédaignant enfin des appuis étrangers, elle oſe voler de ſes propres aîles.

Telle a été la marche du Théatre des Allemands; ce n'eſt qu'après avoir lutté long-temps contre la barbarie & le mauvais goût, qu'ils ſont parvenus à en avoir un plus décent, plus eſtimable, tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il n'y a pas cinquante ans qu'ils ont commencé à étudier les chefs-d'œuvres des François & des Anglois leurs voiſins, &

qu'ils se sont essayés d'après ces modeles. Mais les difficultés à vaincre étoient infinies; les Savans & les Gens de lettres n'écrivant la plupart qu'en latin, la langue n'étoit pas cultivée; le gros de la Nation tenoit par son goût à des spectacles forains ridicules & grossiers; les Souverains qui les méprisoient à juste titre, ne favorisoient que des troupes de Comédiens étrangers.

Aussi n'y a-t-il gueres que trente ans que l'Allemagne peut se flatter d'avoir un Théatre national, comme l'on en jugera par cet Abrégé chronologique.

Les premieres traces de pieces allemandes, (si de pareilles productions peuvent mériter ce titre) se trouvent dans les *Jeux du Carnaval*, qui, dans leur principe, répondent aux pieces des Troubadours François, si célébres dans le treizieme siecle. Le nom en indique l'origine & le but. Les déguisemens permis dans ces jours de folie, donnerent très-naturellement l'idée de jouer le rôle d'un personnage étranger. D'abord on s'en tint aux gestes, ensuite on y joignit

des paroles : pour amuſer davantage ; on prenoit le ton de la plus vile populace ; on repréſentoit les mœurs dans toute la groſſiéreté de ces temps-là, & on ne croyoit plaire qu'à proportion du ridicule dont on les chargeoit.

Le plus ancien des Auteurs de ce genre eſt un nommé *Hans Roſenblüth.*

Sa premiere piece, qui eſt encore connue de nos jours, parut en l'année 1430. Cette piece & les autres du même Auteur ne ſont que des imitations groſſieres des actions ordinaires de la vie, & des ſatyres dégoûtantes de tous les Etats, du Pape, des Evêques, des Electeurs, des payſans, des palefreniers, &c. Elles finiſſent ordinairement par une exhortation très-vive & très-pathétique, dans laquelle il preſſoit les ſpectateurs de ne point renvoyer vuide l'aſſiette qui faiſoit le tour de l'aſſemblée.

Il ſubſiſte auſſi de la même année une traduction de *Térence.*

Dans le ſeizieme ſiecle, le fameux Poëte *Hans Sachs*, Cordonnier de profeſſion,

travailla auſſi pour le Théatre. On a près de deux cents pieces de lui ; quoique le plan & la conduite en ſoient d'une abſurdité révoltante, cependant on y trouve quelques caracteres décidés & très-bien ſoutenus. Dans les ſujets qu'il a tirés de l'Hiſtoire ancienne & de la Bible, on doit lui pardonner les fautes qu'il a faites contre l'Hiſtoire même ; l'ignorance de ſon ſiecle lui ſert d'excuſe. Ce fut lui qui le premier diſtingua la Comédie de la Tragédie.

Dans le cours du même ſiecle, il parut deux traductions qui ſont parvenues juſqu'à nous. L'une eſt celle d'une piece eſpagnole, intitulée *Céleſtine*, en 1520 ; l'autre, d'une piece de *Plaute*, *Aulularia*, en 1535.

Vers le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, quelques troupes qui commençoient à ſe former, jouerent différentes pieces traduites de l'Eſpagnol, du Flamand & de l'Italien, entr'autres, le *Paſtor fido*, du *Guarini* ; elles furent repréſentées en 1619.

Opitz, le pere de la Poéſie Allemande, traduiſit en vers les *Troyennes*, de *Seneque*.

En 1650, on vit paroître la premiere traduction d'une piece françoise, du *Cid* de *P. Corneille.*

Griphius & *Lohenstein*, dans le même temps, se vouerent à la Tragédie. Mais avec du génie, ils nuisirent aux progrès de la scene allemande. Le ton emphatique qui regnoit dans leurs Ouvrages, éblouit & entraîna tous les esprits dans un temps où le goût n'étoit pas formé.

En 1669, les Etudians jouerent au College de Leipsic une traduction de *Polieucte.* Ce qu'il y a de remarquable par rapport à cette représentation, c'est qu'elle inspira à *Veltheim* le projet de former la premiere troupe réguliere qui parut en Allemagne. Elle existoit encore au commencement du dix-huitieme siecle. On est aussi redevable à ce Directeur de la premiere traduction des pieces de *Moliere*, qu'il fit faire pour son Théatre.

La plupart des pieces qu'on y jouoit, n'étoient que des scenes détachées, des impromptus burlesques, où le tragique &

le comique étoit ridiculement confondus ; ces pieces étoient qualifiées par les Comédiens, de *grands Drames politiques & héroïques :* productions monstrueuses qui, à la honte de notre siecle, furent long-temps en possession de la scene allemande. Il y a trente ans qu'elles faisoient encore les délices de plusieurs villes, & même de quelques Cours, elles étoient préférées à *Rodogune*, *Brutus*, *Alexandre*, *Sertorius*, pieces françoises, dont à la vérité les traductions étoient très-imparfaites. Par une suite de cet enthousiasme, les Comédiens étoient alors si desirés, que lorsqu'ils passoient d'une ville à une autre, les Magistrats alloient les recevoir aux portes, les complimentoient & défrayoient toute la troupe. Il y eut même dans ce temps un Directeur de troupe, nommé *Elendsohn*, à qui l'Electeur de Cologne, qui l'aimoit beaucoup, fit élever après sa mort un mausolée en marbre noir.

Vers l'année 1708, on commença à introduire sur le Théatre Allemand, l'Ar-

lequin des Italiens; il fut si bien germanisé par un nommé *Stranitzky*, que jusqu'en 1730 on ne joua ni comédies ni tragédies, dans lesquelles, au grand contentement des Spectateurs, l'Arlequin n'eut le privilege de mêler ses farces ridicules & souvent indécentes.

Nous ne parlerons pas d'une foule de petites troupes qui se formerent alors, & qui, jusqu'en 1726, traînerent en Allemagne leur misere & leur barbarie; nous nous contenterons d'en rapporter une anecdote assez singuliere. Une de ces petites troupes ambulantes étoit allée en Suede, où elle donna une représentation de la piece d'*Adam & d'Eve*; ce Drame fit une impression si forte sur l'esprit des Spectateurs, qu'ils tomberent à genoux en voyant la justice & la miséricorde personnifiées.

L'année 1727 fut célébre par le début d'une Actrice, que l'Allemagne peut regarder comme la premiere fondatrice de son Théatre: c'est Madame *Neuber*, fille d'un Docteur en Droit de Zittau. Elle s'engagea

dans la troupe de *Spiegelberg*, où elle ne tarda pas à se distinguer. Elle donna la préférence au genre tragique, & l'on peut dire à sa gloire, que c'est elle qui a fait connoître aux Actrices Allemandes le vrai ton de la déclamation. Ayant obtenu par la suite un privilege de l'Electeur de Saxe, elle entreprit la réforme du Théatre : dans cette vue, elle attira auprès d'elle les meilleurs Acteurs, parmi lesquels il s'en trouvoit déja plusieurs qui méritent d'être distingués dans l'Histoire du Théatre Allemand. Un des premiers fut le fameux *Koch*, qui, après avoir été lui-même pendant vingt-cinq ans Directeur d'une des meilleures troupes de l'Allemagne, est mort à Berlin le 3 Janvier 1775, emportant au tombeau la réputation d'un Acteur célébre, & le titre plus glorieux d'homme très-honnête.

En 1727 parut *Gottsched*, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipsic, homme de beaucoup d'érudition, mais sans génie, vain & pédant. Il vit le triste état où se trouvoit alors la langue allemande;

méprisée par les Grands qui ne connoissoient que la langue françoise, négligée par les Savans qui lui préféroient la langue latine. Il résolut de la mettre en honneur & de devenir le réformateur de la Littérature Allemande. Il se livra tout entier à l'exécution de son projet; quoiqu'en général ses talens & son mérite fussent très-médiocres, on ne peut cependant lui refuser la gloire d'avoir ouvert la route où des hommes de génie l'ont suivi & fait oublier.

L'arrrivée de Madame *Neuber* à Leipsic lui parut très-favorable à ses projets, le titre de créateur du Théâtre Allemand flatta sa vanité, & il se mit en tête de le mériter. Il s'annonça d'un ton imposant, & attira l'attention des Allemands, non sur les beautés des ouvrages étrangers, mais sur le méchanisme de convention d'après lequel ils étoient composés. Il fit avec sa femme un grand nombre de traductions très-défectueuses, & engagea Madame Neuber à les faire jouer. Il donna en effet par-là une

forme nouvelle au Théatre Allemand, mais il retarda ses progrès.

La premiere piece traduite que Madame *Neuber* fit jouer d'après les conseils de *Gottsched*, fut le *Regulus* de *Pradon*. Quoique le style en fut mauvais, la piece fut très-bien accueillie; succès qu'elle dut à la pompe avec laquelle elle fut représentée. Cette piece fut suivie successivement depuis 1727 jusqu'en 1739 du *Cid*, de *Brutus*, d'*Alexandre*, de *Cinna*, d'*Iphigénie*, de *Bérénice*, des *Horaces*, de *Britannicus*, du *Comte d'Essex*, de *Polieucte*, d'*Alzire*, & d'une quantité de chefs-d'œuvres étrangers, dont les traductions étoient à peine supportables. Enfin en 1731 parut *Caton mourant*, la premiere production originale de *Gottsched*, tragédie pitoyable, écrite en mauvais vers; ce n'est qu'un assemblage bisarre de scenes angloises & françoises. Elle fut cependant applaudie avec transport, parce que l'Auteur jouissoit alors d'une grande considération; mais les applaudissemens se rallentirent bientôt; le

goût s'épuroit ; des hommes de génie puiserent dans les sources anciennes & étrangeres, & parvinrent à distinguer le vrai beau. Dès-lors on réduisit la piece de *Gottsched* à sa juste valeur, c'est-à-dire, qu'elle fut mise beaucoup au-dessous du médiocre.

L'année 1737 est remarquable par le bannissement de l'*Arlequin*, qui jusqu'alors avoit regné sur la scene. *Gottsched*, qui, par ignorance, confondoit le véritable *Arlequin* Italien avec sa copie, aima mieux les bannir impitoyablement tous les deux, que de donner à ce personnage plus de délicatesse, afin de préparer la Nation au bon comique. *Arlequin* fut vengé depuis de cet affront. Le Conseiller *Moeser* prit sa défense dans un Traité, intitulé : *Harlekin, oder die Vertheidigung des groteske komischen. Arlequin, ou l'Apologie du Comique grotesque*, ouvrage qui seul annonce plus de goût & de connoissance du Théatre que toutes les production de *Gottsched.*

La défaite d'*Arlequin* fut le dernier triomphe de ce Dictateur de la Littérature.

Le charme trompeur dont il avoit fasciné les esprits, disparut tout-à-coup. Ses démêlés avec Madame *Neuber* porterent le premier coup à sa gloire. Il voulut la forcer à jouer une mauvaise traduction d'*Alzire*, faite par sa femme, préférablement à une autre bien supérieure, que l'on avoit déja représentée avec succès. Se regardant tous deux comme créateurs du Théatre Allemand, tous deux gonflés de leur mérite, & persuadés qu'il y alloit de leur gloire à ne point céder, ils se firent ouvertement la guerre. *Gottsched* fit des critiques ameres sur toutes les pieces que Madame *Neuber* faisoit représenter sur son Théatre; mais malheureusement il avoit donné trop de prise sur lui, pour que les rieurs ne fussent pas du côté de son adversaire.

Ce fut alors que pour étayer sa gloire chancelante, *Gottsched* voulut mettre ses Œuvres dramatiques sous les yeux du public. Il fit imprimer son Théatre en six volumes, ouvrage qui heureusement est oublié aujourd'hui. On y trouve une foule

de traductions de pieces françoises, telles qu'*Iphigénie*, *Cornélie*, le *Tambour nocturne*, *Zaïre*, *Alzire*, le *Dissipateur*, les *Horaces*, le *Misanthrope*, le *Cid*, faites en très-mauvais vers par M. *Gottsched* & son épouse. Ce Recueil ne contient que deux ou trois pieces originales qui méritent de passer à la postérité; mais elles ne sont pas de *Gottsched*.

En 1739 parut le premier Auteur tragique que l'Allemagne ait eu, & qui sans doute auroit contribué à la perfection du Théatre, si la mort ne l'eût enlevé au milieu de sa carriere. C'étoit *Jean-Elie Schlegel*. Il faisoit encore ses études lorsqu'il composa, d'après *Euripide*, sa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, qui fut représentée à Leipsic en 1739, & qui, au milieu des foiblesses d'un premier essai, annonçoit déja tout le génie d'un vrai Poëte tragique.

Cette année est encore remarquable par la chûte de Madame *Neuber*. Elle ne jouit pas long-tems du plaisir d'avoir triomphé

de *Gottſched*. Une invitation qu'elle reçut pour aller en Ruſſie, & qu'elle accepta fort imprudemment, cauſa ſon malheur. Deux ans après qu'elle y fut arrivée, le Duc *de Biron* ſon protecteur fut diſgracié, elle fut obligée de retourner en Allemagne; mais en arrivant elle trouva une nouvelle Troupe formée pendant ſon abſence, ſous la direction de *Schœnemann*. Cette Troupe eſt célébre par les Acteurs & les Actrices qui la compoſoient, dont la plupart vivent encore.

Celui qui mérite d'être nommé le premier, eſt le fameux *Eckhof*, le *Roſcius* des Allemands. Cet Acteur ſublime, & même inimitable, naquit à Hambourg en 1720; & débuta à Lunebourg en 1740. Un talent ſupérieur, joint à beaucoup d'étude, en firent bientôt le premier Acteur de l'Allemagne; excellent également dans le tragique & dans le comique. Il mourut le 16 Juin 1778. *Melpomene* pleure encore ſes trois favoris, *Lekain*, *Garrick* & *Eckhof*, morts dans la même année.

Au même temps où parut *Eckhof*, *Bruck* débuta dans les rôles comiques. Il mérite d'être mis à côté de *Préville*. Il a fait long-temps les délices de l'Allemagne.

Mais tout l'art de ces Acteurs ne réformoit point le Théatre, il restoit dans l'enfance, au lieu de devenir l'école & la censure des mœurs nationales.

Gellert fut le premier qui le sentit & qui travailla en conséquence. C'est ce même *Gellert* dont l'Europe entiere révere la simplicité, la douceur & la bonté, & dont la mémoire est encore si chere à tous ceux qu'il a formés à la sagesse & à la vertu. Il est vrai que ses pieces ne peuvent point passer pour des modéles, elles n'annoncent pas un génie supérieur pour le genre dramatique. Cependant il est fort au-dessus de ses contemporains; il a de plus qu'eux le mérite du style, celui de peindre au naturel les mœurs de sa Nation, & de ne point faire rougir la pudeur. Qualités rares alors, & qui se trouvoient dans très-peu de pieces originales.

La Dévote fut sa premiere Comédie; elle parut en 1745. Cette piece lui attira bien des chagrins, la calomnie se déchaîna contre cet homme respectable, quoique la pureté de ses intentions & la franchise de son caractere fussent universellement reconnues. Il donna dans la même année *les Sœurs tendres*, premiere piece allemande dans le genre des drames, qui a les défauts & le mérite de tous ses autres ouvrages dramatiques.

L'année 1747 est mémorable. Ce fut dans cette année qu'on joua sur le Théatre de Leipsic la premiere Comédie de M. *Lessing*. L'Allemagne honore ce grand homme comme le premier de ses Poëtes dramatiques, ses Œuvres constatent plus son mérite que tout ce qu'on pourroit dire à sa louange; il sera toujours la gloire du Théatre Allemand. Sa premiere piece est *le jeune Savant*, elle fut représentée sur le Théatre de Madame *Neüber*. Malgré les beautés dont elle est remplie, on ne la joue que rarement; peut-être parce que le

caractere est trop local, & que le pédantisme n'a gueres le droit d'intéresser le public.

Schlegel dont on a parlé plus haut, donna vers le même temps un Recueil de ses Œuvres dramatiques, l'impression ne diminua rien de l'idée avantageuse qu'on s'étoit formée de ses talens. En un mot, cette époque peut être regardée comme celle de la naissance du bon goût en Allemagne. Dès ce moment ces hommes illustres eurent beaucoup d'imitateurs; & si l'art dramatique n'a pas fait depuis des progrès plus rapides, il faut en attribuer la cause à des circonstances particulieres; & sur-tout au peu d'encouragement accordé aux talens dispersés dans un pays vaste, partagé entre tant de Souverains, & où il ne se trouve point une capitale unique comme Paris, pour leur servir de foyer.

En 1749, *Gellert* publia un Recueil de ses comédies, parmi lesquelles on distingue *le Lot de la Loterie*, piece dont les caracteres sont originaux & en général très-bien soutenus.

Schlegel continua ſes travaux pour le Théatre. Il donna entr'autres deux pieces que l'on peut mettre au nombre des bonnes du Théatre Allemand : ce ſont le *Triomphe de la bonne Femme*, & *la Beauté muette*.

Madame *Neuber* éprouva vers la fin de ſes jours que la fortune n'accompagne pas conſtamment le mérite & les talens. Les ſuffrages de l'Allemagne entiere, & l'honneur d'avoir contribué à réformer le goût, ne purent la mettre à l'abri de la miſere. Après beaucoup de malheurs, elle fut enfin obligée en 1750 de renoncer au Théatre. Elle languit encore dix ans dans la plus profonde indigence, & mourut inconnue en 1762, dans un petit village des environs de Dreſde. Peut-être ſon nom auroit-il été enſeveli avec elle, ſi l'enthouſiaſme pour le Théatre, qui regne depuis quelque temps en Allemagne, n'avoit porté quelques amateurs de ſon art à lui faire ériger un monument ſur les bords de l'Elbe, près des lieux où elle eſt décédée.

Ce fut dans ce temps que *Koch* établit

ſon Théatre; il devint célebre par une foule de bons Acteurs, qui par une conduite réguliere ont fondé cette eſtime, que l'on a aujourd'hui en général pour l'Acteur Allemand.

Brückner & Madame *Steinbrecher*, avec des talens juſtement admirés, y débuterent des premiers; l'un dans les premiers rôles de la tragédie & dans les amoureux; l'autre dans les rôles à ſentimens.

L'année 1752 vit éclore les Opéra-comiques qui ont eu le plus grand ſuccès en Allemagne. On a maintenant dans ce genre une foule d'originaux, de traductions, d'imitations, de chefs-d'œuvres, de platitudes même de toute eſpece. Le premier Opéra-comique que *Koch* fit repréſenter, fut celui des *Femmes metamorphoſées*, imité de l'Anglois de *Coffey*. L'Auteur de cette piece eſt M. *Weiſſe*, qui, outre l'honneur qu'il s'eſt acquis dans ce genre, eſt regardé en général comme un des premiers Poëtes dramatique de l'Allemagne. Cet ouvrage fut reçu avec des applaudiſſemens univer-

fèls, & se soutient encore aujourd'hui avec le même succès, nonobstant les clameurs de *Gottsched* & de sa cabale, qui se déchaînerent d'abord contre cette piece, & contre l'Opéra-comique en général.

Madame *Seyler* qui jouit actuellement de la réputation d'une des premieres Actrices de l'Allemagne, débuta en 1755 dans la tragédie & dans les rôles de meres du haut-comique.

Dans la même année parut une des meilleures pieces du Théatre Allemand, *Miss Sara Sampson*, tragédie bourgeoise de M. *Lessing*. Ce genre obtint plus de succès que la tragédie héroïque.

La malheureuse guerre qui dévasta l'Allemagne depuis 1756 jusqu'en 1760, arrêta les progrès du Théatre. Melpomene & Thalie, dédaignées & bannies presque de toutes les Provinces, ne trouverent d'asyle que dans la ville libre de Hambourg.

En 1758 les Auteurs de la *Bibliotheque des Belles-Lettres* couronnerent *Codrus*, tragédie en vers de M. de *Cronegk*, Gen-

tilhomme de Franconie, âgé de 26 ans. Le grand talent que décéloit cette piece, ainsi que la tragédie d'*Olinte & Sophronie*, fit espérer à l'Allemagne, que ce jeune Poëte mettroit dans peu le comble à sa gloire par des chefs-d'œuvres; mais la petite vérole l'enleva l'année suivante. Il avoit voyagé dans une partie de l'Europe; il avoit passé l'année 1753 à Paris, & il convenoit que c'étoit en allant admirer chaque jour les chefs-d'œuvres de la scene françoise, rendus par de grands Acteurs, qu'il avoit étendu ses idées & formé son goût. Il a laissé plusieurs Comédies imparfaites & un volume de Poésies fugitives charmantes.

On auroit dit qu'un génie mal-faisant avoit juré la perte du Théatre Allemand. *Schlegel*, dont on espéroit tout, mourut aussi à la fleur de son âge; & la mort vint encore moissonner à vingt ans un génie peut-être supérieur à ces deux Poëtes; c'étoit M. *de Brawe* qui, dans une piece intitulée *l'Esprit fort*, avoit laissé entre-voir le germe des plus grands talens.

Dans le cours de l'année 1759 on vit paroître successivement cinq volumes des ouvrages dramatiques de M. *Weisse.* Ils furent bien accueillis, & ils lui ont assuré une place honorable parmi les Poëtes les plus chéris de la Nation, & les créateurs du bon goût. Outre le plan & la régularité que l'on admire dans ses tragédies, on y trouve des situations fortes, des scenes bien conduites, des caracteres dessinés avec précision. Le style en est noble, également éloigné de l'enflure & de la bassesse. Ses comédies sont pleines de traits d'un excellent comique. On y trouve beaucoup de portraits dans les vraies mœurs allemandes; en général elles supposent une connoissance parfaite du monde & du théatre.

En 1764 parut sur la scene une Actrice qui devint par la suite son plus bel ornement : c'est Madame *Brandes*, si célèbre dans toute l'Allemagne, dont elle fait encore aujourd'hui les délices.

En 1756 plusieurs Négocians de *Leipsic* prirent un intérêt particulier au sort de

Thalie, & lui firent élever un temple. Le Théatre de Leipsic, quoique d'une grandeur médiocre, est un des plus remarquables de l'Allemagne, sur-tout par sa toile qui est peut-être l'unique dans son genre, & dont la description ne sera point ici déplacée.

« Au milieu, dans l'éloignement, paroît le Temple de la Vérité. Sa façade ronde est ornée de deux rangs de colonnes d'ordre dorique. Comme il est ouvert de tous côtés, on apperçoit dans le fond la statue de la Déesse, qui tend les bras à tous ceux qui l'approchent. Sur le devant, à l'entrée du Temple, on voit les statues de *Sophocle* & d'*Aristophane* en bronze. *Melpomene* dépose auprès du premier, qui est à gauche, un laurier qu'elle lui a présenté; derriere elle est *Socrate*, accompagné d'*Euripide* son ami. Sa présence fait allusion à l'union de la philosophie avec la poésie tragique.

Au milieu de ces peres de la Tragédie, parmi lesquels on apperçoit *Séneque*, & plusieurs de leurs imitateurs, tant Fran-

çois qu'Allemands, l'*Histoire* est assise, tenant en main un livre ouvert. *Eschile* est auprès d'elle, & lui montre le masque & le cothurne qu'il veut lui prêter. A côté de lui on voit des coulisses, dont il est le premier inventeur, & qu'un jeune homme s'occupe à peindre.

De l'autre côté, *Thalie*, occupée par la danse & par un petit amour, entoure d'un laurier la statue d'*Aristophane*. Près d'elle, *Plaute*, appuyé sur un bâton, fixe d'un œil attentif les écrits de ses prédécesseurs; à son côté, le tendre *Térence* marche avec l'amour, à qui il ôte le flambeau des mains. Devant eux *Ménandre* assis auprès de la statue d'*Aristophane*, s'occupe à rayer des anciens ouvrages, la satyre personnelle, & à donner une forme nouvelle à la Comédie. Un génie efface d'un livre ouvert devant lui, les masques qui désignoient les personnes d'une façon trop marquée. Derriere tous ces Poëtes de l'antiquité, on voit un satyre & quelques-uns de leurs imitateurs modernes.

Dans l'enceinte du Temple paroît *Shakespear*, qui ſeul n'eſt point imitateur. Il marche droit à la *Vérité*.

Sur le devant de la toile, *la Peinture* & *la Muſique* ſont aſſiſes avec leurs génies. *Ariſtophane* ſe moque des Poëtes tragiques; *Sophocle* lui répond, en montrant d'une main la vérité, & de l'autre les graces portées au-deſſus du Temple ſur des nuages, d'où deſcendent une foule de génies, qui diſtribuent aux Poëtes modernes les lauriers dont les anciens ſont déja parés ».

On remarque encore en 1766, *Liſuart* & *Dariolette*, opéra-comique, composé d'après le conte de *Voltaire*, qui a pour titre : *Ce qui plaît aux Dames*. Les paroles ſont de *Schiebeler*, la muſique du fameux *Hiller* de Leipſic, qui depuis s'eſt voué entiérement à l'Opéra-comique. La muſique des jolis opéras de *Weiſſe*, & de pluſieurs autres, eſt de ce Compoſiteur.

En 1767 on fit une entrepriſe, qui, ſi elle n'eut pas tout le ſuccès qu'on attendoit, contribua beaucoup à mettre le Théatre

dans l'état floriſſant où il eſt aujourd'hui, en ranimant l'émulation nationale, & en détruiſant l'averſion que la plupart des grands avoient pour le Théatre Allemand.

Pluſieurs Négocians de Hambourg ſe réunirent pour établir un Théatre : les meilleurs Acteurs de toutes les Provinces de l'Allemagne furent appellés : on fit venir de France un des plus habiles Machiniſtes. *Loewe*, que l'on choiſit pour Directeur, fut en même-temps chargé de donner des leçons publiques ſur la Pantomine ou le jeu de Théatre. Par-là Hambourg devint en peu de temps une Académie pour les jeunes Acteurs, & cet établiſſement eût pu être d'une grande utilité, s'il n'eût été malheureuſement interrompu.

Leſſing fut invité à enrichir le Théatre de cette eſpece d'Ecole dramatique de nouvelles pieces originales. Une penſion conſidérable qu'on lui propoſa, ne put le déterminer à ſe charger de cet emploi. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut d'inſtruire au moins par des critiques ſages

les Acteurs & les Spectateurs. Dans cette vue il commença à composer sa *Dramaturgie de Hambourg*; mais quelques Acteurs sentant leur vanité blessée, le forcerent bientôt au silence. Cependant voulant contribuer en quelque chose à élever l'édifice du Théatre national, il s'efforça de guérir cette espece de fureur des Allemands, d'imiter servilement les ouvrages des Etrangers. Il voulut leur faire sentir la valeur réelle des regles données par les anciens, & sur-tout par *Aristote*, regles que les uns exaltent beaucoup trop, & que d'autres regardent faussement comme les entraves du génie. Il est fâcheux que les mauvais succès de l'entreprise de Hambourg ait fait interrompre cet Ouvrage précieux & unique dans son genre.

Dans le cours de cette année & des précédentes *Weisse* ajouta beaucoup à sa gloire, en refondant très-heureusement *Ninette à la Cour* & la *Partie de Chasse d'Henri IV*, qu'il transforma en Opéra-comiques, propre au Théatre Allemand,

Quelques temps après on vit encore paroître un des chefs-d'œuvres dramatiques du même Auteur : c'eſt *Roméo* & *Juliette* imité de *Shakeſpear ;* mais il n'y mit point ces irrégularités & ces exagérations ſans nombre que l'on reproche avec tant de juſtice au premier Tragique de l'Angleterre. Mademoiſelle *Schultz* joua le rôle de *Juliette* avec tant de vérité & de ſentiment, que ce rôle ſeul auroit ſuffi pour ſa réputation.

En 1767 parut une nouvelle édition en deux volumes des comédies de M. *Leſſing*, auxquelles il avoit ajouté *Minna de Barnhelm* faite en 1763. Cette piece eſt le chef-d'œuvre des comédies allemandes, & l'Allemagne ne craint point de la mettre à côté des meilleurs comédies étrangeres.

Il eſt impoſſible de juger de l'original allemand par la traduction, ou plutôt par l'imisation que M. *Rochon de Chabannes*, en a faite dans ſes *Amans généreux*, piece qui a eu beaucoup de ſuccès, & qui eſt

toujours très-bien accueillie sur le Théatre François. Les plus beaux traits de l'original ont disparu sous la plume de l'Auteur François : la fable même a pris une autre marche, & tout ce qui portoit l'empreinte des mœurs allemandes a été supprimé.

Nous sommes bien éloignés de vouloir en faire un reproche à M. *de Chabannes*, qui d'après les vues qu'il avoit en composant sa piece, ne pouvoit peut-être faire autrement, son dessein n'étant point de donner une traduction, mais de travailler pour le Théatre de sa Nation sur une piece allemande, dont le sujet lui avoit plu.

Plusieurs de nos Auteurs d'un mérite reconnu, tels que Mrs *Weisse*, *Bock*, *Meissner*, *Gotter*, *Wezel*, *Dyk* & plusieurs autres, en ont usé de même à l'égard de beaucoup de pieces du Théatre François; ils ne les ont pas traduites, mais imitées & appropriées à notre Théatre & à nos mœurs.

L'entreprise de Hambourg tomba entié-

rement en 1768, la Troupe que l'on avoit rassemblée, eut le sort commun à tous les Acteurs Allemands, elle fut obligée d'errer de ville en ville.

Comme cet établissement avoit d'abord fixé l'attention de l'Allemagne entiere, la négligence avec laquelle on cultivoit ce champ de la Littérature, fit place à une activité féconde; toute la Nation se réunit pour travailler à la perfection de son Théatre; les Acteurs furent accueillis avec empressement; différentes Cours les appellerent, & leur firent construire des Théatres fixes & permanens. Depuis cette époque, le même esprit & le même enthousiasme fut général chez tous les Peuples Allemands, si différens d'ailleurs par le goût & les talens. A Vienne même, où depuis trente ans & plus, le Théatre a si souvent changé de formes, où l'on n'aimoit que les farces & les grands *Drames politiques*, on commença dès-lors, graces aux soins & au zele d'un homme respectable & célebre dans la Littérature des Provinces

Autrichiennes, M. *de Sonnenfels* : on commença, dis-je, à rendre le Théatre de cette Ville digne de la Capitale de l'Allemagne. On bannit ces farces ridicules où les mœurs & la décence n'étoient point respectées, on ne représenta plus que de bonnes pieces : on encouragea le talent des Auteurs & des Acteurs; en un mot, on s'appliqua uniquement à faire fleurir le Théatre. *Joseph II* ne dédaigna pas de s'intéresser aux progrès du Théatre national, soit en l'honorant de sa présence, soit en invitant par des offres considérables les Acteurs de réputation à se fixer à Vienne. Il fit plus : pour que rien ne s'opposât à son succès, il congédia la Troupe de Comédiens étrangers, qui jusqu'alors avoit réuni la Cour & la Ville, ce qui n'a pas peu contribué à placer le Théatre de Vienne au nombre des premiers & des meilleurs de l'Allemagne. Cet événement est d'autant plus étonnant, que les Provinces méridionales de l'Allemagne sont encore pour le goût & la culture des

Lettres

Lettres très-inférieures à toutes les autres.

Dès ce moment le génie dramatique enflamma tout l'Empire ; de tous côtés on travailla pour le Théatre. Un déluge de pieces inonda la ſcene, mais à l'exception d'un petit nombre, dont le ſuccès eſt décidé, la plupart ne ſont que des productions médiocres, des fruits précoces & ſans goût. Auſſi la critique, ſi chere aux Littérateurs Allemands, commença-t-elle à élever ſa voix tantôt juſte tantôt injuſte, ſuivant l'uſage. Elle tomba ſur les Pieces, ſur les Acteurs, & même ſur les Troupes entieres. Aucune repréſentation n'échappa au ſcalpel tranchant dont ſa main étoit armée. La piece de la veille paroiſſoit diſſéquée dès le lendemain. On vit éclore des Recueils d'Anecdotes, de Poëſies, d'Epigrammes, relatifs au Théatre ; les plus utiles & les plus curieux de ces Recueils ſont ceux qui ont paru depuis 1775, par les ſoins de M. *Reichard*, Bibliothéquaire à Gotha.

En 1772 M. *Leſſing* donna ſon *Emilie*

Galotti, tragédie qui a fait époque en Allemagne. Nous passons ici sous silence tout ce que l'Allemagne entiere, tout ce que les amis & les ennemis de M. *Lessing* ont pu dire de cette piece: nous sommes persuadés que ceux qui la liront, ou plutôt qui l'étudieront, *en considérant la différence du génie de chaque Nation, & le genre de production qui en doit nécessairement résulter*, rendront justice aux talens du Poëte, & sentiront toute la vérité, la justesse & la force des caracteres soutenus jusques dans les moindres situations, la marche rapide & animée de l'intérêt, en un mot, les beautés sans nombre répandues dans toutes les scenes. En la mettant sous les yeux des François, nous n'avons qu'un seul regret; c'est de n'avoir pu toujours faire passer dans la traduction cette briéveté, cette énergie particuliere à la langue allemande, qui est une des premieres beautés de cette piece.

L'année 1773 enrichit le Théatre Allemand d'un genre de production nouveau pour lui. On n'avoit pas encore de grands

Opéras. *Alceste* fut le premier qui parut. Cet essai est regardé comme un chef-d'œuvre du Poëte & du Compositeur. Les paroles sont de M. *Wieland*, Conseiller du Duc de *Weimar*, distingué parmi les grands Auteurs de l'Allemagne. La musique est de M. *Schweizer* qui méritoit de travailler avec M. *Wieland*. Cet Opéra eut un succès prodigieux. Ce qui n'a pas peu contribué à le faire applaudir, c'est qu'outre le mérite particulier de la piece, tous les Acteurs qui y jouerent, étoient distingués par leurs talens. Le rôle de *Porthenia* sur-tout fut exécuté par Madame *Hellmuth*, Actrice Allemande, qui, dans l'Italie même; ne trouveroit peut-être pas son égale. Elle a quitté depuis le Théatre pour entrer à la Musique de la Chapelle de Mayence.

Dans cette année parut un Drame qui est vraiment original & unique. C'est *Gœtz de Berlichingen* de M. *Gœthe*, Conseiller intime du Duc de Weimar, déja connu en France par les *passions* (souffrances)

du jeune Werther. Cette production pourroit être proprement appellée *une vie dialoguée*. Le sujet est tiré de l'Histoire du siecle de la Chevalerie*, où les Gentils-hommes Allemands, cantonnés dans leurs châteaux-forts, & fiers de leur petite domination, étoient tour-à-tour ou tyrans ou vengeurs de l'innocence opprimée, sans avoir aucun égard aux loix civiles. *Gœtz* étoit un de ces Chevaliers, comme on le voit dans l'Histoire qu'il a publiée lui-même. M. *Gœthe* a tracé d'une main hardie son caractere & ses aventures, ainsi que l'esprit de son siecle, sans s'astreindre aux regles d'*Aristote* pour l'unité d'action, de temps & de lieu. Mais toutes ces irrégularités sont rachetées par des beautés sans nombre & par les traits les plus sublimes. La peinture énergique du siecle de *Gœtz*, le contraste des caracteres tous tracés de mains de maître, sur-tout ceux des femmes, ne laissent rien à desirer. Quoique cette piece ne paroisse point avoir été faite pour être représentée, on passa néanmoins

ſur les difficultés qu'elle offroit, ſoit pour le changement de décorations, ſoit pour le grand nombre d'Acteurs néceſſaires, & elle fut jouée ſucceſſivement à Berlin, à Hambourg & à Leipſic.

Une production d'un nouveau genre trouve toujours en Allemagne une foule d'imitateurs. L'accueil favorable que l'on avoit fait à *Gœtz de Berlichingen*, ſéduiſit un grand nombre d'Ecrivains médiocres, qui, ſans avoir le génie de M. *Gœthe*, voulurent marcher ſur ſes traces, regardant les regles comme un joug que l'on pouvoit ſecouer impunément, & perſuadés peut-être qu'un aſſemblage de ſcenes extravagantes, ſans liaiſons & ſans ſuite, ſuffiſoit pour paroître original. L'Allemagne fut en peu de temps inondée d'un torrent de productions monſtrueuſes, dont quelques-unes offrent des beautés; mais aucune ne mérite d'être comparée à la piece de M. *Gœthe*.

Le même Auteur donna enſuite une Tragédie ſous le titre de *Clavigo*, qui

contient l'hiſtoire aſſez connue arrivée en Eſpagne à M. *de Beaumarchais*, qui eſt lui-même un des principaux perſonnages de la piece; quoiqu'elle ne ſoit point dépourvue de beautés, elle ne vaut cependant pas *Gœtz de Berlichingen*, malgré ſes irrégularités.

En 1775 le Théatre Allemand fut enrichi de pieces d'un nouveau genre, ſavoir, des *Monodrames* & *Duodrames* entremêlés de muſique. La premiere piece de cette eſpece eſt l'*Ariadne* de M. *Brandes* (1); la muſique eſt de M. *Benda*, Maître de la Chapelle à Gotha; où elle fut repréſentée pour la premiere fois. Cet ouvrage a ajouté à la gloire de cet habile Com-

---

(1) Nous l'avons vue depuis peu ſur le Théatre de la Comédie Italienne. Cette piece n'a pas eu tout le ſuccès que méritoit la muſique de M. *Benda*. Peut-être étoit-ce la faute de l'Imitateur du Poëme allemand qui ne s'eſt pas conformé, comme il auroit du le faire, au goût de la Nation pour laquelle il écrivoit.

positeur, justement regardé comme un des premiers de l'Allemagne. La *Medée* de M. *Gotter* (1), seconde production de cette espece, a fourni à M. *Benda* l'occasion de déployer des beautés nouvelles.

Dans la même année les Allemands commencerent à observer plus strictement le costume sur leurs Théatres. Madame *Brandes*, représentant *Ariadne*, parut la premiere dans un costume grec, tout son habillement étoit fait d'après les dessins d'anciens monumens, & d'après la description de M. *Winckelmann*. Elle avoit mis l'illusion du costume jusques dans sa coëffure, qu'elle avoit faite d'après une antique représentant *Ariadne*.

(1) La traduction en vers que M. *Berquin* vient de nous donner du Poëme de M. *Gotter*, a tout le mérite qu'on doit attendre d'un Poëte aussi agréable. Nous sommes persuadés que si M. *Benda* réunissoit sa musique au Poëme de M. *Berquin*, l'ensemble feroit le plus grand effet sur le Théatre.

Les repréſentations de *Gœtz de Berlichingen* ſe ſont fait remarquer à Berlin & à Hambourg, par l'attention qu'on avoit fait au coſtume, & qu'on avoit pouſſé à Hambourg juſqu'à la décoration des appartemens des anciens Chevaliers que repréſentoit le Théatre.

Ce qu'un Ecrivain de ce ſiecle a rêvé dans ſon année 2040, & ce que juſqu'à préſent aucune Nation n'a encore fait, ſavoir, de récompenſer publiquement les Acteurs, comme prédicateurs de mœurs & de bon goût, eſt arrivé en 1775 en Allemagne. L'Académie des Belles-Lettres de Munich fit préſent à M. *Nieſſer*, Bavarois de nation, & Directeur du Théatre, d'une médaille d'or, pour le récompenſer de ſon zele à répandre le bon goût parmi ſa Nation.

Une Anecdote arrivée à Prague dans la même année, fait voir avec quelle rapidité l'enthouſiaſme dramatique s'étoit répandu dans les pays mêmes où le bon goût ne faiſoit que d'éclore. Mademoiſelle *Tilley* avoit joué avec tant de vérité & de char-

mes le rôle de *Juliette* dans la Tragédie de *Roméo*, qu'à la fin de la piece le parterre ne cessa de la demander à grands cris, honneur que n'avoit encore reçu à Prague aucun Acteur ni Auteur. Elle parut, & elle fut applaudie avec transport. Cependant la direction fut piquée, de ce qu'elle avoit prit sur elle de se présenter sans en avoir demandé la permission. On voulut la congédier, mais le public en ayant été informé, prit hautement son parti. Le lendemain, quand on voulut annoncer le Spectacle suivant, le Parterre demanda tout d'une voix, *Romeo* & *Juliette*, avec Mademoiselle *Tilley*. On céda aux instances du public, Mademoiselle *Tilley* fit l'admiration des Spectateurs, fut demandée de nouveau, & forcée de paroître. On fit des vers à sa gloire, & la Noblesse & les Officiers de la Garnison lui envoyerent un présent de mille florins. Il est à remarquer que ce fait arriva dans une Ville où dix ans auparavant on ne connoissoit encore, & où on ne vouloit voir

que les pieces groſſieres des premiers ſiécles du Théatre.

Il arriva encore en 1775 un autre événement unique peut-être dans ſon genre.

La Troupe de *Joſephi* joua une piece du Baron de *Neſſelrode*, Chambellan de l'Electeur Palatin, *der Ahnenſtolz*, *l'orgueil des ayeux*. La Nobleſſe de Duſſeldorf, & ſur-tout le Conſeiller *Baron de Reuſchenberg*, furent tellement offenſés de cette piece, qu'ils regardoient comme une ſatyre locale & perſonnelle, qu'ils mirent tout en uſage pour obtenir un ordre du Gouvernement, qui obligeât *Joſephi* à faire avec deux Acteurs une eſpece d'amende honorable, & à demander publiquement pardon, en termes qu'on lui preſcrivit. Comme les expreſſions ne ménageoient pas la piece, l'Auteur, outré contre le Baron, l'obligea de ſe battre avec lui au piſtolet, & le bleſſa dangereuſement à la tête.

En 1776 on établit à la Cour de Gotha un Théatre qui mérite d'être nommé;

comme un des plus distingués de l'Allemagne, quoiqu'il ait été détruit quelques années après (en 1779) & beaucoup trop tôt pour les progrès de l'Art dramatique.

L'année 1777 est remarquable par l'encouragement que donna le Théatre de Vienne, en promettant que la recette de la troisieme représentation de chaque piece seroit assurée à l'Auteur, & par l'intérêt vif que l'on prit au progrès du Théatre, qui, soutenu par les Princes, encouragé par la Nation, parviendra en peu de temps à sa perfection.

Brockmann, un des plus fameux Acteurs vivans, Comédien de la Troupe Impériale de Vienne, joua à Berlin sur la fin de l'année 1777. Il fit tant de plaisir dans le rôle d'*Hamlet*, de la Tragédie du même nom imitée de *Shakespéar*, qu'elle fut représentée douze fois consécutives en trois semaines, chose extraordinaire en Allemagne, où une piece n'a pas plus de trois ou quatre représentations de suite, le nombre des personnes qui fréquentent les spec-

tacles n'étant pas si considérables qu'à Paris ni à Londres. On fut si enchanté de cet Acteur, qu'on lui rendit un honneur dont aucun Acteur Allemand ne peut jusqu'ici se vanter. *Abramson*, Graveur célebre de Berlin, frappa une médaille, où d'un côté l'on voyoit un buste de *Brockmann* avec ces mots : *Brockmannus Actor utriusque scenæ potens*, & de l'autre cette légende : *Peragit tranquilla potestas quod violenta nequit. Berolini, 1 Januarii 1778.*

En 1778, le 16 Juin, le Théatre perdit, comme nous l'avons dit plus haut, *Eckhof*, le modele des Acteurs Allemands ! Les honneurs qu'on lui rendit après sa mort, sont une preuve de l'estime que l'on a maintenant en Allemagne pour l'homme à talent, sur-tout lorsque, comme *Eckhof*, il y joint la probité.

Le 18 Juin fut le premier jour où l'on joua depuis sa mort; tous les Acteurs & Actrices parurent en habits de deuil sur le Théatre de Gotha tendu de noir. Ils avoient à leur tête M. *Bock*, nommé

Directeur après la mort d'*Eckhof*. Il prononça le Discours suivant, composé par M. *Reichard*, Auteur du Journal & de l'Almanach du Théatre.

MESSIEURS,

« Un devoir triste, mais légitime & sacré, m'amene devant vous, à la tête de mes confreres; nous pleurons notre camarade, notre maître, notre pere. *Eckhof* n'est plus! Il n'est plus! lui, qui, dans l'enfance du Théatre Allemand, semblable alors à une horde errante de la premiere race des hommes, abandonné à des commencemens barbares, soumis au joug des antiques préjugés, a su faire naître l'ordre de la confusion, & nous frayer le chemin à la gloire. C'est lui qui fortifioit le talent de nos anciens, qui conduisoit nos jeunes gens, & qui nous encourageoit tous, en nous donnant un modele à suivre.... Il n'est plus! Il est allé où la probité & la vertu doivent trouver la meilleure des récompenses! La probité & la vertu! dont si souvent en ces lieux il donna des leçons avec tant d'énergie! que sa conduite enseignoit encore d'une maniere bien plus sublime! Maintenant il est devant le Tribunal de la posté-

rité. Ce Juge févere & incorruptible des talens pefera les fiens; il les trouvera purs & fans mélange; & fa mémoire fera facrée pour les races futures. Ce n'eft point pour faire fon éloge que nous paroiffons ici. Qu'a-t-il befoin d'éloges? N'eft-ce point la prérogative brillante des grands hommes qu'il ne faut que les nommer pour annoncer leur grandeur & faire fentir leur perte? — Nous fommes venus pour lui rendre le témoignage public & folemnel que perfonne ne fent plus vivement que nous, ce que l'art, ce que le Théatre entier de l'Allemagne, a perdu dans fa perfonne. La toile tombera un jour pour nous tous; nous terminerons un jour notre rôle. Puiffions-nous, non-feulement comme Acteurs, mais encore, comme citoyens, comme hommes, comme chrétiens, finir auffi bien, auffi généreufement que lui ».

Avant & après ce difcours on entendit une mufique lugubre, de la compofition de M. *Schweizer*. Le 19 il fut inhumé aux dépens de la Loge des Francs-Maçons (*Zum Rautenkranz*) de Gotha, qui avoient demandé la permiffion de pouvoir rendre cet honneur à leur digne orateur & con-

frere. Les Freres de la Loge ſuivirent ſon cercueil deux à deux.

Schrœder, qui jouit actuellement avec tant de droit de la réputation d'un des premiers Acteurs de l'Allemagne, a fait en 1780, un voyage en Italie & en France ; pour y ſuivre les progrès de ſon art, & enrichir l'Allemagne de ſes obſervations en ce genre. C'eſt le premier Acteur Allemand qui ſoit jamais venu dans cette Capitale, uniquement dans le deſſein de connoître par lui-même le Théatre François, dont la ſupériorité ſi généralement reconnue a reculé les bornes de cet art chez preſque tous les peuples.

C'eſt l'année 1781 qui a été la plus funeſte pour le Théatre Allemand. C'eſt dans cette année qu'il a perdu *Leſſing*, il eſt mort le 15 de Février, à l'âge de cinquante-deux ans.

La Troupe de *Doebbelin*, à Berlin, a été la premiere qui ait payé aux mânes de ce grand homme le tribut d'hommages & de reconnoiſſances que lui doivent tous

les Acteurs Allemands. Le 24 Février dernier a été le jour destiné à remplir ce devoir sacré.

La toile levée, on vit le Théatre changé en un mausolée magnifiquement décoré, au milieu duquel étoient le tombeau & le portrait de *Lessing*. Les Acteurs & Actrices qui l'environnoient, vêtus de deuil, ne jouoient point un rôle étudié en paroissant affectés vivement; la tristesse étoit peinte sur leurs visages, il regnoit parmi eux un morne silence, qui ne fut interrompu que par l'harmonie pénétrante d'une musique lugubre, composée par le célebre *George Benda*, après laquelle Mademoiselle *Doebbelin* prononça en vers allemands le Discours suivant, que nous traduisons littéralement.

« Il n'est plus! cet objet de votre admiration, le hardi créateur d'*Emilie Galotti*, qui faisoit si bien parler l'esprit & la passion, dont l'imagination ne marchoit qu'à la lueur du goût le plus épuré; ce génie couvert de gloire, & presqu'inimitable! Hélas, il n'est plus! Il reçoit aujourd'hui le juste tribut

de

de nos pleurs ſur la ſcene, & l'effuſion de nos cœurs ſe confond avec nos regrets. Que n'eſt-il Anglois plutôt qu'Allemand ! Son cercueil, placé à côté des tombes royales, ſeroit pour lui un monument éternel au milieu d'un peuple ſenſible aux beautés ſublimes. Qu'il ſoit donc permis à une Actrice Allemande, au milieu de cette Capitale, de baigner de ſes larmes l'urne qui renferme la cendre de ce grand homme ! Trop foible pour apprécier un pareil génie, je me renferme dans mon admiration ! je ne puis pas même couvrir ſon urne de fleurs ; elles ſe ſont toutes fanées à ſon dernier ſoupir ».

Après ce Diſcours prononcé avec la plus vive émotion on donna *Emilie Galotti*. Les Acteurs jouerent cette piece vêtus en noir ; peut-être auroient-ils dû ne pas manquer au coſtume, même dans cette occaſion. Nous croyons qu'en repréſentant une piece de *Leſſing*, la plus ſûre maniere d'honorer la mémoire de ce grand homme, étoit de ne rien négliger de ce qui pouvoit faire reſſortir ſon ouvrage. Quoiqu'il en ſoit, cette ſingularité, venant à la ſuite de la cérémonie touchante qui l'avoit précédée,

a moins choqué qu'on ne s'y seroit attendu.

Indépendamment d'une foule de petites Troupes assez mauvaises, on compte maintenant en Allemagne cinq Théatres distingués : ceux de Vienne, de Berlin, de Hambourg, de Mannheim & de Dresde. La plupart des Acteurs qui les composent ont des talens. Il seroit trop long de rendre à chacun d'eux le juste tribut d'éloges qu'il mérite. En indiquer les noms, ce seroit ne rien faire pour ceux qui ne connoissent ni leur personne, ni leurs talens.... Il suffira de dire que le plus grand nombre d'entre eux est digne de l'estime qu'ils ont acquise, soit par une étude infatigable de la nature & du cœur humain, qui seuls peuvent enseigner la déclamation théatrale, soit par une conduite décente & réglée.

L'Almanach de Théatre, imprimé à Gotha, nomme cette année plus de trois cens Auteurs vivans qui travaillent ou ont travaillé pour le Théatre; mais outre MM. *Brandes*, *Gotter*, *Gœthe*, *Lessing*, *Reichard*, *Weisse* & *Wieland*, dont nous avons déja

parlé, nous nous bornerons à nommer MM. *Bertuch*, *Bock*, *Engel*, le Baron de *Gebler*, *Leisewitz* & *Wezel*. Le peu d'espace ne nous permet pas maintenant d'instruire davantage nos lecteurs sur les Auteurs que nous venons de nommer, non plus que sur ceux qui auroient aussi mérité de l'être, & que nous avons omis à regret. Nous nous proposons de les leurs faire connoître par la suite, à mesure que nous donnerons les traductions de leurs ouvrages.

Quelque imparfait que soit cet essai chronologique de l'Histoire du Théatre Allemand, j'espere qu'il suffira pour donner une idée générale des progrès de notre scene, & des différentes révolutions qu'elle a éprouvées depuis son origine; je croirai avoir atteint mon but, si mes Lecteurs veulent juger avec équité d'un Théatre qui, après avoir surmonté tant d'obstacles, ne fixe l'attention publique que depuis trente années. En entreprenant cet Ouvrage, mon intention n'est pas de publier les productions dramatiques de ma Nation

comme autant de chefs-d'œuvres & de modeles, mais de faire connoître à la France une branche de la Littérature Allemande, ſur laquelle elle n'a encore que des idées vagues & peut-être déſavantageuſes; branche d'autant plus précieuſe & plus digne d'attention, que ce n'eſt que d'après le Théatre d'une Nation que l'on peut juger parfaitement de ſon ton, de ſes mœurs & de ſon caractere.

Dans toutes les parties de la Littérature, des Sciences & des Arts, dans la poéſie, depuis le poëme héroïque juſqu'à l'épigramme, l'Allemagne a des chefs-d'œuvres, & peut dans tous ces genres lutter avec les étrangers. Si juſqu'à préſent on l'a trouvé inférieure à ſes voiſins dans le genre dramatique, il faut ſe rappeller les obſtacles que j'ai allégués plus haut; en outre il faut encore conſidérer que les Gens de Lettres, par la conſtitution de l'Empire Germanique, ſont diſperſés dans une infinité de petites villes, qu'ils travaillent ſans eſpérance d'aucun encouragement; qu'ils

font plus éloignés que par-tout ailleurs du grand monde.

D'après cela, leurs progrès dans cet Art doivent étonner tout homme judicieux.

Ils ont traité fupérieurement la tragédie bourgeoife; qui a eu plus de fuccès en Allemagne que la tragédie héroïque. Comme elle eft une peinture fidelle de la vie ordinaire, il femble que les perfonnages qu'on y fait agir, nous attachent davantage, fans doute parce qu'il eft dans la nature que l'intérêt que nous prenons à toutes chofes, augmente à mefure qu'elles nous touchent de plus près.

En lifant les pieces fuivantes, il ne fera pas difficile de remarquer que notre Théatre tient le milieu entre celui des François & celui des Anglois; il tient au premier par l'obfervation de la regle d'unité d'action, de temps & de lieu; il fe rapproche de l'autre par la touche mâle & hardie avec laquelle les caracteres font deffinés, & par l'expreffion énergique des paffions. La tragédie allemande en général préfente des actions plus fortes, des tableaux plus ter-

ribles, entre dans des détails plus circonstanciés, que ne peut & n'oseroit faire la tragédie françoise d'après le goût de la Nation. L'Allemand veut connoître à fond le héros dont les malheurs & les vertus l'intéressent, le mobile de ses grandes actions, la cause de ses malheurs, sa conduite & ses sentimens. Pour cet effet il demande à lire dans son cœur, il suit de l'œil la marche de ses passions, & ne dédaigne point de s'attacher aux moindres traits, s'il peuvent l'éclaircir. D'après cette liberté que le Poëte a de mettre sur la scene une foule d'événemens que l'on n'apprend ailleurs que par récit, il en résulte que l'intérêt est plus vif, qu'il y a plus d'action, & que les rôles de confidens deviennent ou inutiles ou très-courts. La présence des personnages, dans ces situations terribles où ils sont aux prises avec le sort & les passions, fait une impression plus forte sur les spectateurs, & les met plus à portée de saisir tous les traits du tableau, quand il est sous leurs yeux, que lorsqu'on lui en fait des détails souvent foibles & languissans.

ÉMILIE GALOTTI,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES;

PAR GOTTHOLD ÉPHRAIM LESSING.

D iv



NOTICE HISTORIQUE

SUR LES OUVRAGES DE LESSING.

GOTT. *Ephraim Lessing*, Conseiller aulique & Bibliothécaire du Duc de Brunswick Wolfenbüttel, naquit à Pasewalk en Poméranie en 1729. Son premier Ouvrage annonce le goût qu'il avoit reçu de la nature : il est intitulé : *Mémoires pour l'Histoire du Théatre*, & il fut imprimé à Stuttgard en 1750. Deux ans après, *Lessing* donna une Traduction d'un Ouvrage Espagnol, dans lequel *J. Huart* cherche à déterminer quels sont les esprits propres aux sciences. La même année (1752) il traduisit un Volume de l'*Histoire des Arabes de M. Marigny*. L'année suivante parut le commencement de son Recueil, intitulé : *Petits Ecrits*. En 1754 il fut l'Editeur des mêlanges de *Christ Mylius*, & d'un petit Pamflet, intitulé : *Vade mecum pour M. Lange*. Dans la même année il commença sa *Bibliotheque du Théatre*, dont il donna quatre Parties dans l'espace de deux ans. Il traduisit ensuite de l'Anglois, les *Fables de Richardson*, la *Morale d'Hutcheson*, fit une préface aux Tragédies de *Thompson*, & publia ses *Bagatelles* en 1756. En 1759 parurent ses trois Livres de *Fables* ; la même année il donna une Edition des Poésies de *M. de Logau*, & sa premiere Tragédie, intitulée *Philotas*. En 1760 il commença la Traduction du *Théatre de M. Diderot*, qui fut terminée l'année suivante. En 1766 il publia : *Laocoon*, ou *des limites de la Peinture & de la Poésie, avec des explications de l'Histoire de l'Art des Anciens*. Cet Ouvrage eut tout le succès qu'il méritoit, & l'entraîna dans une dispute très-vive avec *Klotz*.

L'année 1767 est la plus remarquable de sa vie, puisqu'elle est l'époque de la publication de ses ouvrages les plus estimés: *Minna de Barnhelm*, *deux Volumes de Comédies*, & *deux Volumes de la Dramaturgie de Hambourg* furent alors imprimés.

Lessing donna les deux années suivantes plusieurs *Ouvrages sur l'Antiquité*. En 1770 il publia à Brunswick *Berengarius Turonensis*; en 1771 les *Poésies d'André Sculterus*, d'autres *Poésies*, des *Mêlanges*, &c. en 1772, *Emilie Galotti* & une Edition de ses *Tragédies*; en 1773 & 1774, des *Mémoires pour l'Histoire & la Littérature*, qu'il continua en 1776, & dont le dernier Volume vient de paroître. Cet Ouvrage est un trésor de philosophie.

En 1777 il donna une *seconde Edition de ses Fables* à Berlin; en 1779 un Drame, intitulé: *Nathan le Sage*, ouvrage philosophique, autant fait pour le cabinet que pour la scene; & en 1780 son dernier Ouvrage, *De l'Education de l'Espece humaine*. Il est mort le 15 de Février 1781.





PERSONNAGES.

HECTOR GONZAGA, Prince de Guaſtalla.

ÉMILIE GALOTTI.

ODOARD & CLAUDIE GALOTTI, pere & mere d'Émilie.

Le Comte APPIANI.

La Comteſſe ORSINA.

MARINELLI, Chambellan du Prince.

CAMILLO ROTA, un des Conſeillers du Prince.

CONTA, un Peintre.

ANGELO.

Pluſieurs Domeſtiques.



EMILIE GALOTTI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le Cabinet du PRINCE.

LE PRINCE, seul.

Assis devant une table, couverte de papiers & de lettres, il en parcourt quelques-unes.

DES plaintes, & toujours des plaintes! Des graces qu'on sollicite, & toujours des graces! Quelle triste occupation! & l'on envie notre sort! Ah! je l'avoue, il seroit bien digne d'envie, si nous pouvions obliger tout le monde!... Emilie! (*en jettant les yeux sur la signature d'une lettre qu'i*[illegible]*uvrir.*)

Emilie!... mais une Emilie Brunefchi,.... & non pas Galotti. Non; ce n'eft point Emilie Galotti! Voyons, que demande-t-elle cette Emilie Brunefchi? (*Il lit.*) Elle demande beaucoup; beaucoup! Mais elle fe nomme Emilie! Tout lui eft accordé! (*Il figne le placet, & fonne; un Valet-de-chambre entre.*)

Il n'y a fans doute aucun des Confeillers dans l'antichambre?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Non, mon Prince.

LE PRINCE.

Je me fuis levé de trop bonne heure aujourd'hui. Mais auffi quelle fuperbe matinée! Je veux faire un tour de promenade. Le Marquis Marinelli m'accompagnera. Qu'on l'avertiffe. (*Le Valet-de-chambre fort.*) D'ailleurs je ne puis travailler davantage. Hélas! j'étois fi tranquille, au moins je me l'imaginois, fi tranquille.... Il faut qu'une pauvre Brunefchi porte le nom d'Emilie; & ç'en eft fait, le trouble rentre dans mon ame, il faut tout quitter!

LE VALET-DE-CHAMBRE *en rentrant.*

J'ai envoyé chez le Marquis Marinelli. Voici une lettre de la Comteffe Orfina.

LE PRINCE.

De la Comteffe Orfina? Mett[illegible]a là.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Son Coureur attend.

LE PRINCE.

J'enverrai la réponſe; s'il en faut une... Où eſt-elle? à la ville? ou à ſa maiſon de campagne?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle eſt arrivée ici hier au ſoir.

LE PRINCE.

Tant pis,... tant mieux; voulois-je dire. Son Coureur n'a pas beſoin d'attendre.,..........

(Le Valet-de-chambre ſort).

Ma chere Comteſſe (*amerement en prenant la lettre*)... C'eſt tout comme ſi je l'avois lue. (*Il la rejette ſur la table*)... Oui; j'ai cru l'aimer! Que ne croit-on pas? Il ſe peut, après tout, que je l'aie effectivement aimée. Oui,.... que je *l'aie aimée*, c'eſt fort bien dit!

LE VALET-DE-CHAMBRE *rentre.*

Le Peintre Conta demande. —

LE PRINCE.

Conta? Qu'il entre....

(Le Valet-de-chambre ſort).

Sa préſence pourra me diſtraire....

(Il ſe leve).

SCENE II.

LE PRINCE, CONTA.

LE PRINCE.

BON jour, Conta.... Eh bien! comment va le talent?

CONTA.

Le talent, mon Prince? A peine peut-il nourrir l'artiſte.

LE PRINCE.

Cela ne doit pas être, & ne ſera certainement pas,... au moins dans mes petits états... Mais il faut auſſi que l'artiſte veuille travailler.

CONTA.

Travailler? c'eſt le ſeul objet de ſes deſirs... Mais des travaux exceſſifs écraſent le talent, & ſont capables de dégrader l'artiſte.

LE PRINCE.

Vous ne ſaiſiſſez point ma penſée; je ne prétends point qu'un artiſte doive faire beaucoup d'ouvrages; mais travailler avec beaucoup d'application. Peu de morceaux, mais bien ſoignés...

Mais vous n'êtes point venu les mains vuides, j'eſpere?

CONTA.

Mon Prince, j'ai apporté le portrait que vous m'avez commandé; j'en ai un autre que vous verrez avec plaiſir, car il mérite bien d'être vu...

LE PRINCE.

Le premier eſt?... Je ne me rappelle pas...

CONTA.

Celui de la Comteſſe Orſina.

LE PRINCE.

Ah! vous avez raiſon... Il eſt ſeulement fâcheux que la commiſſion ſoit un peu ſurannée.

CONTA.

Mon Prince, nos jolies femmes ne ſont pas tous les jours diſpoſées à ſe faire peindre. Depuis trois grands mois, Madame la Comteſſe n'a pu ſe réſoudre à m'accorder qu'une ſéance.

LE PRINCE.

Où ſont ces tableaux?

CONTA.

Dans l'antichambre.... Je vais les chercher.

SCENE III.

LE PRINCE, *seul.*

SON portrait?... Soit!.. Le portrait & la personne sont deux... Et peut-être retrouvrai-je dans le portrait ce que je ne vois plus dans la personne... Mais je ne le voudrois pas... L'importun Peintre!... il prend bien son temps. Je serois tenté de croire qu'elle l'a gagné!... Et quand cela seroit?... Ah! si un autre portrait, peint avec d'autres couleurs, sur un autre fond,... pouvoit lui rendre la place qu'elle occupoit dans mon cœur!... Je crois en vérité que j'en serois content... Quand je l'aimois, j'avois l'esprit si libre, j'étois si gai...... Quelle différence à présent.... Mais non, non! quand il y auroit encore mille fois plus de douceur à l'aimer; je me trouve mieux comme je suis.



SCENE IV.

SCENE IV.

LE PRINCE, CONTA, les tableaux à la main.

(Il en met un contre un siege, après l'avoir retourné)

CONTA, *en préparant l'autre..*

MON Prince, je vous prie de considérer les bornes de notre art. Ce qu'il y a de plus fin & de plus piquant dans la beauté, échappe au Pinceau... Placez-vous ici!....

LE PRINCE, *après avoir jetté un coup-d'œil sur le portrait.*

Voilà qui est parfait, Conta;... au mieux... Je parle de l'ouvrage.... Mais le portrait est flatté; très-flatté!

CONTA.

L'original n'en pensoit pas de même. Et dans le fait, je ne l'ai point flatté plus que l'art n'a le droit de le faire. L'art doit rendre l'objet, tel que la nature pouvoit l'imaginer en le formant: sans avoir égard au déchet inévitable de la matiere, ni aux ravages destructeurs du temps.

LE PRINCE.

L'artiste qui médite son art, est doublement

estimable... L'original, disiez-vous, trouvoit pourtant....

CONTA.

Pardon, mon Prince. L'original est une personne à qui je dois le plus profond respect. Mon intention n'étoit pas de rien dire à son désavantage.

LE PRINCE.

Comme il vous plaira, Conta!..... Mais enfin, que disoit l'original?

CONTA.

Je suis satisfaite, disoit la Comtesse, si je ne suis pas plus mal que cela.

LE PRINCE.

Pas plus mal?... Ce propos est bien d'elle!

CONTA.

Et elle disoit cela d'un air, d'un ton... que la copie n'exprime point, ne laisse pas même soupçonner.

LE PRINCE.

Voilà ce que je voulois dire, & c'est en quoi je trouve que vous l'avez tant flatté..... Oh! je connois depuis long-temps cet air hautain & dédaigneux, qui défigureroit les traits même d'une grace!...... J'avoue qu'une belle bouche s'embellit encore d'un sourire malin. Mais observez bien qu'il ne faut qu'un trait, qu'une nuance de malignité : que ce jeu ne doit point aller jus-

qu'à la grimace, & c'est là le défaut de notre bonne Comtesse. Il faut de plus, que, cette touche de malignité soit adoucie par un regard enchanteur, par des yeux;... enfin, par des yeux, comme la Comtesse n'en a point, & comme je n'en vois pas même dans son portrait.

CONTA.

Mon Prince, vous m'étonnez singuliérement.

LE PRINCE.

Et pourquoi? Tenez, Conta, vous avez tiré le meilleur parti possible des yeux de la Comtesse, de ces yeux durs & saillans, tels qu'on nous représente ceux de Meduse... Mais! la vérité a été sacrifiée à l'art... Convenez-en vous-même, le portrait donne-t-il une idée du caractere de la personne? à la place de la fierté, du mépris insultant, du farouche désespoir; je vois la noblesse, l'aimable sourire de l'affabilité & la tendre mélancolie.

CONTA, *avec humeur*.

En vérité, mon Prince,... nous autres artistes, nous supposons que le portrait fini doit trouver l'amant aussi enflammé qu'il l'étoit en le commandant.... Nous peignons avec les yeux de l'amour: C'est avec ces yeux qu'il faudroit nous juger.

LE PRINCE.

Eh bien! mon cher Conta;... que ne l'apportiez

vous un mois plutôt !.... Mettez-le de côté.... Quel eſt cet autre morceau ?

CONTA *le tenant à ſa main encore retourné.* C'eſt auſſi le portrait d'une femme.

LE PRINCE.

Oh ! j'aimerois autant... ne le pas voir. Car tenez j'ai là ;... (*en mettant la main ſur ſon front*) ou plutôt ici, (*en frappant ſon cœur*) un portrait...... dont il ne ſoutiendroit jamais le parallele... Je ſouhaiterois, Conta, que vous priſſiez d'autres objets, pour me faire admirer votre talent.

CONTA.

Il y a ſans doute des talens plus admirables que le mien ; mais il n'y a certainement pas d'objet plus enchanteur que celui-ci.

LE PRINCE.

En ce cas, je parie, Conta, que c'eſt la maîtreſſe de l'artiſte.... (*Il tourne le tableau*) Que vois-je ? Eſt-ce l'ouvrage de votre main ? ou de mon imagination ?... Emilie Galotti !

CONTA.

Quoi ? mon Prince, vous connoiſſez cette beauté divine ?

LE PRINCE, *cherchant à ſe remettre, mais ſans détourner les yeux du portrait.*

Comme cela !... pour l'avoir vu il y a quelques ſemaines dans une aſſemblée avec ſa mere,... depuis ce temps je ne l'ai revu que dans ces aſyles ſacrés

où la beauté s'embellit encore en faisant à l'Eternel l'hommage de ses charmes, & où l'œil profane & trop curieux, est forcé de la respecter..... Je connois aussi son pere..... Ce fut lui qui s'opposa avec le plus de chaleur à mes prétentions sur Sabionetta... C'est un vieux guerrier; fier, sauvage; d'ailleurs loyal & bon!...

CONTA.

Le pere! Soit... Mais voici la fille...

LE PRINCE.

En vérité elle est parlante!... On diroit, c'est son image dérobée dans une glace & fixée sur la toile... (*Les yeux toujours attachés sur le tableau*) Conta, quand un ouvrage occupe l'amateur & l'attache au point de lui faire oublier l'artiste, c'est en faire le plus bel éloge.

CONTA.

Cependant je suis très-mécontent de moi;...& d'un autre côté ce mécontentement même est pour moi une véritable satisfaction... Ah! pourquoi ne pouvons-nous pas peindre immédiatement avec les yeux! Quel intervalle immense entre les yeux & la main qui conduit le pinceau! Combien l'objet que l'on peint doit perdre!... Mais je sais ce que celui-ci a perdu, comment cela est arrivé, & pourquoi cela a dû arriver. Je suis fier de cette connoissance; & même plus que d'en

avoir saisi les traits que vous voyez. En effet l'un me prouve plus que l'autre qu'effectivement je suis un Peintre ; mais que ma main indocile n'obéit pas toujours à ma tête... Croyez-vous, mon Prince, que Raphaël n'eût pas été le plus grand génie dans la peinture, si par malheur il fût né sans mains ? Le croyez-vous ?

LE PRINCE, *en détournant pour la premiere fois les yeux du portrait.*

Que dites-vous, Conta ? Que me demandez-vous ?

CONTA.

Oh ! rien, mon Prince.... Je vois avec plaisir que votre ame est toute entiere dans vos yeux. Voilà des ames, voilà des yeux comme il m'en faut !

LE PRINCE, *avec une froideur simulée.*

Ainsi, Conta, vous mettez Emilie Galotti au nombre des plus belles femmes de notre ville ?

CONTA.

Comment ? que dites-vous la, mon Prince ? au nombre des plus belles femmes de notre ville ?... Vous plaisantez, ou vous n'avez pas mieux vu que vous n'avez entendu.

LE PRINCE.

Mon cher Conta,... (*Il rejette les yeux sur le portrait*) qui de nous peut se fier à ses yeux ? Il

n'y a qu'un Peintre qui puisse apprécier la beauté.

CONTA.

Eh! quoi le sentiment de l'ame doit-il attendre le jugement du Peintre?... Loin du commerce des hommes, ces êtres froids qui empruntent nos yeux pour connoître ce qui est beau! Mais je vous dirai, comme Peintre, que je regarde comme un des plus heureux jours de ma vie celui, où Emilie Galotti m'a permis de faire son portrait. Voyez cette tête, ce visage enchanteur, ce front, ces yeux, ce nez, cette bouche, ce menton, ce col, ce sein, cette taille, c'est d'après cet ensemble divin que je veux désormais apprécier la beauté du sexe... Le portrait tiré d'après nature, a été envoyé à son pere. Mais cette copie...

LE PRINCE *vivement.*

Vous n'en avez pas encore disposée, mon cher Conta?

CONTA.

Elle est pour vous, mon Prince; si elle vous fait plaisir.

LE PRINCE.

Plaisir?... (*en souriant*) Ce modele unique sur lequel vous jugez la beauté du sexe, que pourrois-je faire de mieux, mon cher Conta, que de me l'approprier?.. Quant à cet autre portrait, reprenez-le, &.... faites-y mettre une bordure.

CONTA.

Fort bien !

LE PRINCE.

Aussi belle, aussi riche que l'ouvrier la pourra faire. Il doit figurer dans ma galerie... Pour celui d'Emilie, il restera dans mon cabinet. On n'embellit point tant un modele : on n'en fait point parade; & l'on aime à l'avoir sous sa main... Grand merci, Conta;... & comme je vous l'ai déja dit ; dans mes petits Etats le talent ne languira jamais dans la misere;.. tant que je pourrai lui fournir des secours... Allez trouver mon trésorier, & demandez-lui pour les deux portraits... tout ce que vous voudrez. Oui, Conta, tout ce que vous voudrez.

CONTA.

Mon Prince, je commence à soupçonner que vous voulez récompenser autre chose que le talent.

LE PRINCE.

Voilà bien une jalousie d'artiste ! Non, non !... Entendez-vous, Conta ; tout ce que vous voudrez. (*Conta part*)



SCENE V.

LE PRINCE, ſeul.

OUI, tout ce qu'il voudra!... Ah! quelque prix qu'il demande (*au portrait*) je ne te payerai jamais ce que tu vaux... Il eſt donc vrai que je te poſſede, bel ouvrage de l'art?..... Ah! que ne puis-je te poſſéder de même chef-d'œuvre de la nature mille fois plus beau!... Tout ce que vous en voudrez, bonne femme de mere!....,. tout ce que tu en voudras, pere farouche! Parlez! que demandez-vous?...... Mais, non, non! c'eſt de toi-même, enchantereſſe, que je voudrois t'acheter!.. cet œil plein d'attraits & de modeſtie! cette bouche! & quand elle s'ouvre pour parler! quand le doux ſourire s'y repoſe! cette bouche!....... Mais j'entends quelqu'un.. Je ſuis encore trop jaloux de toi.. (*Il place le portrait contre le mur en le retournant*). C'eſt ſans doute Marinelli... Ah! ſi je ne l'avois pas envoyé chercher!.. Quelle délicieuſe matinée j'aurois paſſé!...

SCENE VI.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

PARDONNEZ, mon Prince.... Je n'attendois pas vos ordres de si bonne heure.

LE PRINCE.

Il faisoit si beau ce matin, qu'il m'a pris envie de sortir... Mais il est trop tard à présent. (*Après un moment de silence*) Qu'y a-t-il de nouveau, Marinelli?

MARINELLI.

Pas grand chose que je sache.... La Comtesse Orsina est revenue d'hier au soir.

LE PRINCE, *montrant la lettre.*

Voilà déja un billet d'elle, c'est sans doute pour me souhaiter le bon jour... Quoique ce puisse être ! je n'en suis pas curieux.... Lui avez-vous parlé?

MARINELLI.

Ne suis-je point son confident, pour mon malheur?... Mais si je le deviens encore d'une femme, à laquelle il vienne dans l'idée de vous aimer aussi sérieusement : je....

LE PRINCE.

Ne jurez de rien, Marinelli!

MARINELLI.

Non, mon Prince?... Il pourroit arriver?... En ce cas la Comteſſe n'a donc pas tout-à-fait tort.

LE PRINCE.

Au contraire, elle a très-grand tort!... Ma prochaine alliance avec la Princeſſe de Maſſa, veut abſolument, que je rompe au moins pour le moment une pareille intrigue.

MARINELLI.

Si ce n'eſt que cela : la Comteſſe ſera bien obligée de ſe plier à ſa deſtinée, comme le Prince ſe plie à la ſienne.

LE PRINCE.

Qui ſans contredit eſt plus rigoureuſe que celle de la Comteſſe. Mon cœur eſt la triſte victime d'un miſérable intérêt d'état... Orſina au contraire peut reprendre le ſien : & le placer à ſon gré.

MARINELLI.

Reprendre? Et pourquoi le reprendre? dira la Comteſſe : s'il ne s'agit que d'une épouſe préſentée par la politique, & non par l'amour? A côté d'une telle épouſe l'amante peut toujours conſerver ſa place. Ce n'eſt point à l'hymen qu'elle craint d'être ſacrifiée, mais...

LE PRINCE.

A de nouvelles amours, n'eſt-ce pas?... Eh bien? voudriez-vous m'en faire un crime Marinelli?

MARINELLI.

Moi?... oh, je vous prie, mon Prince, ne me confondez point avec une folle. Si je lui ſers aujourd'hui d'interprête,... c'eſt par pure compaſſion. Car hier au ſoir elle m'a ſinguliérement affecté. D'abord diſſimulant la douleur que lui cauſoit la crainte de perdre votre cœur, elle vouloit couvrir le trouble de ſon ame, ſous le voile d'une tranquillité apparente. Mais à travers cette feinte indifférence, elle laiſſoit échapper quelques mots qui trahiſſoient le tourment de ſon cœur. Tour-à-tour elle diſoit les choſes les plus triſtes d'un air enjoué: & les plus grandes folies d'un ton mélancolique. Enfin pour reſſource elle s'eſt jetté dans la lecture; qui, je penſe, achevera de lui tourner la tête.

LE PRINCE.

C'eſt très-poſſible, car tous ſes travers d'eſprit viennent de là... Mais, Marinelli, cette raiſon même qui m'a dégagé de ſes fers, vous ne voulez pas, j'eſpere, vous en ſervir pour m'y faire rentrer?.. Si elle devient folle par amour, tôt ou tard elle le feroit devenue ſans amour... Mais c'eſt aſſez parler d'elle.... Changeons de diſcours!... Il ne ſe paſſe donc rien de nouveau dans la ville?...

MARINELLI.

Non, car je ne pourrois pas vous dire comme une nouvelle,... que le mariage du Comte Appiani se fait aujourd'hui.

LE PRINCE.

Du Comte Appiani? & avec qui?... En voilà le premier mot.

MARINELLI.

La chose s'est conduite avec le plus grand secret. Au fond il a bien fait, car il n'y avoit assurément pas de quoi se glorifier.... Vous allez rire, mon Prince.... Mais voilà le sort des ames sensibles! L'amour leur joue tôt ou tard les plus mauvais tours. Une jeune fille sans fortune, sans naissance, a su enfin l'attirer dans son piege,... avec un peu de figure : mais sur-tout avec un étalage pompeux de vertu, d'esprit, de beaux sentimens,... que sais-je enfin?

LE PRINCE.

Celui qui peut librement se livrer tout entier aux impressions que l'innocence & la beauté réunies, font sur son cœur;.. me paroît plutôt un objet d'envie que de ridicule... Et comment nommez-vous la personne qu'il va rendre heureuse?... Car avec tout cela, Appiani,... je sais très-bien, Marinelli, l'antipathie qui regne entre vous deux... Appiani, dis-je, est un jeune homme aimable,

riche, & dont les ſentimens d'honneur & de probité relevent encore les qualités extérieures. J'aurois deſiré pouvoir me l'attacher. Je veux même encore m'en occuper.

MARINELLI.

S'il n'eſt pas trop tard... Selon ce que j'ai entendu dire, ſon plan n'eſt pas de paroître à la Cour... Il veut aller s'enſevelir avec ſon amante dans les valées du Piémont.... Que voulez-vous, s'il a du goût, ce cher Comte, pour les plaiſirs innnocens de la vie champêtre... Et d'ailleurs que pourroit-il faire de mieux?... Il n'oſera plus ſe montrer après ce ſot mariage. La porte des premieres maiſons de la ville lui ſera fermée....

LE PRINCE.

Avec vos premieres maiſons!.... où regnent un importun cérémonial, la contrainte, l'ennui, & ſouvent l'indigence même... Mais nommez-moi donc la perſonne pour laquelle Appiani fait un ſi grand ſacrifice.

MARINELLI.

C'eſt une certaine Emilie Galotti.

LE PRINCE.

Comment, Marinelli? une certaine.....

MARINELLI.

Emilie Gallotti.

LE PRINCE.

Emilie Galotti?... Cela eſt impoſſible!

MARINELLI.

Mon Prince, rien n'eſt plus certain.

LE PRINCE.

Non, vous dis-je; cela n'eſt pas, & ne peut être.. Vous vous trompez de nom... La famille des Galotti eſt étendue,... ce peut être une Galotti, mais non pas Emilie Galotti; Emilie!

MARINELLI.

Emilie... Emilie Galotti!

LE PRINCE.

Il y en a donc deux, qui portent le même nom... D'ailleurs vous difiez, *une certaine*,... une certaine. Il n'y a qu'un ſot qui puiſſe parler ainſi de la véritable...

MARINELLI.

Mon Prince, vous êtes hors de vous-même... Connoîtriez-vous cette Emilie?

LE PRINCE.

C'eſt à moi d'interroger, & à vous de répondre...... Emilie Galotti? La fille du Colonel Galotti qui a une terre aux environs de Sabionetta?

MARINELLI.

Elle-même.

LE PRINCE.

Qui demeure ici à Guaſtalla avec ſa mere?

MARINELLI.

Elle-même.

LE PRINCE.

Près de l'égliſe de tous les Saints?

MARINELLI.

Elle-même.

LE PRINCE.

En un mot... (*Il s'élance ſur le portrait d'Emilie, & le mettant dans les mains de Marinelli*). Tiens!.... celle-ci? cette Emilie Galotti?..... Répete encore ton maudit *elle-même*, & plonge-moi un poignard dans le cœur.

MARINELLI.

C'eſt elle-même!

LE PRINCE.

Bourreau!.... Cette Emilie Galotti deviendroit aujourd'hui.....

MARINELLI.

Comteſſe Appiani!... (*Le Prince lui arrache le portrait, & le jette de côté*) On les mariera ſans pompe, à la campagne du pere, près de Sabionetta. Sur les midi, la mere, la fille, le Comte, & quelques amis peut-être, partiront pour s'y rendre.

LE

LE PRINCE *en se précipitant avec désespoir sur un siege.*

Ç'en est fait!... il ne me reste plus qu'à mourir!

MARINELLI.

Mais qu'avez-vous, mon Prince?

LE PRINCE *se releve vivement, & le regarde avec colere.*

Traitre!... ce que j'ai?... Eh! bien, oui, je l'aime; je l'idolâtre. Que m'importe après tout que vous le sachiez! que vous en soyez même instruits depuis long-temps, vous tous qui prétendiez que je portasse éternellement les chaînes honteuses de la folle Orsina!... Mais que vous, Marinelli, vous qui paroissiez être mon ami..... Mon ami?... Oh! un Prince n'a point d'amis, & ne peut en avoir!.... Que vous, vous ayez eu la perfidie de me cacher jusqu'à ce moment le danger qui menaçoit mon amour; si je vous le pardonne,... que jamais le ciel...

MARINELLI.

Mon Prince, quand vous daigneriez m'entendre, à peine pourrois-je trouver des paroles... pour vous exprimer ma surprise... Vous aimez Emilie Galotti?... Eh! bien, que ce même ciel m'écrase à vos yeux, si j'ai seulement eu le plus léger soupçon de cet amour... Je jurerois de même pour

la Comtesse Orsina. Assurément ce n'est point Emilie qui lui donne de l'inquiétude.

LE PRINCE.

Pardonnez-moi donc, Marinelli;... (*Il se jette dans ses bras*) & plaignez-moi.

MARINELLI.

Eh! bien, mon Prince! voyez quel est le fruit de votre réserve!.. Les Princes n'ont point d'amis! & ne peuvent en avoir!... Et pourquoi?.... parce qu'ils ne'n veulent point.... Aujourd'hui ils nous honorent de leur confiance, ils nous revelent leurs secrets; ils nous dévoilent leur ame toute entiere: demain nous leur sommes aussi étrangers que s'ils ne nous eussent jamais parlé.

LE PRINCE.

Ah! Marinelli, comment pouvois-je vous confier ce que j'osois à peine m'avouer à moi-même?

MARINELLI.

Et sans doute encore moins à celle qui est la cause de vos tourmens?

LE PRINCE.

A Emilie?... je n'ai jamais pu venir à bout, de lui parler une seconde fois...

MARINELLI.

Et la premiere....

LE PRINCE.

Je lui ai parlé... Dans le trouble où je ſuis, vous voulez m'engager dans un long récit... Ah! je ſuis à la merci des flots : eſt-il temps de me demander comment la tempéte s'eſt élevée? Sauvez-moi, s'il ſe peut : & je vous répondrai.

MARINELLI.

Vous ſauver? mais où eſt donc le danger?... Mon Prince, l'aveu que vous avez négligé de faire à Emilie Galotti, vous le ferez à la Comteſſe Appiani, & vos affaires n'en iront que mieux.

LE PRINCE.

Prenez un autre ton, Marinelli, ou...

MARINELLI.

Il eſt vrai que ſa conquête aura moins de charmes pour vous...

LE PRINCE.

Vous vous oubliez, Marinelli!

MARINELLI.

Et d'ailleurs le Comte veut l'emmener dans ſes terres... Oui, il faudroit trouver quelque autre moyen...

LE PRINCE.

Et quel moyen, Marinelli?... Mon cher ami, voyez, que feriez-vous à ma place?

F ij

MARINELLI.

D'abord je traiterois toutes ces miseres-là comme des bagatelles ;... & puis je me dirois, que je ne veux pas être en vain, ce que je suis... Le maître !

LE PRINCE.

Ne me flattez point sur un pouvoir dont je ne puis faire usage... Quoi ? vous dites dès aujourd'hui, aujourd'hui même ?

MARINELLI.

Oui, dès aujourd'hui... Mais cela est encore à faire ;... & il n'y a que les choses faites qui soient sans remede... (*Après avoir un peu réfléchi.*) Mon Prince, voulez-vous me donner la liberté d'agir ? & approuver tout ce que je ferai ?

LE PRINCE.

Tout, Marinelli, tout ce qui pourra détourner ce coup funeste.

MARINELLI.

Ainsi ne perdons point de temps... Commencez par quitter la ville. Partez aussi-tôt pour votre maison de Dosalo, qui est sur le chemin de Sabionetta. Si je ne viens point à bout d'éloigner le Comte aujourd'hui : je... mais non, non ; je ne doute point qu'il ne donne dans le piege. Mon Prince, vous vouliez envoyer un Ambassadeur à Massa pour votre mariage ? Que le Comte soit

cet Ambaſſadeur, à condition qu'il partira dès aujourd'hui.

LE PRINCE.

Fort bien!.. Amenez-le à ma campagne. Allez, volez. Je pars à l'inſtant même.

(*Marinelli ſort*).



SCENE VII.

LE PRINCE, ſeul.

OUI! à l'inſtant même!..(*Il cherche le tableau.*) Où eſt-il ce portrait enchanteur?... (*L'appercevant à terre.*) Ciel! on te fouleroit aux pieds!.... (*Après l'avoir relevé.*) Dois-je te contempler?... Mais non,.... je ne veux plus déſormais arrêter mes yeux ſur ces traits chéris.... Pourquoi faire entrer plus avant le trait qui m'a bleſſé? (*Il le met à l'écart.*) J'ai ſoupiré aſſez long-temps,... plus long-temps que je n'aurois dû: mais je n'ai rien fait! & cette inaction langoureuſe a failli me faire tout perdre!... Cependant, ſi tel devoit être mon malheur?... ſi Marinelli ne réuſſiſſoit point?... Auſſi pourquoi me repoſer uniquement ſur lui?... Il me vient en penſée,... qu'à cette heure (*Il regarde à ſa montre*).... Oui, à cette heure même, la

piété conduit ordinairement cette vertueuſe fille au temple... Si je pouvois l'y trouver!... Si je lui parlois?... Mais aujourd'hui, le jour de ſon hymen,... aujourd'hui mille choſes peuvent l'empêcher de remplir ces ſaints devoirs... Cependant,... voyons....

(Il ſonne, pendant qu'il ramaſſe précipitamment quelques papiers qui ſont ſur la table, un Valet-de-chambre entre.)

Ma voiture!.... Aucun de mes Conſeillers n'eſt-il encore venu?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Pardonnez-moi, mon Prince.... Camillo Rota.

LE PRINCE.

Qu'il entre. (*Le Valet-de-chambre ſort.*) Pourvu qu'il ne m'arrête pas long-temps. Une autre fois je l'écouterai avec plaiſir. Pour aujourd'hui point!... Mais il y avoit là le placet d'une certaine Bruneſchi... (*Il cherche.*) Je ne trouve plus ſa lettre... La voilà... ma bonne Bruneſchi, ſi ta protectrice...



SCENE VIII.

LE PRINCE, CAMILLO ROTA, *des papiers à la main.*

LE PRINCE.

APPROCHEZ, Rota... Voilà ce que j'ai décacheté ce matin. Cela n'eſt pas trop amuſant !...... Vous verrez vous-même les réponſes qu'il faudra faire... Tenez, emportez tout avec vous.

ROTA.

Oui, mon Prince.

LE PRINCE.

Une Emilie Galot..... Bruneſchi, voulois-je dire, demande une grace... Il eſt vrai que je la lui ai accordée. Mais cependant.... ce n'eſt pas peu de choſe.... Vous attendrez encore pour l'expédition.... Ou vous n'attendrez pas : comme vous voudrez.

ROTA.

Comme il vous plaira à vous-même, mon Prince.

LE PRINCE.

Y a-t-il quelque autre choſe à ſigner ?

ROTA.

Voici une sentence de mort.

LE PRINCE.

Très-volontiers... Donnez-la moi! vite.

ROTA, *étonné & fixant le Prince.*

Mon Prince, j'ai dit une sentence de mort.

LE PRINCE.

Je l'ai bien entendu. J'aurois déja fait. Je suis pressé.

ROTA *cherchant dans ses papiers.*

Je crois que je l'ai oublié!... Je vous demande pardon, mon Prince... Cela peut se différer jusqu'à demain.

LE PRINCE.

Soit!.. Vous n'avez qu'à prendre tous les papiers: il faut que je sorte.... Demain, Rota, nous en ferons davantage! (*Il sort.*)

ROTA *seul, branlant sa tête & prenant les papiers.*

Très-volontiers?... Une sentence de mort, très-volontiers?.... Ç'eût été celle de l'assassin de mon fils, que je n'aurois pas voulu la faire signer dans ce moment... Très-volontiers! très-volontiers!... Cette réponse atroce me perce le cœur! (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un salon de la maison de Galotti.

CLAUDIE GALOTTI, PIRRO.

CLAUDIE *à Pirro qui entre d'un côté opposé.*

J'ENTENDS un cheval dans la cour. Qui seroit-ce?

PIRRO.

Madame, c'est mon maître.

CLAUDIE.

Mon époux?... Seroit-il possible?

PIRRO.

Il vient sur mes pas.

CLAUDIE.

Comment sans être attendu?... (*Elle va au-devant de son époux.*) Ah! mon ami!...

SCENE II.

ODOARD GALOTTI, LES PRECÉDENS.

ODOARD.

BON jour, ma chere amie!... Cela s'appelle surprendre les gens, n'est-ce pas?

CLAUDIE.

Et de la maniere la plus agréable!... Si toutefois c'étoit là votre unique dessein.

ODOARD.

Assurément! N'ayez pas d'inquiétude.. Le plaisir que promet cet heureux jour, m'a fait devancer l'aurore. Le temps étoit si beau; le chemin est si court; & puis je me doutois de votre embarras.... Elles peuvent oublier quelque chose; me suis-je dit... En un mot : me voilà, je vous vois, & je repars. Où est Emilie?... toute occupée de sa parure sans doute?

CLAUDIE.

Oui, de celle de son ame!... elle est sortie... » Je vais, a-t-elle dit, me prosterner aux autels. » Hélas! j'ai besoin aujourd'ui plus que jamais, » d'implorer la bénédiction du ciel »... Et prenant

ſon voile, elle a tout quitté pour voler à l'égliſe.

ODOARD.

Seule ?

CLAUDIE.

Il n'y a que deux pas....

ODOARD.

Un ſeul ſuffit pour ſe perdre!...

CLAUDIE.

Mon ami, ne te fâche pas.... Viens te repoſer un moment.

ODOARD.

Comme vous voudrez, ma chere Claudie.... Mais elle ne devoit pas ſortir ſeule....

CLAUDIE *à Pirro.*

Et vous Pirro, reſtez ici, je ne ſerai viſible aujourd'hui pour perſonne.

(*Elle ſort avec ſon époux*).

SCENE III.

PIRRO, & enſuite ANGELO.

PIRRO.

C'EST-A-DIRE, pour aucun curieux... Combien ne m'a-t-on pas fait de queſtions depuis une heure!... Mais qui eſt-ce qui vient-là ?

ANGELO, *enveloppé d'un manteau court, dont il se cache le visage, le chapeau enfoncé sur les yeux, & s'avançant un peu hors de la coulisse.*

Pirro !... Pirro !

PIRRO.

Il me semble que je connois cette voix......

(*Angelo entre & ôte son manteau*).

Ciel ! Angelo ?... c'est toi ?

ANGELO.

Oui, comme tu vois,... parbleu! il y a assez long-temps que je rode autour de la maison pour te parler.

PIRRO.

Quoi, tu oses encore te montrer ?... Ne sais-tu pas que depuis ton dernier assassinat, on a mis ta tête à prix ?...

ANGELO.

Et tu n'as pas envie de gagner ce prix sans doute ?...

PIRRO.

Que me veux-tu? Je t'en prie, Angelo, ne va pas me perdre.

ANGELO *lui montrant un sac d'argent.*

Avec cela peut-être ?... Prends! c'est à toi !

PIRRO.

A moi ?

ANGELO.

As-tu donc oublié ton ancien maître? ce bon Allemand...

PIRRO.

Ne parlons plus de cela!

ANGELO.

Que tu as si joliment conduit dans nos filets, sur le chemin de Pise...

PIRRO.

Si quelqu'un nous écoutoit!

ANGELO.

L'honnête homme que c'étoit! il a eu la générosité de nous léguer certain diamant de prix!... Ne te rapelles-tu pas?... Sa valeur nous a empêché de le convertir sur le champ en especes sonnantes. Les gens sont si jaloux, si soupçonneux, si méchant! Enfin j'ai réussi. J'en ai tiré cent louis d'or; & voilà ta part. Tiens donc! prends!

PIRRO.

Je ne veux rien,... gardes tout.

ANGELO.

Volontiers!...S'il t'est indifférent à quel prix tu risques ta tête. (*Il fait semblant de remettre la bourse dans sa poche.*)

PIRRO.

Eh! bien, donnes donc!... Que veux-tu? Car

je ſens bien, que tu n'es pas venu dans la ſeule vue de me remettre cet argent...

ANGELO.

Cela ne te paroît pas trop probable ?... Miſérable ! quelle idée as-tu donc de notre probité, ſi tu nous crois capables de retenir à quelqu'un ce qu'il a gagné ? Cela peut être la mode parmi ceux que l'on nomme *honnêtes gens*; mais parmi nous !.... Adieu !.. (*Il feint de ſe retirer, & revient ſur ſes pas*) A propos,... dis-moi un peu.... Le vieux Galotti vient d'arriver tout ſeul... Que veut-il ici ?

PIRRO.

Rien : il eſt venu de ſa maiſon de campagne en ſe promenant, pour voir ſa fille, qui doit y être mariée aujourd'hui au Comte Appiani. Le bon homme brûle d'impatience de terminer cette affaire....

ANGELO.

Crois-tu qu'il s'en retourne bientôt ?

PIRRO.

Si promptement qu'il ne manquera pas de te trouver ici, ſi tu ne t'éloignes à l'inſtant... Mais j'eſpere que tu n'as pas formé quelque deſſein ſur lui ? Prends garde à toi. C'eſt un homme, qui...

ANGELO.

Je le connois bien... N'ai-je pas ſervi ſous lui ?...

Mais je ſaurois bien le mettre à la raiſon, s'il y avoit quelque choſe à gagner avec lui...... A quelle heure les jeunes gens partiront-ils ?

PIRRO.

Vers midi.

ANGELO.

En grande compagnie ?

PIRRO.

Non. La mere, la fille & le Comte dans une ſeule voiture. Quelques amis viendront de Sabionetta pour être témoins.

ANGELO.

Combien y aura-t-il de domeſtiques ?

PIRRO.

Deux ; & moi qui doit courir devant la voiture.

ANGELO.

Fort bien... Mais encore : dans quelle voiture ? dans la vôtre ? ou dans celle du Comte ?

PIRRO.

Dans celle du Comte.

ANGELO.

Tant pis !... Il y aura encore là un poſtillon, & pour cocher un maître homme. Cependant !...

PIRRO.

Tu m'étonnes. Que prétends-tu donc faire ?.....

Le peu de bijoux que la prétendue emporte, ne vaut pas la peine...

ANGELO.

Soit! Mais aussi la prétendue en vaudra la peine!

PIRRO.

Je tremperois encore dans ce crime?

ANGELO.

Tu cours devant.... Va, va, cours toujours! cours! te dis-je, & ne retournes seulement pas la tête!

PIRRO.

Non! jamais je me prêterai!

ANGELO.

Comment? je crois que tu veux jouer l'homme scrupuleux, drôle!.... Pirro! tu me connois, je crois.... S'il t'échappe un seul mot! Si tout n'est point conforme à ce que tu viens de me dire...

PIRRO.

Mais, Angelo, par le ciel!....

ANGELO.

Tu feras ce que tu voudras! ...Je me suis expliqué. Adieu! (*Il part.*)

PIRRO, *seul.*

Ah! faites un seul pas avec les méchans, ils ne vous lâchent plus qu'ils ne vous aient entraîné dans l'abîme. Malheureux que je suis!

SCENE IV.

SCENE IV.

ODOARD, CLAUDIE, PIRRO.

ODOARD *à Claudie.*

ELLE tarde trop long-temps pour moi...

CLAUDIE.

Un moment, Odoard! Elle feroit affligée de ne vous avoir point vu.

ODOARD.

D'ailleurs j'ai deux mots à dire au Comte. Le digne jeune homme! je brûle de l'appeller mon fils. Tout en lui me ravit. Et fur-tout la réfolution qu'il a prife de fe retirer dans l'héritage de fes peres, & de n'y vivre que pour lui feul.

CLAUDIE.

Ah! je ne faurois y penfer fans être pénétrée de douleur... Ainfi nous allons perdre pour toujours notre unique enfant, notre chere Emilie?

ODOARD.

Que dites-vous? Eft-ce donc la perdre que de la remettre dans les bras de l'amour? Aimez-la pour elle, & non pour vous.... Autrement vous pourriez renouveller mes anciens foupçons:.. que

c'étoit l'amour des plaisirs, des folles dissipations du monde ; le voisinage de la Cour enfin, & non la nécessité de donner à votre fille une éducation décente, qui vous a porté à préférer le séjour de la ville ;... à vous éloigner d'un époux, d'un pere, qui vous aime si tendrement.

CLAUDIE.

Que vous êtes injuste, Odoard ! Mais je ne vous répondrai qu'un seul mot en faveur de cette ville & de cette cour, que votre austere vertu vous rend si odieuses... Ce n'est qu'ici que l'amour pouvoit réunir deux cœurs faits l'un pour l'autre. Ce n'est qu'ici que le Comte pouvoit trouver Emilie, & c'est ici qu'il l'a trouvée.

ODOARD.

J'en conviens, ma chere Claudie... Mais avez-vous raison, parce que l'événement vous a justifiée ?... Nous devons sans doute nous applaudir de ce que les choses ont tournées de la sorte ! Mais ne vantons pas notre sagesse, quand nous n'avons eu que du bonheur ! Il suffit, tout est bien !.. Maintenant qu'ils sont unis ces deux cœurs destinés l'un pour l'autre, qu'ils partent ! Qu'ils aillent où la paix & l'innocence les appellent... En effet que feroit le Comte ici ? Ramper bassement, flatter, & chercher à supplanter des Marinelli ? s'agiter perpétuellement pour faire une fortune

dont il n'a pas beſoin? pour mériter une eſpece d'honneur indigne de lui... Pirro!

PIRRO.

Monſieur.

ODOARD.

Conduiſez mon cheval à la porte du Comte. Je vous ſuis; c'eſt delà que je partirai. (*Pirro ſort.*) .... Et pourquoi le Comte iroit-il ſervir lâchement à la cour, tandis qu'il peut donner des loix chez lui?... D'ailleurs, ma chere amie, doutez-vous que ſon alliance avec notre fille n'acheve de le perdre à la cour. Le Prince me hait...

CLAUDIE.

Peut-être moins que vous ne craignez.

ODOARD.

Que je ne crains! Vous avez raiſon. Voilà en effet un ſujet de crainte digne d'Odoard!

CLAUDIE.

Je ne vous ai donc pas dit que le Prince avoit vu notre fille?

ODOARD.

Le Prince? Et dans quel endroit?

CLAUDIE.

Chez le Chancelier Grimaldi, dans la derniere aſſemblée qu'il honora de ſa préſence. Il lui a témoigné tant de bontés...

ODOARD.

Des bontés ?



CLAUDIE.

Il s'eſt entretenu avec elle ſi long-temps...

ODOARD.

Il s'eſt entrenu avec elle ?

CLAUDIE.

Il a paru ſi enchanté de ſon eſprit & de ſa vivacité...

ODOARD.

Enchanté ?...

CLAUDIE.

Il a fait tant d'éloges de ſa beauté...

ODOARD.

Et vous me racontez tout cela avec enthouſiaſme ! Mere imprudente & légere !... ô Claudie !

CLAUDIE.

Comment !... qu'avez-vous ?

ODOARD.

Rien, rien du tout ! Grace au ciel ! voilà un danger de paſſé... Ah ! quand je me figure.... Il auroit juſtement trouvé où me porter le coup mortel !........ Un libertin, qui admire, qui convoite... Claudie ! Claudie ! Cette ſeule penſée me met en fureur... Pourquoi ne m'en avoir pas averti ſur le champ ?... Je voudrois de tout mon cœur

ne vous rien dire de désagréable aujourd'hui. Cependant je le ferois (*il lui prend la main*) si je m'arrêtois plus long-temps... Laissez-moi partir... Adieu, Claudie !... Venez me joindre !... Dieu veuille que ce soit heureusement !

(*Il part*).



SCENE V.

CLAUDIE, seul.

QUEL homme !... quelle farouche vertu !... si même elle mérite ce nom... A ses yeux tout est suspect ou criminel !.. Oh! si c'est là connoître les hommes : ... qui desireroit cette connoissance ? ... Mais Emilie ne revient point !... On est ennemi du pere, donc on n'admire la beauté de la fille que pour l'outrager !... quelle conséquence ?...



SCENE VI.

CLAUDIE, EMILIE.

EMILIE *se précipite sur le Théatre hors d'elle-même, & dans le plus grand trouble.*

GRACE au ciel! je suis en sûreté. Ou bien auroit-il osé me suivre?...

(*En levant son voile elle apperçoit sa mere.*) L'avez-vous vu, ma mere? l'avez-vous vu?... Mais non, Dieu soit loué!

CLAUDIE.

Qu'as-tu, ma fille? que t'est-il arrivé?

EMILIE.

Rien, ma mere, rien...

CLAUDIE.

Et cependant tes yeux sont égarés? ma fille, tu es toute tremblante!

EMILIE.

Qu'ai-je entendu? Et dans quel lieu m'a-t-il fallu l'entendre?

CLAUDIE.

Je t'ai crue à l'église...

EMILIE.

C'eſt là ! oui, c'eſt aux pieds des autels ! Mais que font l'égliſe, l'autel ? Eſt-il quelque choſe de ſacré pour le vice ?... Ah, ma mere !

(*Elle ſe jette dans les bras de ſa mere.*)

CLAUDIE.

Parles, ma fille !.. diſſipes mes allarmes.. Quel malheur a pu t'arriver dans un lieu ſi ſaint ?

EMILIE.

Jamais votre fille n'auroit dû élever ſon cœur au ciel avec plus de ferveur qu'aujourd'hui. Jamais elle n'auroit dû être plus recueillie : jamais cependant elle ne l'a moins été.

CLAUDIE.

Emilie ! nous ne ſommes que des foibles humains. Il n'eſt pas toujours en notre pouvoir d'implorer dignement les graces du ciel. Mais il ſuffit de les deſirer, pour les obtenir.

EMILIE.

Il ſuffit auſſi de la volonté de faire le mal, pour être jugé.

CLAUDIE.

Telle, ſans doute n'a point été la volonté de mon Emilie !

EMILIE.

Non, ma mère ; je ne me ſuis pas encore oubliée juſqu'à ce point... Mais ſouvent nous ſommes

ſans le vouloir, complice du crime des autres.

CLAUDIE.

Reprends tes eſprits, ma chere enfant!... Recueilles tes penſées autant que tu le pourras.... Et dis-moi ce qui t'eſt arrivé?

EMILIE.

Je venois de me mettre à genoux!... plus loin de l'autel qu'à l'ordinaire,... car j'étois arrivée trop tard... A peine je commençois à élever mon cœur vers le ciel: que j'ai ſenti quelqu'un ſe placer derriere moi. Si près de moi!...... Je ne pouvois ni avancer, ni me retirer de côté,... autant que je le deſirois; de peur que la ferveur des autres ne me causât quelques diſtractions... La ferveur des autres! hélas! c'étoit ce que je croyois avoir à craindre de pire.... Mais à peine fut-on placé que j'entendis prononcer... avec un profond ſoupir, non pas le nom d'une ſainte,.... le nom..... ô ma mere, ne vous fâchez pas.... Le nom de votre fille!... mon nom!... Ah! que le ciel ne fit-il alors gronder ſon tonnerre pour m'empêcher d'en entendre davantage!... On parloit de beauté, d'amour.... On ſe plaignoit que ce jour qui doit faire mon bonheur... ſi toutefois c'étoit un bonheur pour moi... étoit pour un autre un jour de déſeſpoir, un jour à jamais affreux... On me conjuroit,... il me fallut tout entendre malgré moi...

Mais je ne tournai point la tête, & je fis semblant de ne rien entendre.... Que pouvois-je faire de plus?... prier mon bon Ange de me rendre sourde; & même pour la vie!..... Je l'en ai prié avec ardeur: c'étoit l'unique priere qu'il m'étoit possible de faire... Enfin chacun se leve pour se retirer. Je tremblois, je n'osois me retourner.... de peur que mes regards ne rencontrassent celui qui avoit osé se permettre une telle horreur..... Enfin je me retourne, & le premier objet que j'apperçois...

CLAUDIE.

Qui, ma fille?

EMILIE.

Vous aurez peine à le croire, ma mere..... Dès que je le reconnus, je crus que la terre s'entrouvriroit sous mes pas... Lui-même.

CLAUDIE.

Et qui donc, lui-même?

EMILIE.

Le Prince.

CLAUDIE.

Le Prince!... O t[illegible]heureuse impatience de ton pere, qui n'a p[illegible]ulu t'attendre. Il sort d'ici dans l'instant!

EMILIE.

Mon pere est venu?... & il n'a pas voulu m'attendre.

CLAUDIE.

Si dans le trouble où tu es, tu lui avois tout raconté comme à moi !

EMILIE.

Eh bien ! ma mere ?... qu'auroit-il pu me reprocher ?

CLAUDIE.

Rien ; auſſi peu qu'à moi. Et cependant, cependant..... Ah ! tu ne connois pas ton pere ! Dans ſa colere, il auroit confondu l'innocent & le coupable. Il m'auroit accuſé moi-méme d'être la cauſe d'un événement, que je ne pouvois ni empêcher ni même prévoir... Mais continues, ma fille, continues ! Lorſque tu reconnus le Prince,... J'eſpere que tu eus aſſez de fermeté pour lui marquer d'un ſeul regard, tout le mépris qu'il méritoit.

EMILIE.

Non, ma mere, je n'ai pas eu aſſez de préſence d'eſprit ! A peine l'eus-je reconnu du premier coup-d'œil, que toute ma fermeté m'a abandonnée. Je n'ai pas oſé lever une ſeconde fois les yeux ſur lui. J'ai pris [illegible]ite...

CLAUDIE.

Et le Prince te....

EMILIE.

Il me ſuivoit... Je ne m'en ſuis apperçu que

ſous le portique du temple... Je me ſuis ſenti ſaiſir la main. C'étoit par lui. La décence me fit céder. Si je m'efforce de me débarraſſer de ſes mains, diſois-je en moi-même, tous les paſſans vont nous regarder. C'eſt l'unique réflexion dont j'aie été capable alors,.... ou que je me rappelle à préſent. Il m'a dit bien des choſes. Je lui ai répondu. Mais ce qu'il m'a dit, ce que je lui ai répondu;... ſi je puis m'en ſouvenir dans la ſuite, ſoyez ſûre, ma mere, que je vous dirai tout. Dans ce moment je ne me ſouviens de rien. J'avois perdu la tête... C'eſt en vain que j'y réfléchis... comment me ſuis-je échappée de ſes mains?... comment ſuis-je ſortie du portique?... Je n'en ſais rien, je me retrouve dans la rue ſans ſavoir comment; je fuis; je crois encore l'entendre ſur mes pas; entrer dans la maiſon en même-temps que moi, monter avec moi l'eſcalier...

CLAUDIE.

Ma fille! c'eſt l'effet naturel de la peur!.... Ah! je n'oublierai jamais dans quel déſordre tu t'es précipitée dans l'appartement... Mais non, il n'aura point eu la hardieſſe de te ſuivre juſqu'ici... O ciel! ſi ton pere ſavoit cela!....... Dans quelle fureur il eſt entré, en apprenant ſeulement que le Prince t'avoit vue derniérement avec plaiſir!... Cependant raſſures-toi, ma fille! prends tout ce qui t'eſt arrivé pour un ſonge. Cela ſe diſſipera

plus rapidement encore. Aujourd'hui tu échappes à tous ses pieges.

EMILIE.

Mais, le Comte doit tout savoir....... N'est-il pas vrai, ma mere ? Je lui dirai tout.

CLAUDIE.

Gardes-t'en bien! ma fille.... A quoi bon une telle confidence? veux-tu lui donner de l'inquiétude pour une bagatelle? Quand même cela ne lui en donneroit point à présent : apprends, ma fille, qu'un poison qui ne fait point d'abord son effet, n'en est pas moins dangereux. Ce qui n'a point fait d'impression sur l'amant, peut en faire sur l'époux. Le Comte peut être flatté actuellement de disputer ta conquête à un rival aussi distingué que le Prince. Mais lorsqu'une fois il aura obtenu le prix de sa victoire : ah! ma fille.... c'est alors que commence la métamorphose de l'amant. Puisse le ciel te préserver d'en faire la triste expérience.

EMILIE.

Vous savez, ma mere, combien je préfere votre prudence à mes conjectures, & combien je respecte vos décisions... Mais, si le Comte apprend d'un autre que le Prince m'a parlé aujourd'hui ? Mon silence n'augmenteroit-il pas tôt ou tard son inquié-

tude?... Je ne ſais, ſi je ne ferois pas mieux de ne lui rien cacher.

CLAUDIE.

Foibleſſe! foibleſſe d'amante!...... Non, ma fille, non! il faut abſolument garder le ſilence. Ne lui laiſſes pas même ſoupçonner la moindre choſe!

EMILIE.

Eh! bien, j'y conſens! Vos volontés ſeront toujours ſacrées pour moi... (*Elle pouſſe un profond ſoupir.*) Ah! que je me trouve ſoulagée!..... quelle ſotte & timide créature que je ſuis!.. N'eſt-ce pas ma mere?.... j'aurois pu me comporter tout autrement, ſans bleſſer les loix de l'honneur & de la décence.

CLAUDIE.

Je ne voulois pas te le dire, ma fille : j'attendois que ta propre raiſon te fit ouvrir les yeux. Et j'étois perſuadée qu'elle le feroit, lorſque tu ſerois revenue à toi.... Le Prince eſt galant. Et tu n'es point faite au langage inſipide & frivole de la galanterie. Dans ce langage la ſimple politeſſe prends le ton du ſentiment; un compliment eſt une déclaration; une ſimple penſée tient lieu du deſir; & le deſir de l'intention. On donne enfin dans ce langage à des riens un air d'importance: & aux choſes les plus ſérieuſes une tournure frivole.

EMILIE.

O ma merè!....... que mes fausses allarmes me rendent ridicule à mes propres yeux!.... Non, non, mon cher Appiani ne saura rien d'une pareille bagatelle! Il pourroit me croire vaine plutôt que vertueuse.... Mais je crois l'entendre lui même! Oh! oui, je le reconnois très-bien à son pas.



SCENE VII.

LE COMTE APPIANI, LES PRÉCÉDENS.

APPIANI *entre d'un air pensif, les yeux baissés; il s'approche, & ne les apperçoit que quand Emilie court au devant lui.*

AH! ma chere Emilie!.. je ne m'attendois point à vous rencontrer ici.

EMILIE.

Monsieur, je souhaiterois que la gaieté vous suivit, dans les lieux même où vous ne m'attendez pas... Pourquoi cet air grave? & réservé?.. Cet heureux jour ne mérite-t-il point qu'on donne un peu d'essor à sa joie?

APPIANI.

Il mérite bien davantage. Non, le sacrifice de

ma vie ne payeroit pas tout le bonheur qu'il ſemble me promettre. Mais ſi près de le goûter,... c'eſt peut-être ce bonheur même qui me rend ſi ſérieux, & comme vous dites fort bien, ſi réſervé... (*Appercevant la mere.*) Quoi! vous auſſi, Madame!... vous qu'enfin je pourrai bientôt appeller d'un nom plus cher à mon cœur!

CLAUDIE.

Et qui fera ma gloire, mon cher Comte!... Que je te trouve heureuſe, mon Emilie!.. Pourquoi ton pere n'a-t-il pas voulu partager notre joie?

APPIANI.

Je viens de m'arracher de ſes bras:... ou plutôt, c'eſt lui qui s'eſt arraché des miens... O ma chere Emilie, quel homme que votre pere! c'eſt le modele des vertus humaines!.. Combien mon ame s'éleve en ſa préſence! quels nobles ſentimens il m'inſpire! Jamais je ne reſſens plus vivement l'aiguillon de l'honneur, jamais la vertu ne me paroît plus belle, plus attrayante, que lorſque je le vois,..... lorſque je penſe à lui. Et ce n'eſt qu'en marchant ſur les traces de ce vertueux mortel, que je puis me rendre digne de porter le nom de ſon gendre;... de poſſéder ſon Emilie!

EMILIE.

Et il n'a pas voulu m'attendre!

APPIANI.

Peut-être redoutoit-il pour son cœur la présence de son Emilie. Elle lui auroit causé une émotion trop vive pour une entrevue aussi courte.

CLAUDIE.

Il te croyoit occupée de ta parure:... mais il a su...

APPIANI.

Ce que je n'ai pu apprendre de lui sans admiration... Fort bien, ma chere Emilie ! j'aurai donc une épouse pieuse ! & qui ne sera point fiere de l'être.

CLAUDIE.

Mais, mes enfans, chaque chose a son temps !.. L'heure s'avance; va mon Emilie !...

APPIANI.

Où donc, Madame?

CLAUDIE.

Vous ne voulez pas la conduire à l'autel comme la voilà, je pense?

APPIANI.

En vérité, c'est vous qui m'en faites appercevoir... Qui peut vous voir, Emilie, & s'occuper en même-temps de votre parure?... Au surplus, pourquoi ne l'y conduirois-je pas comme la voilà?

EMILIE.

EMILIE.

Non, mon cher Comte, pas tout-à-fait comme me voilà ; je ne me mettrai cependant pas beaucoup plus magnifiquement.... Cinq minutes seulement, & je suis prête !.. Je n'aurai aucun de ces joyaux, de ces dons de votre générosité prodigue ! ni rien de ce qui s'y assortit !.. Je les haïrois presque ces joyaux, s'ils n'étoient point de vous... Car j'en ai déja rêvé trois fois...

CLAUDIE.

Comment ! tu ne m'en as rien dit.

EMILIE.

Il me sembloit que je les portois, tout-à-coup chaque diamant s'est changé en perle... Des perles, ma mere, des perles désignent des larmes.

CLAUDIE.

Enfant ! L'interprétation est autant d'une rêveuse que le rêve même..... N'as-tu pas toujours aimé les perles plus que les diamans ?...

EMILIE.

Il est vrai, ma mere....

APPIANI *pensif & mélancolique.*

Des perles désignent des larmes... des larmes !

EMILIE.

Comment ? Cela vous affecte ? Vous ?

APPIANI.

Vous avez raiſon, j'en devrois rougir... Mais, quand une fois l'eſprit eſt diſpoſé à ſe préſenter les choſes ſous des couleurs noires...

EMILIE.

Et pourquoi l'eſt-il ?... Savez-vous comment j'ai réſolu de me mettre aujourd'hui ?... Vous reſſouvenez-vous, comment je l'étois la premiere fois, que votre cœur vous a parlé pour Emilie ?

APPIANI.

Si je m'en reſſouviens ? C'eſt ainſi que je vous vois toujours ; même quand vous êtes autrement.

EMILIE.

Eh, bien ! une robe de la même couleur, coupée dans le même goût ; aiſée & flottante....

APPIANI.

C'eſt charmant !

EMILIE.

Et les cheveux....

APPIANI.

Dans leur ſimple éclat ? les boucles jettées négligemment, comme la nature les a formées...

EMILIE.

Il ne faut pas que j'oublie d'y placer la roſe !

Bon! bon!.... un moment de patience, & je suis telle devant vos yeux! (*Elle sort*)

SCENE VIII.

CLAUDIE, APPIANI.

APPIANI, *l'air triste & suivant Emilie des yeux.*

Les perles désignent des larmes!... Un peu de patience!... Oui, si seulement le temps ne pouvoit rien sur nous!.... si une minute ne pouvoit pas pour nous se prolonger en années!...

CLAUDIE.

L'observation d'Emilie, Monsieur le Comte, étoit aussi juste que naturelle. Vous êtes plus sérieux aujourd'hui qu'à l'ordinaire. Encore un pas, & vous serez au comble de vos desirs,........ Auriez-vous quelque regret?

APPIANI.

Ah! ma mere, pouvez-vous en soupçonner votre fils?.... Mais j'en conviens; je suis aujourd'hui plus triste & plus sombre qu'à l'ordinaire... Ah! Madame;... n'être qu'à un pas du but, ou n'être pas encore entré dans la carriere, au fond n'est-ce pas la même chose...... Tout ce que je vois, tout ce qui m'environne, tout, jusqu'à mes

ſonges, ſemble d'accord depuis quelques jours pour me confirmer cette triſte vérité. Cette ſeule penſée ſe mêle à toutes celles qui me viennent dans l'eſprit..... Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Je m'y perds...

CLAUDIE.

Vous m'allarmez...

APPIANI.

Je ne me connois pas!... Je ſuis de mauvaiſe humeur contre mes amis, contre moi-même...

CLAUDIE.

Et pourquoi?

APPIANI.

Mes amis veulent abſolument que j'annonce mon mariage au Prince, avant de le conclure. Ils conviennent que je n'y ſuis point obligé; mais que les égards dus à ſon rang l'exigent... Et j'ai eu la foibleſſe de le leur promettre. J'y allois dans ce moment.

CLAUDIE *étonnée.*

Chez le Prince?



SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, PIRRO, & ensuite MARINELLI.

PIRRO.

MADAME, le Marquis Marinelli demande à parler à Monsieur le Comte.

APPIANI.

A moi ?

PIRRO.

Le voici.

(*Marinelli entre & Pirro sort.*)

MARINELLI.

Je vous demande pardon, Madame... Monsieur le Comte, j'ai appris chez vous que je vous trouverois ici. J'ai à vous parler d'une affaire très-pressée.... Madame, permettez ; un moment nous suffira.

CLAUDIE.

Je vous laisse toute liberté. (*Elle sort.*)

SCENE X.

APPIANI, MARINELLI.

APPIANI.

Eh ! bien, Monsieur ?

MARINELLI.

Je viens de la part du Prince.

APPIANI.

Que m'ordonne-t-il ?

MARINELLI.

Je m'applaudis de ce qu'il m'a choisi pour vous annoncer la faveur distinguée dont il vous honore.. Si le Comte Appiani veut enfin me rendre justice, il sera forcé de reconnoître en moi un de ses plus sincères amis...

APPIANI.

Au fait ; je vous en prie.

MARINELLI.

Volontiers!... Le Prince doit envoyer au plutôt un Ambassadeur au Duc de Massa, pour traiter de son mariage avec la Princesse sa fille. Il ne savoit sur qui faire tomber son choix. Enfin,

Monsieur le Comte, c'est en votre faveur qu'il s'est décidé.

APPIANI.

En ma faveur ?

MARINELLI.

Oui,... & s'il est permis à l'amitié de se vanter... j'ose me flatter de n'y avoir pas peu contribué...

APPIANI.

En vérité, Monsieur le Marquis, je suis fort embarrassé de vous témoigner ma reconnoissance.. Il y avoit déja long-temps, que je ne prétendois plus aux faveurs du Prince...

MARINELLI.

Je suis persuadé qu'il n'attendoit qu'une occasion digne de vous. Et si celle-ci ne répond point encore au mérite du Comte Appiani : j'avoue que mon amitié s'est un peu précipitée.

APPIANI.

L'amitié !... encore ce grand mot que vous répétez avec emphase !... A qui donc ai-je affaire ? D'honneur, je n'aurois jamais osé me flatter de mériter l'amitié du Marquis Marinelli.....

MARINELLI.

Monsieur, je conviens de mes torts, vous ne me pardonnerez point d'avoir sans votre permission voulu être votre ami... Après tout : la

grace du Prince, la commiſſion honorable qu'il vous offre, reſtent les mêmes : & je ne doute point, que vous ne les acceptiez avec le plus grand plaiſir.

APPIANI *après avoir un peu réfléchi.*

Aſſurément.

MARINELLI.

Ainſi vous voudrez bien me ſuivre.

APPIANI.

Où donc?

MARINELLI.

A Doſalo, chez le Prince... Tout eſt déja prêt; il faut que vous partiez dès aujourd'hui.

APPIANI.

Comment?... Aujourd'hui?

MARINELLI.

Le plus promptement ſera le mieux. L'affaire eſt très-preſſée.

APPIANI.

Très-preſſée?... En ce cas je ſuis au déſeſpoir, d'être obligé de refuſer l'honneur, que le Prince vouloit me faire.

MARINELLI.

Et pourquoi?

APPIANI.

Parce que je ne puis partir ni aujourd'hui ;... ni demain ;... ni même après demain....

MARINELLI.

Vous plaisantez, Monsieur le Comte.

APPIANI.

Avec le Marquis Marinelli?

MARINELLI.

A merveille! Si la plaisanterie regarde le Prince, elle n'en est que plus délicieuse.... Enfin vous ne pouvez pas partir?

APPIANI.

Non, Monsieur, non...... Et j'espere que le Prince voudra bien agréer mes excuses.

MARINELLI.

Je serois bien curieux de les savoir.

APPIANI.

Ce n'est qu'une bagatelle !... Je me marie aujourd'hui.

MARINELLI.

Eh ! bien? après?

APPIANI.

Après?... après?... D'honneur, voilà une question bien naïve.

MARINELLI.

Monsieur le Comte, il n'est pas sans exemple qu'un mariage ait été différé.... A la vérité, cela ne fait pas toujours le compte de la prétendue, ou du futur. Mais cependant, je crois que les ordres d'un maître...

APPIANI.

Les ordres d'un maître?...... d'un maître? Un maître, que l'on se choisit soi-même, n'est pas proprement notre maître... Vous, par exemple, vous devez au Prince une obéissance aveugle. Mais non pas moi.... Je suis venu volontairement à sa cour. Je sers le Prince en homme libre : & non pas en esclave. Je dépens d'un maître plus puissant...

MARINELLI.

Plus ou moins puissant, peu importe : un maître est toujours maitre.

APPIANI.

Vous voudriez bien m'engager dans une discussion sur ce point !... Mais il suffit, vous direz au Prince ce que vous avez entendu : ... que je suis fâché, de ne pouvoir accepter l'honneur qu'il me fait; parce que je conclus aujourd'hui une alliance, dont j'attends tout mon bonheur.

MARINELLI.

Ne lui ferez-vous pas dire en même-temps, avec qui?

APPIANI.

Avec Emilie Galotti.

MARINELLI.

La fille de cette maison?

APPIANI.

Elle-même.

MARINELLI.

Hm! hm!

APPIANI.

Que dites-vous?

MARINELLI.

Je dis, qu'en ce cas il y auroit encore moins de difficulté, à différer la cérémonie jusqu'à votre retour.

APPIANI.

La cérémonie? qu'appellez-vous la cérémonie?

MARINELLI.

Ces bonnes gens ne s'en formaliseront pas.

APPIANI.

Ces bonnes gens?

MARINELLI.

Et Emilie sans doute ne vous échappera point.

APPIANI.

Sans doute?... sans doute elle ne vous échappera point... Vous êtes sans doute un grand singe!

MARINELLI.

Et c'est à moi, Comte, à moi que cela s'adresse?

APPIANI.

Et pourquoi non?

MARINELLI.

Pourquoi?... Par le ciel & l'enfer!.. Nous nous parlerons.

APPIANI.

Bon! je sais que le singe est méchant; mais...

MARINELLI.

Mort de ma vie!... vous me ferez raison.

APPIANI.

Rien de plus juste.

MARINELLI.

Et je l'exigerois à l'instant même:... mais je ne veux pas troubler la joie d'un amant si tendre.

APPIANI.

Le bon cœur! *(Il lui prend la main.)* D'aller aujourd'hui à Massa, je n'en ai en vérité ni l'envie ni le temps: mais j'ai bien celui d'aller faire avec vous certain tour de promenade... Suivez-moi, partons sur le champ!

MARINELLI *se dégage & sort.*

Un moment, Comte, un moment!

SCENE XI.

APPIANIANI, & ensuite CLAUDIE.

APPIANI.

VA, misérable !.... Mon sang s'est rechauffé. Je me sens beaucoup mieux.

CLAUDIE *d'un air inquiet & empressé.*

Ciel ! Monsieur le Comte... Je vous ai entendu vous disputer... Vos yeux sont enflammés. Qu'est-il donc arrivé ?

APPIANI.

Rien, Madame, rien. Le Chambellan Marinelli m'a rendu un grand service. Il m'a évité la peine de passer chez le Prince. Il l'instruira de tout.

CLAUDIE.

Ce que vous dites, est-il bien vrai ?

APPIANI.

Nous pouvons partir quand nous voudrons. Je vais presser mes gens, & je serai de retour dans un moment. Ma chere Emilie aura le temps de finir sa toilette.

CLAUDIE.

Puis-je être tranquille ?

APPIANI.

N'ayez pas, Madame, la moindre inquiétude.

(*Elle rentre, & il sort.*)

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente la salle d'entrée de la maison de plaisance du Prince.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

TOUT est inutile ; il a rejetté avec mépris l'honneur que vous lui avez fait.

LE PRINCE.

Ainsi nous en restons-la ? Son hymen se terminera ? & aujourd'hui même Emilie sera pour toujours à lui ?

MARINELLI.

Selon toutes les apparences.

LE PRINCE.

Votre projet m'avoit fait concevoir de si belles espérances !... Vous vous y serez sans doute très-mal pris... Si quelquefois un sot conçoit un bon projet, on doit en remettre l'exécution à un homme de tête. C'est à quoi j'aurois dû penser.

MARINELLI.

Voilà ma récompense !

LE PRINCE.

Votre récompense ? & de quoi ?

MARINELLI.

D'avoir voulu exposer ma vie même pour vous.... Voyant que je ne pouvois, ni par de bonnes raisons ni par mes ironies, engager le Comte à préférer l'honneur à l'amour : j'ai cherché à le pousser à bout. Je lui ai dit des choses, qui l'ont choqué au point qu'il s'est oublié. Il m'a répondu d'une maniere outrageante : je lui en ai demandé satisfaction,... & je la voulois à l'instant même.... Je lui aurois ôté la vie ; ou il m'auroit ravi la mienne. Si je le tue : me suis-je dit ; le champ de bataille est à nous. Et s'il me tue : eh ! bien ; il sera obligé de prendre la fuite, & le Prince gagnera du temps.

LE PRINCE.

Quoi, vous auriez fait cela, Marinelli ?

MARINELLI.

Ah ! quand on a la foiblesse de vouloir se sacrifier, pour les intérêts des grands.... on devroit prévoir quelle sera leur reconnoissance....

LE PRINCE.

Et le Comte ? qu'a-t-il fait ?... Il a la réputation d'un

d'un homme à qui on ne répete point une pareille proposition.

MARINELLI.

C'est selon, sans doute... Mais qui pourroit le blâmer?... Il m'a repliqué qu'il avoit aujourd'hui quelque chose de plus important à faire que de se couper la gorge avec moi : Et il m'a remis à la premiere semaine après son mariage.

LE PRINCE.

Avec Emilie Galotti! Cette pensée me rend furieux!... Quoi! sa réponse vous a satisfait, & vous vous êtes retiré?... Ah! venez donc, venez vous glorifier d'avoir exposé votre vie pour moi, de vous être sacrifié...

MARINELLI.

Que vouliez-vous, mon Prince, que je fisse de plus?

LE PRINCE.

De plus?..... comme s'il avoit fait quelque chose!

MARINELLI.

Et vous, mon Prince, voyons un peu ce que vous avez fait pour vous... Vous avez eu le bonheur de lui parler. De quoi êtes-vous convenu avec elle?

LE PRINCE.

Ah! de la curiosité! c'est ce qui ne vous manque

point!... Je vais pourtant la satisfaire... Tout a été au gré de mes desirs... Mon trop serviable ami, il ne faut plus vous donner tant de peines!... Elle a fait la moitié du chemin. Je pouvois l'emmener sur le champ. (*D'un air froid & imposant.*) Vous savez, ce que vouliez savoir;... Vous pouvez vous retirer!

MARINELLI.

Vous pouvez vous retirer!... Oui, oui; voilà leur mot familier! c'est tout ce que j'aurois à espérer, quand même je voudrois encore tenter l'impossible.... Je dis l'impossible,.... cependant l'entreprise seroit moins impossible que hardie.... Si nous avions la prétendue en notre pouvoir: je réponds que le mariage ne se feroit point.

LE PRINCE.

D'honneur! de quoi cet homme ne répond-il pas! Je n'aurois qu'à lui donner un détachement de mes gardes, il iroit se poster en embuscade sur le grand chemin, attaqueroit une voiture avec cinquante cavaliers, enleveroit une fille, & me l'ameneroit ici en triomphe.

MARINELLI.

On a souvent fait des enlevemens, sans qu'on ait paru employer la violence.

LE PRINCE.

Si vous aviez assez d'adresse pour cela: vous

ne perdriez pas ici, à en parler, un temps bien précieux.

MARINELLI.

Mais il ne faudroit pas qu'on fut responsable des événemens.... Il peut arriver des accidens....

LE PRINCE.

Et c'est apparemment mon usage à moi, de vouloir que les gens soient responsables des choses auxquelles ils ne peuvent rien !

MARINELLI.

Ainsi, mon Prince... (*Ici on entend un coup de fusil.*) Ah! me serois je trompé?.. N'avez vous point entendu aussi un coup de fusil mon Prince?... & un second !

LE PRINCE.

Qu'est-ce que cela ? qu'y a-t-il?

MARINELLI.

Qu'imagineriez-vous bien ?... Comment ? si j'étois plus actif, que vous ne pensez ?

LE PRINCE.

Plus actif ? expliquez-vous donc....

MARINELLI.

En un mot : ce dont je vous ai parlé, on l'exécute.

LE PRINCE.

Seroit-il possible ?

MARINELLI.

Mais n'oubliez pas, mon Prince, la promesse que vous venez de me faire... J'ai votre parole...

LE PRINCE.

Mais cependant les mesures...

MARINELLI.

Sont aussi sages, aussi bien prises qu'elles peuvent l'être!... L'exécution est confiée à des gens sur lesquels je puis compter. La porte de votre parc donne sur le grand chemin. C'est là qu'un parti attaquera la voiture comme pour la piller. Un autre, parmi lequel il y a un de mes domestiques, se précipitera du parc pour voler au secours des voyageurs. Pendant le combat que les deux partis feront semblant d'engager, mon domestique se saisira d'Emilie, comme voulant la mettre en sûreté, & la conduira ici par la porte du parc.... Voilà les mesures que j'ai prises... Qu'en pensez-vous, mon Prince?

LE PRINCE.

Vous me surprenez étrangement... Je suis dans la plus mortelle inquiétude... (*Marinelli s'approche de la fenêtre.*) Que regardez-vous?

MARINELLI.

C'est par-là qu'ils doivent venir!... Je ne me trompe pas,... je vois un masque arriver au galop;..

c'est sans doute pour m'instruire du succès... Eloignez-vous mon Prince.

LE PRINCE.

Ah ! Marinelli....

MARINELLI.

Eh, bien? n'est-il pas vrai qu'à présent j'ai trop fait; & auparavant trop peu?

LE PRINCE.

Non. Mais je ne vois point à quoi tout cela peut aboutir...

MARINELLI.

Vous voudriez tout voir du premier coup-d'œil !... Eloignez-vous promptement... Il ne faut pas que vous paroissiez. (*Le Prince sort.*)

SCENE II.

MARINELLI, & ensuite ANGELO.

MARINELLI *se rapproche de la fenêtre.*

J'APPERÇOIS la voiture qui s'en retourne au pas à la ville.... Mais..... si lentement? Et un domestique à chaque portiere?... Cela me déplaît : je serois tenté de croire que le coup n'a réussi qu'à demi;... que l'on ramene un blessé à la ville...

& non un mort...... Le masque descend de cheval... C'est Angelo lui-même. Quelle effronterie !... Enfin, il connoît tous les détours de cette maison.. Il me fait signe. Il faut qu'il soit sûr de son fait... Ha, ha, Monsieur le Comte, vous ne vouliez pas aller à Massa, vous allez faire un plus long voyage!... Qui vous avoit si bien appris à connoître les singes? Oui, ma foi, ils sont traîtres....... (*Il s'approche de la porte.*) Eh! bien Angelo?

ANGELO *ôtant son masque.*

Prenez vos mesures, Monsieur! Elle sera ici dans un moment.

MARINELLI.

Comment les choses se sont-elles passées d'ailleurs?

ANGELO.

Très-bien, je pense.

MARINELLI.

Comment va le Comte?

ANGELO.

A votre service!... Je crois qu'il se doutoit de quelque chose. Car il m'a paru sur ses gardes.

MARINELLI.

Dis-moi vîte tout ce que tu as à me dire!... Est-il mort?

ANGELO.

Ce brave Seigneur, je le plains.

MARINELLI.

Tiens, voilà pour ton bon cœur !

(Il lui donne une bourse pleine d'or.)

ANGELO.

Mon brave Nicolo ! il eſt la victime.

MARINELLI.

Comment ? de la perte des deux côtés ?

ANGELO.

Je le pleurerois preſque ! cet honnête garçon ! *(En peſant ſa bourſe)*. Quoique ſa mort me donne ſur ceci un quart de plus. Je ſuis ſon héritier ; parce que j'ai été ſon vengeur. Tel eſt la loi parmi nous : loi auſſi bonne, que la fidélité & l'amitié en aient jamais établie... Ce pauvre Nicolo, Monſieur....

MARINELLI.

Avec ton Nicolo !..... Mais le Comte, le Comte....

ANGELO.

En vérité ! le Comte l'avoit très-bien ajuſté. Mais à mon tour j'ai très-bien ajuſté le Comte !... Il eſt tombé ; & s'il eſt rentré vivant dans la voiture : il n'en ſortira pas de même, je vous jure.

MARINELLI.

En es-tu bien sûr, Angelo?

ANGELO.

Que je perde à jamais votre pratique, si je vous trompe!... Avez-vous autre chose à m'ordonner? J'ai encore une longue route à faire : il faut qu'aujourd'hui nous ayons passé les frontieres.

MARINELLI.

Va donc.

ANGELO.

Si quelque autre chose se présente, Monsieur le Chambellan,.... vous savez mon adresse. Je fais les choses aussi bien que personne, & d'ailleurs je suis plus traitable qu'un autre. (*Il sort.*)

MARINELLI *seul.*

Tout va bien!... pas trop bien pourtant... Ah, Angelo! pourquoi être resté en si beau chemin! Il valoit bien un second coup.... Il souffrira peut-être, ce pauvre Comte!... Oh, Angelo! cela s'appelle faire son métier cruellement;.. & gauchement.. Mais il faut que le Prince ignore tout çela. Je veux lui faire sentir combien cette mort lui est avantageuse... Cette mort!... que ne donnerai-je pas pour n'en pouvoir douter!

SCENE III.

LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE.

JE l'ai apperçue le long de l'allée. Elle court devant les domestiques. La peur semble lui donner des aîles. Elle n'a pas l'air de soupçonner la moindre chose. Elle croit seulement échapper aux voleurs... Mais cette erreur pourra-t-elle durer long-temps?

MARINELLI.

Qu'importe? Nous la tenons.

LE PRINCE.

Mais sa mere ne la cherchera-t-elle pas? Le Comte ne volera-t-il pas sur ses pas? en serons-nous plus avancés? Pourrai-je la leur refuser?

MARINELLI.

A cela je ne puis vous répondre pour l'instant. Mais nous verrons, mon Prince, un peu de patience. Le plus intéressant étoit de faire le premier pas...

LE PRINCE.

A quoi bon? si nous sommes obligés de reculer,

MARINELLI.

Peut-être ne le ferons-nous pas... Il y a mille choſes qui pourront nous ſervir plus que nous ne penſons... Mais oubliez-vous le principal ?

LE PRINCE.

Comment puis-je oublier, ce à quoi je n'ai point encore penſé ?... Le principal ? que voulez-vous dire ?

MARINELLI.

L'art de plaire, de perſuader,... qui ne manque jamais à un Prince, quand il aime.

LE PRINCE.

Qui ne manque jamais ? Que lorſqu'il en a le plus beſoin..... Les reſſources de cet art m'ont déja été peu favorables aujourd'hui. Malgré toutes mes inſtances & les proteſtations les plus vives, je n'ai pu tirer d'elle une ſeule parole. Elle étoit muette, abattue, tremblante; comme un criminel, qui entend l'arrêt de ſa mort. Sa conſternation m'a gagné, j'ai tremblé, & j'ai fini par lui faire des excuſes. A peine oſerai-je l'aborder...... Je ne veux pas au moins me trouver ici quand elle arrivera. Je vous charge, Marinelli, de la recevoir. Je ne m'éloignerai pas, pour être à portée de vous entendre; & je paroîtrai quand je ſerai un peu remis.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

MARINELLI, & bientôt après BATISTA & EMILIE.

MARINELLI.

POURVU qu'elle ne l'aie pas vu elle-même tomber... Il paroît cependant que non; car elle s'est éloignée avec tant de précipitation.... Elle vient. Je ne veux pas être le premier objet qui se présente à ses yeux. (*Il se retire dans le fond.*)

BATISTA.

Entrez ici, Mademoiselle.

EMILIE *hors d'haleine.*

Ah !.... ah !.... je vous suis bien obligée, mon ami ;... bien obligée,... Mais ciel !... ô ciel ! où suis-je ?... Quoi, seule ? où est ma mere ? où est le Comte ?... me suivent-ils ? me suivent-ils de près ?

BATISTA.

Je le crois.

EMILIE.

Vous le croyez ? Vous n'en êtes donc pas sûr ? vous ne les avez donc pas vus ?... N'a-t-on pas tiré derriere nous ?...

BATISTA.

Tiré?... Seroit-il poſſible !....

EMILIE.

Aſſurément ! ſi le Comte ou ma mere étoient bleſſés.

BATISTA.

Je vais à l'inſtant même m'en aſſurer.

EMILIE.

Non pas ſans moi... Je vous ſuivrai par-tout : venez, mon ami !

MARINELLI *s'approche auſſi-tôt.*

Ah, Mademoiſelle ! quel malheur, ou plutôt quel bonheur,... quel heureux accident nous procure l'honneur...

EMILIE *étonnée.*

Comment? vous, Monſieur, ici?...... Je ſuis peut-être chez vous?... Mais pardonnez, près d'ici nous avons été attaqué par des voleurs. On eſt généreuſement venu à notre ſecours;... & cet honnête homme m'a deſcendu de la voiture, & m'a conduite ici.., Mais je ſuis déſeſpérée de me voir ſeule. Ma mere eſt encore en danger. On a tiré derriere nous. Elle eſt peut-être morte ;..... & moi je vis encore !... Souffrez que je retourne vers elle... Ah ! je n'aurois pas dû la quitter.

MARINELLI.

Tranquilliſez-vous, Mademoiſelle. Tout va

bien ; vous reverrez bientôt les objets chéris de votre tendresse & de vos allarmes... Toi, cependant Batista, cours. Ils ignorent peut-être où est Mademoiselle. Ils la cherchent sans doute. Amenes-les aussi-tôt. (*Batista sort.*)

EMILIE.

Est-il bien vrai? sont-ils sauvés ?... Ah ! ce jour funeste est pour moi un jour de terreur & d'effroi!... Mais pourquoi m'arrêté-je ici? je devrois voler au devant d'eux.....

MARINELLI.

Mademoiselle, vous étes déja hors d'haleine & sans force. Remettez-vous. Souffrez que je vous conduise dans une chambre où vous serez plus commodément... Je suis certain que déja le Prince est allé lui-même au devant de votre respectable mere, bientôt vous les verrez ensemble.

EMILIE.

Qui, dites-vous ?

MARINELLI.

Notre aimable Prince lui-même.

EMILIE *effrayée.*

Le Prince ?

MARINELLI.

Au premier bruit de votre accident il a volé à votre secours... Il étoit furieux qu'on eut osé

commettre un pareil attentat presque sous ses yeux. Il a donné ordre qu'on poursuivit ces brigands ; & s'ils sont arrêtés, leur punition sera exemplaire.

EMILIE.

Le Prince ?... Mais où suis-je donc ?

MARINELLI.

A Dosalo, dans la maison de plaisance du Prince.

EMILIE.

Ciel !.... & vous croyez qu'il paroîtra bientôt lui-même ?... J'espere que ma mere sera avec lui ?

MARINELLI.

Le voici déja.

SCENE V.

LE PRINCE, LES PRÉCÉDENS.

LE PRINCE.

Ou est-elle? ou ?...... Mademoiselle, nous vous cherchons par-tout... Il ne vous est rien arrivé?... Ainsi tout va bien ! le Comte, votre mere...

EMILIE.

Ah ! Monseigneur, où sont-ils? où est ma mere ?

LE PRINCE.

Tout près d'ici.

EMILIE.

Hélas ! dans quelle état retrouvrai-je peut-être l'une ou l'autre ! Dans quel état les retrouverai-je !... Ah ! vous voulez me cacher, Monseigneur,... je le vois, vous voulez me cacher....

LE PRINCE.

Non, Mademoiselle... Donnez-moi votre main, & suivez-moi avec assurance.

EMILIE *embarrassée.*

Mais... s'il ne leur est rien arrivé... si mes pressentimens me trompent :... pourquoi ne sont-ils pas déja ici ? Pourquoi ne vous ont-ils pas suivi, Monseigneur ?

LE PRINCE.

Mademoiselle, hâtez-vous de me suivre, & vous verrez bientôt disparoître toutes ces images effrayantes....

EMILIE *désolée.*

Que faut-il que je fasse !

LE PRINCE.

Comment, Mademoiselle ? me soupçonneriez-vous ?...

EMILIE *tombant à ses genoux.*

Je suis à vos pieds, Monseigneur...

LE PRINCE, *la relevant.*

Quelle confusion.... Oui, Emilie, je le mérite ce reproche tacite.... La conduite que j'ai tenue ce matin ne peut point se justifier :..... tout au plus est-elle excusable. Pardonnez à ma foiblesse, je n'aurois pas dû vous allarmer par un aveu dont je n'ai aucun avantage à espérer. Aussi la surprise muette avec laquelle vous m'écoûtiez, m'a-t-elle assez puni..... Et dans ce moment même, quand le hazard, avant que mes espérances s'évanouissent pour toujours,... me procure encore le bonheur de vous voir & de vous parler ; quand je pourrois l'interprêter peut-être comme une faveur du ciel... qui suspend ma condamnation, & qui me donne le temps de pouvoir implorer de nouveau ma grace auprès de vous ; je veux,.... ne frémissez point, Mademoiselle,.... oui, je veux qu'un regard décide uniquement de mon sort. Je ne laisserai échapper aucune parole, aucun soupir qui puisse vous offenser... Mais ne me désespérez point par vos soupçons injurieux. Ne doutez pas un instant du pouvoir absolu que vous avez sur moi, & soyez persuadée que vous n'avez pas besoin d'autre recommandation auprès de moi que vous même... Venez, Mademoiselle,... venez partager des transports que vous approuverez davantage. (*Il l'amene, quoiqu'elle fasse quelque résistance.*) Suivez-nous, Marinelli....

MARINELLI

MARINELLI *seul.*

Suivez-nous,... cela peut signifier : ne nous suivez pas !.. En effet pourquoi les suivrois-je ?... Il faut qu'il voie, jusqu'à quel point il pourra pousser les choses dans le tête à tête..... Pour moi, ce que j'ai à faire, c'est,.... d'empêcher qu'ils ne soient interrompus... Par le Comte,... en vérité je ne le crois pas. Mais par la mere ; oui par la mere ! je serois bien étonné qu'elle eût repris tranquillement le chemin de la ville, & laissé sa fille dans nos filets... Eh ! bien, Batista qu'y a-t-il ?

SCENE VI.

MARINELLI, BATISTA.

BATISTA *d'un air empressé.*

LA mere...

MARINELLI.

Je l'avois bien imaginé !... Où est-elle ?

BATISTA.

Si vous ne la prévenez, elle sera ici dans le moment... Je ne me pressois point d'exécuter les ordres que vous aviez fait semblant de me donner ; d'aller au devant d'elle : quand tout-à-coup

j'ai entendu ses cris dans le lointain. Elle vole sur les traces de sa fille, & je crains qu'elle ne découvre sa retraite. Tout ce qu'il y a d'hommes dans ce lieu solitaire, s'est rassemblé autour d'elle, & chacun se dispute à qui lui montrera le chemin. J'ignore si on lui a déja dit que le Prince est ici avec vous ;... qu'allez vous faire?

MARINELLI.

Voyons!.... (*Il réfléchit.*) De ne pas la faire entrer, si elle sait que sa fille est ici?... non, cela ne vaudroit rien... Mais aussi quels yeux elle va faire, quand elle verra la brebis au pouvoir du loup.... Passe encore pour les yeux. Mais que le ciel prenne pitié de nos oreilles!... Eh! bien, à la fin les meilleurs poumons s'épuisent; & fusse même ceux d'une femme. Elles cessent toutes de crier quand elles n'en peuvent plus... Au fond, c'est une mere, il faut toujours que nous l'ayons de notre côté.... Si je connois les meres :... le titre de belle mere d'un Prince est flatteur pour la plupart... Qu'elle vienne, Batista, qu'elle vienne!

BATISTA.

Entendez-vous, Monsieur! entendez-vous?

CLAUDIE GALOTTI *en dedans.*

Emilie! Emilie! où es-tu, ma chere enfant? où es-tu?

MARINELLI.

Retire-toi, Batiſta, & ſur-tout tâche d'éloigner les curieux qui l'accompagnent.

SCENE VII.

CLAUDIE, MARINELLI, BATISTA.

CLAUDIE *entre lorſque Batiſta veut ſortir.*

Ah! voilà celui qui l'a deſcendue de la voiture! C'eſt lui qui a emmené ma fille! Je te reconnois. Où eſt-elle? parle, malheureux!

BATISTA.

Voilà donc ma récompenſe?

CLAUDIE.

Ah! ſi tu mérites ma reconnoiſſance. (*D'un ton plus doux.*) Pardon, honnête créature!... où eſt-elle?... ne me prive pas plus long-temps de ma fille. Où eſt-elle?

BATISTA.

Madame, elle ne ſeroit pas mieux en paradis... Voilà mon maître qui vous conduira à elle.

(*A quelques perſonnes qui veulent entrer.*)

Retirez-vous!

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

CLAUDIE, MARINELLI.

CLAUDIE.

TON maître?... (*Apperçevant Marinelli, elle recule avec frayeur.*) Ah! c'est la ton maître.... Quoi! vous ici, vous, Monsieur? & ma fille y est aussi? & c'est vous... vous, qui me conduirez à elle.

MARINELLI.

Avec le plus grand plaisir, Madame.

CLAUDIE.

Si je ne me trompe!. C'est vous,.. n'est-ce pas?.. qui ce matin êtes venu trouver le Comte dans ma maison... C'est avec vous que je l'ai laissé seul? c'est avec vous qu'il s'est disputé?

MARINELLI.

Disputé?... je ne crois pas: une petite discussion sur les affaires du Prince...

CLAUDIE.

Et vous vous nommez Marinelli?

MARINELLI.

Le Marquis Marinelli.

CLAUDIE.

Je ne me trompe donc pas... Ecoutez Monsieur le Marquis... Le nom de Marinelli étoit... accompagné d'une malédiction... Mais non, pourquoi calomnier cet homme généreux !... c'est mon esprit troublé qui ajoute la malédiction...... Le nom de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant.

MARINELLI.

Du Comte mourant? du Comte Appiani?...... Vous voyez, Madame, ce qui me frappe le plus dans votre étrange discours.... Du Comte mourant?... & que voulez-vous dire d'ailleurs, je n'y comprends rien.

CLAUDIE *amérement & lentement.*

Le nom de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant !... Comprenez-vous maintenant?.... D'abord je n'y ai pas plus compris que vous : quoiqu'il prononçât ce nom d'un ton !.... d'un ton !...... Hélas ! je crois encore l'entendre ! Quel étoit donc mon trouble, puisque je n'ai pas compris alors ce que signifioit ce ton?

MARINELLI.

Eh ! bien, Madame,... j'ai toujours été l'ami du Comte ; son ami intime. Ainsi, s'il m'a nommé en mourant...

CLAUDIE.

Avec ce ton?... je ne saurois l'imiter, ni le rendre : mais il renfermoit tout! oui, tout!.... Comment? nous aurions été attaqués par des voleurs?..... non, c'étoient des assassins; des assassins payés!... & le nom de Marinelli, de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant! prononcée d'un ton!

MARINELLI.

D'un ton?... mais, Madame, a-t-on jamais vu accuser un homme d'honneur sur un ton de voix, interprêté dans un moment de frayeur?

CLAUDIE.

Ah! plût-à-dieu que je pusse seulement le rendre devant les Juges ce ton de voix terrible!... Mais, hélas! il me fait oublier ma fille,... où est-elle?... comment? seroit-elle morte aussi?...... Devois-tu faire tomber aussi sur elle le poids de ta haine pour le Comte.

MARINELLI.

J'excuse la douleur d'une mere égarée... Venez, Madame...... Votre fille est ici dans une chambre voisine : j'espere qu'elle sera remise de sa frayeur. Le Prince lui-même est occupé à lui donner les soins les plus empressés...

CLAUDIE.

Qui?... qui, lui-même?

MARINELLI.

Le Prince.

CLAUDIE.

Le Prince?... l'ai-je bien entendu? le Prince?... notre Prince?

MARINELLI.

Quel autre donc?

CLAUDIE.

Ah! malheureuse que je suis!...... Et son pere! son pere!...... Il maudira le jour de sa naissance. Il me maudira moi-même.

MARINELLI.

O ciel! Madame! quel nouveau soupçon?

CLAUDIE.

Voilà qui est clair!... Oui!... c'est aujourd'hui, dans le temple! sous l'œil terrible du Saint des Saints! à la face de l'éternel!... que cet horrible projet a été conçu; c'est là qu'on le méditoit!... (*A Marinelli.*) Ah! scélerat! misérable assassin! Trop lâche pour assassiner de ta propre main: mais assez vil pour assouvir les passions d'un autre en faisant assassiner!..... en faisant assassiner!..... C'est donc toi, le plus exécrable des assassins!... car s'il en est qui conservent encore le moindre sentiment d'humanité, ils auront horreur de toi!... Va, monstre, fuis loin de moi!... O ciel!

que ne puis-je l'accabler de ma rage!... Fuis, te dis-je, infâme!

MARINELLI.

Vous perdez la tête ma bonne Dame... Modérez vos cris de fureur, & penſez au moins où vous êtes.

CLAUDIE.

Où je ſuis? Penſer où je ſuis?...... Qu'importe à la lionne, qu'on a privée de ſes petits, le lieu qu'elle fait retentir de ſes rugiſſemens!

EMILIE *en dedans.*

Ah! ma mère! J'entends ma mere!

CLAUDIE.

C'eſt la voix de ma fille? c'eſt elle! elle m'a entendue; elle m'a entendue. Et je ne crierois pas?...... Où es-tu, mon enfant? je viens, je vole à ton ſecours!

(Elle s'elance dans la chambre, & Marinelli la ſuit.)

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE *sortant de la chambre où est Emilie.*

APPROCHEZ, Marinelli ! J'ai besoin de me remettre,... & je veux que vous me donniez des éclaircissemens.

MARINELLI.

Quelle rage maternelle ! Ha ! ha ! ha !

LE PRINCE.

Vous riez ?

MARINELLI.

Si vous aviez vu, mon Prince, quel sot rôle la mere jouoit ici... Mais vous avez dû l'entendre crier ! ... & comme elle est devenue douce & tranquille aussi-tôt qu'elle vous a apperçu... Ha ! ha !... j'étois bien sur qu'une mere n'arrachoit point les yeux à un Prince, parce qu'il trouve sa fille belle.

LE PRINCE.

Vous êtes un mauvais observateur !... La fille

eſt tombée évanouie dans les bras de ſa mere. C'eſt ce ſpectacle touchant, & non pas ma préſence qui a ſuſpendu ſa fureur! C'étoit pour ménager ſa fille, & non pas moi; qu'elle n'a point dit plus diſtinctement,... ce que je ne voudrois avoir ni entendu ni compris.

MARINELLI.

Eh! quoi donc, mon Prince?

LE PRINCE.

Que vous ſert-il de diſſimuler?..... parlez. La choſe eſt-elle? ou n'eſt-elle pas?

MARINELLI.

Et quand elle ſeroit!

LE PRINCE.

Quand elle ſeroit?... je n'en puis donc plus douter?... il eſt mort? mort?..... (*d'un ton menaçant.*) Marinelli! Marinelli!

MARINELLI.

Eh! Bien?

LE PRINCE.

J'en jure par Dieu, par le Dieu de juſtice! je ſuis innocent de cette mort...Si vous m'aviez prévenu qu'il en coûteroit la vie au Comte... Jamais, non jamais je n'y aurois conſenti! au ſoit-il dû m'en coûter la vie à moi-même!...

MARINELLI.

Si je vous avois prévenu?... comme si sa mort avoit été dans mon plan! j'avois expressément recommandé à Angelo de faire attention qu'on ne fit de mal à personne. Il n'y auroit pas eu la moindre violence, si le Comte n'avoit commencé par tuer un des assaillans.

LE PRINCE.

En vérité; il auroit dû se prêter à la plaisanterie!

MARINELLI.

Qu'Angelo ensuite ait été irrité, qu'il ait vengé la mort de son ami....

LE PRINCE.

Sans doute, rien de plus naturel!

MARINELLI.

Je lui en ai fait des reproches.

LE PRINCE.

Des reproches? c'est agir bien amicalement!... Prévenez-le qu'il se garde de mettre le pied dans mes Etats. Mes reproches pourroient n'être pas si tendres.

MARINELLI.

Fort bien!... moi & Angelo; le projet & l'événement: tout n'est qu'une même chose... Cepen-

dant on étoit convenu qu'on ne m'imputeroit pas les malheurs qui pouvoient arriver.....

LE PRINCE.

Qui pourroient arriver, dites-vous ? Ou bien qui devoient arriver?

MARINELLI.

Fort bien, Monseigneur!... Cependant,... avant que vous ne me disiez clairement pour qui vous me prenez,... souffrez que je vous fasse une seule représentation ! ...... La mort du Comte n'est pour moi rien moins qu'indifférente. Je l'avois défié; il me devoit satisfaction, il est mort sans me la donner ; & mon honneur n'est point réparé. Quand dans toute autre circonstance je pourrois mériter le soupçon que vous avez de moi; je pense que dans celle-ci !...

(*Avec un emportement affecté.*)

Celui qui pourroit avoir de moi une pareille opinion!...

LE PRINCE *en cédant.*

Modérez-vous, soit...

MARINELLI.

Pour le rendre à la vie! je donnerois tout! oui tout au monde...& même la faveur de mon Prince... Cette faveur inestimable, & dont je suis incapable d'abuser,... je la donnerois pour qu'il revit le jour!

LE PRINCE.

Je vous entends... Oui, vous avez raifon.... Sa mort eft un effet du hazard. Vous me l'affurez; je le crois... Mais la mere? Emilie?... le monde? qu'en penferont-ils?

MARINELLI *froidement.*

Tout autrement.

LE PRINCE.

Que pourra t'on penfer? Répondez..... Vous hauffez les épaules?... Votre Angelo! on le prendra pour l'inftrument du crime, & moi pour l'auteur...

MARINELLI *plus froidement.*

Cela pourroit bien être.

LE PRINCE.

Oui, moi! moi-même!... ou il faut que dès ce moment je renonce à tous mes deffeins fur Emilie.

MARINELLI *avec indifférence.*

Vous y auriez été forcé,... fi le Comte n'étoit pas mort...

LE PRINCE *avec emportement.*

Marinelli!..(*Il fe remet auffi-tôt.*) Mais non, vous ne viendrez point à bout de m'irriter... je comprends très-bien ce que vous voulez dire... La mort du Comte eft un bonheur pour moi, n'eft-il

pas vrai?... le plus grand,... l'unique bonheur qui put favoriser ma passion. Et dans ce sens... il n'importe de quelle façon elle soit arrivée !... Et puis un Comte de plus ou de moins dans le monde ! Cette façon de penser vous convient-elle ?... Eh! bien, soit! Je ne suis point, mon ami, plus scrupuleux qu'un autre. Je ferme les yeux sur un crime de peu de conséquence; pourvu qu'on l'ignore & qu'il soit avantageux. Celui-ci n'est ni avantageux ni secret. A la vérité, il nous ouvre la carriere, mais il nous arrête aux premiers pas. Chacun nous l'imputera hardiment,..... quand même, hélas! nous ne l'aurions pas commis !... Et voilà cependant tout ce qu'ont produit vos mesures si sages, si merveilleuses.

MARINELLI.

Si vous le voulez....

LE PRINCE.

Eh bien, qu'en resulte-t-il donc?... Expliquez-vous, je le veux!

MARINELLI.

On met sur mon compte, ce qui n'a pas de rapport à moi.

LE PRINCE.

Je vous ordonne de vous expliquer, m'entendez vous!

MARINELLI.

Eh bien. Qu'y a-t-il dans les mesures prises par moi, qui puisse faire soupçonner le Prince d'avoir quelque part à cet événement ?... C'est à lui seul qu'il doit s'en prendre, lui qui a eu la bonté de se mêler, dans ce que j'ai fait, par un coup de maître.

LE PRINCE.

Moi ?

MARINELLI.

Qu'il me permette de lui dire que le pas qu'il a fait ce matin dans le temple,... avec quelque grace qu'il l'ait fait,... quelque nécessaire qu'il lui ait semblé... que ce pas, dis-je n'entroit point du tout dans la composition de mon ballet.

LE PRINCE.

Et qu'a-t-il dérangé ?

MARINELLI.

Pas tout : mais il nous a mis hors de mesure.

LE PRINCE.

Je ne vous entends pas !

MARINELLI.

Ainsi, pour parler nettement. Lorsque j'entrepris cette affaire, n'est-il pas vrai qu'Emilie ignoroit la passion du Prince ? que la mere ne s'en doutoit point. Or, si je bâtissois sur cette igno-

rance, & que le Prince ait ſappé l'édifice par le fondement?.....

LE PRINCE *ſe frappant la tête.*

Malheureux que je ſuis!

MARINELLI.

S'il avoit lui-même trahi ſes deſſeins?

LE PRINCE.

La maudite idée, qui m'eſt venue!

MARINELLI.

Sans cette imprudence, ... je voudrois bien ſavoir, en quoi mes arrangemens auroient jamais pu faire naître dans l'eſprit de la mere ou de la fille, le moindre ſoupçon contre lui?

LE PRINCE.

Faut-il que vous ayez raiſon!

MARINELLI.

Il eſt vrai, j'ai tort d'avoir raiſon... Je vous en demande pardon, mon Prince....



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BATISTA.

BATISTA *d'un air empressé.*

LA Comtesse vient d'arriver.

LE PRINCE.

La Comtesse ? Quelle Comtesse ?

BATISTA.

Orsina.

LE PRINCE.

Orsina ?... Marinelli !... Orsina ?

MARINELLI.

Je n'en suis pas moins étonné que vous.

LE PRINCE.

Va, cours, Batista : qu'elle ne descende point de voiture. Je ne suis point ici. Je n'y suis point pour elle. Qu'elle s'en retourne promptement. Va, cours ! (*Batista sort.*)

Que veut cette folle ? Que prétend-elle ? Comment sait-elle, que nous sommes ici ? Viendroit-elle pour espioner ce qui se passe ? Auroit-elle déja su quelque chose ?..... Ah ! Marinelli ! parlez, répondez-moi donc !... Un homme

qui se dit mon ami, seroit-il blessé pour une légere altercation? Veut-il m'obliger à lui en faire des excuses?

MARINELLI.

Ah! mon Prince, dès que vous redevenez vous-même, mon ame se rend toute-entiere à vous!... L'arrivée d'Orsina n'est pas moins un énigme pour moi que pour vous. On s'en débarrassera difficilement. Que voulez-vous faire?

LE PRINCE.

Ne point la voir, m'éloigner....

MARINELLI.

Fort bien! Mais hâtez-vous. Je vais la recevoir....

LE PRINCE.

Pour la renvoyer sans délai.... Ne perdez point de temps avec elle. Nous avons des affaires plus pressées à arranger...

MARINELLI.

Elles le sont, mon Prince! Prenez courage! tout ira bien.... Mais je crois entendre la Comtesse... Eloignez-vous, mon Prince! tenez...

(*Il montre un cabinet, où le Prince entre.*) Entrez ici, si vous voulez, vous pourrez nous entendre... Je redoute cette femme.

SCENE III.

La Comteſſe ORSINA, MARINELLI.

ORSINA, *ſans voir d'abord Marinelli.*

QU'EST-CE que cela ſignifie ?... Perſonne ne vient à ma rencontre, ſinon un impudent Valet qui auroit preſque voulu m'empêcher d'entrer ?... Ne ſuis-je donc pas à Doſalo ? A Doſalo, où jadis une foule de courtiſans s'empreſſoit ſur mes pas ? où l'amour & les plaiſirs m'attendoient ? Oui, c'eſt bien là ce Doſalo : mais !...... (*Appercevant Marinelli.*) Ah ! Marinelli !.. je ſuis charmée que le Prince vous ait mis de ſon voyage... Mais non ! Les affaires que jai à traiter avec lui, doivent ſe traiter tête à tête... Où eſt-il ?

MARINELLI.

Le Prince, Madame ?

ORSINA.

Et qui donc ?

MARINELLI.

Vous le ſuppoſez donc ici ? vous en êtes donc aſſurée ?... Du moins il n'y attendoit pas la Comteſſe Orſina.

ORSINA.

Non ? Il n'a donc pas reçu ma lettre ce matin ?

MARINELLI.

Votre lettre ? Ah ! oui ; je me souviens qu'il a parlé d'une lettre de vous.

ORSINA.

Eh, bien ? ne lui ai-je pas donné dans cette lettre un rendez-vous pour aujourd'hui à Dosalo ?.. Il est vrai qu'il n'a pas jugé à propos de me répondre par écrit. Mais j'ai appris qu'une heure après il étoit effectivement parti pour Dosalo. J'ai pris cela pour une réponse, & je viens.

MARINELLI.

Voilà un hazard bien étrange !

ORSINA.

Un hazard ?... Eh ! quoi, ne venez-vous pas d'entendre que la chose étoit convenue. Au moins tout annonce-t-il que nous étions d'accord. Ma lettre : son d'épart..... Comme il reste immobile, ce bon Marquis ! quels yeux ! Y a-t-il donc là de quoi s'étonner si fort ?

MARINELLI.

Mais hier vous paroissiez si décidée, à ne jamais vous montrer aux yeux du Prince.

ORSINA.

La nuit eſt un excellent conſeiller.... Où eſt-il? où eſt-il ?... Dans la chambre, je parie, d'où j'ai entendu partir des cris ?... Je voulois y entrer, lorſque ce coquin de valet en eſt ſorti pour m'arrêter.

MARINELLI.

Ma chere, mon adorable Comteſſe....

ORSINA.

C'étoit des cris de femme, n'eſt-ce pas Marinelli ?... Eh ! bien, dites-moi donc, parlez,... avez-vous quelque ſecret pour votre chere Comteſſe ?... Que le Ciel confonde les maudits courtiſans ! Autant de paroles, autant de menſonges !... Que m'importe d'ailleurs, que vous me le diſiez ou non.... Je vais bientôt être inſtruite par moi-même. (*Elle veut entrer.*)

MARINELLI *la retient.*

Où allez-vous donc ?

ORSINA.

Où je devrois être depuis long-temps.... Me convient-il d'être ici dans l'antichambre à faire la belle converſation avec vous, tandis que le Prince m'attend dans ſon appartement ?

MARINELLI.

Vous vous trompez, Madame. Le Prince ne

vous attend point. Le Prince ne peut..... ni ne veut vous parler ici.

ORSINA.

Cependant il y eſt? il y eſt d'après ma lettre?

MARINELLI.

Non pas d'après votre lettre...

ORSINA.

Cependant vous dites qu'il l'a reçue....

MARINELLI.

Oui reçue, mais non lue.

ORSINA.

(*Avec vivacité*). Quoi! il ne l'a pas lue?... (*D'un ton plus doux.*) Il ne l'a pas lue?...(*Avec émotion & en eſſuyant ſes larmes.*) Pas même lue?

MARINELLI.

C'eſt par diſtraction, j'en ſuis ſûr,.... & non par mépris.

ORSINA *avec fierté.*

Par mépris?.. & qui s'en doute, Monſieur?.. A quoi bon me le dire?... vous êtes un impertinent conſolateur, Marinelli!...... Par mépris! par mépris! Seroit-ce bien moi que l'on mépriſeroit! moi!... (*Avec douceur, & preſque avec le ton de la ſenſibilité.*) Il eſt vrai qu'il ne m'aime plus. J'en ſuis convaincue. Il eſt naturel que l'amour

ſoit remplacé par un autre ſentiment. Mais pourquoi ſeroit-ce par le mépris? ne ſeroit-ce pas aſſez de l'indifférence? Qu'en dites-vous, Marinelli?

MARINELLI.

Aſſurément, Madame.

ORSINA *d'un air mépriſant.*

Aſſurément?.... L'homme d'eſprit! on lui fait dire tout ce que l'on veut!... De l'indifférence! de l'indifférence à la place de l'amour... C'eſt rien à la place de quelque choſe. Car apprenez, Monſieur, l'Echo de cour, apprenez d'une femme qu'indifférence n'eſt qu'un vain ſon, un mot vuide de ſens, qui ne ſignifie rien, abſolument rien. L'ame n'eſt indifférente que pour la choſe dont elle ne s'occupe point, que pour ce qui n'exiſte point pour elle. Or être indifférent pour ce qui n'exiſte point,... c'eſt ne pas l'être... Ce raiſonnement ſeroit-il trop fort pour votre cervelle?

MARINELLI *à part.*

Ah! ce que je craignois, arrive!

ORSINA.

Que marmotez-vous entre vos dents?

MARINELLI.

Je vous admire, Madame la Comteſſe!... Eh, qui ne ſais pas que vous êtes une philoſophe?

ORSINA.

N'eſt-il pas vrai ?... Oui ; oui je ſuis philoſophe... Mais l'ai-je donc laiſſé appercevoir dans ce moment ?... Que je m'en voudrois, ſi cela étoit ; & que cela me fût arrivé ſouvent ! Seroit-il étonnant que le Prince eut conçu du mépris pour moi ? Comment un homme pourroit-il aimer une femme qui oſât penſer contre ſon gré ? Une femme qui penſe, révolte autant qu'un homme qui met du rouge. Tout ce qu'elle doit faire, c'eſt de rire, pour tenir toujours ſon ſéréniſſime Maître en belle humeur........ Eh ! bien, ſoit, rions donc. & de quoi dois-je rire, Marinelli ?... Ah ! du ſingulier hazard dont nous parlions tout à l'heure ! j'écris au Prince de ſe rendre à Doſalo ; & il s'y trouve ſans avoir lu ma lettre (*Elle rit.*) Hà ! hà ! hà !... En vérité, voilà un hazard bien plaiſant ! Mais très-plaiſant...... Quoi vous n'en riez pas avec moi, Marinelli ?.. Cependant notre ſéréniſſime Maître pourroit en rire avec nous, quoique nous autres, pauvres créatures, n'oſions point prendre la liberté de penſer avec lui....(*D'un ton ſérieux & impoſant.*) Rirez-vous, Marinelli ? riez donc !

MARINELLI.

Tout à l'heure, Madame !

ORSINA.

L'imbécille ! Le moment eſt paſſé. Eh bien non,

ne riez pas... Ecoutez Marinelli, (*Elle réfléchit, puis avec un air d'émotion.*) ce qui m'a tant fait rire, a aussi son côté sérieux..... très-sérieux. Comme toute chose en ce bas monde!... Quoi? ce seroit par hazard que le Prince seroit parti pour Dosalo, sans penser à moi; tandis qu'il sera obligé de m'y voir? par hazard?.... Croyez moi, Marinelli le mot *hazard* est un blasphême ... Rien sous le ciel ne se fait par hazard;.... moins encore les choses dont le but est si clair & si évident.... Providence toute puissante & pleine de bonté, pardonnez si dans la compagnie de ce pécheur, j'ai appellé hazard ce qui est ton ouvrage,... si immédiatement ton ouvrage!... (*A Marinelli avec colere.*) Osez une seconde fois m'entraîner à un pareil crime!

MARINELLI *à part.*

Cela va trop loin! ... (*Haut.*) mais, Madame,....

ORSINA.

Taisez-vous & laissez là vos mais!... *Elle serre son front avec ses mains.* (Les *mais* demandent des réflexions :.. & ma tête!...) Allons, Marinelli, faites que je parle au Prince; ou bien je ne serai plus en état de le voir.... Nous devons nous voir ici; il faut que je le voie...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE.

LE PRINCE *en ſortant du cabinet.*

IL faut que je vienne à ſon ſecours...

ORSINA *L'apperçoit, mais elle ne ſait ſi elle doit s'approcher de lui.*

Ha ! Le voilà lui-même.

LE PRINCE *traverſe le Théatre ſans s'arrêter en parlant.*

Ah ! notre belle Comteſſe.... Je ſuis déſeſpéré, Madame, de ne pouvoir profiter aujourd'hui de l'honneur de votre viſite. Je ſuis occupé... Je ne ſuis pas ſeul... Une autre fois, ma chere Comteſſe, je ſerai tout à vous... Ne vous arrêtez pas plus long-temps aujourd'hui..... Adieu !... Et vous, Marinelli, je vous attends...

(*Il ſort.*)



SCENE V.

ORSINA, MARINELLI.

MARINELLI.

MADAME, vous ne vouliez pas me croire; vous l'avez entendu vous-même.

ORSINA *comme accablée.*

Est-il bien vrai ?

MARINELLI.

Rien n'est plus certain.

ORSINA *avec émotion.*

« Je suis occupé. Je ne suis pas seul. » Et c'est là la seule excuse qu'il croit me devoir ? Qui renvoie-t-on ainsi ? Les misérables dont la présence importune. Hélas ! il ne daigne pas même m'en imposer par quelque mensonge flatteur !... Occupé ! & de quoi ? Il n'est pas seul ? Qui est donc avec lui ?... Ecoutez, Marinelli; par pitié, mon cher Marinelli ! imaginez du moins un mensonge, pour me tranquilliser. Ils vous coûtent si peu... Qu'est-ce qui l'occupe ? Qui peut être avec lui ?... Dites-moi, dites la premiere chose qui vous viendra dans l'idée... & je pars sur le champ.

MARINELLI *à part.*

A cette condition, je pourrois bien lui dire une partie de la vérité.

ORSINA.

Eh, bien? allons vîte, Marinelli; & je pars... D'ailleurs le Prince ne m'a-t-il pas dit: « une autre fois, ma chere Comteſſe! » Ainſi, pour qu'il ſoit fidele à ſa parole, pour qu'il n'ait aucun prétexte d'y manquer: vite, Marinelli, un menſonge; & je m'en vais.

MARINELLI.

Le Prince, ma chere Comteſſe, n'eſt effectivement point ſeul. Il eſt avec des perſonnes qu'il ne peut quitter un inſtant; des perſonnes qui viennent d'échapper à un grand danger. Le Comte Appiani....

ORSINA.

Le Comte Appiani avec lui?... C'eſt dommage que dès le premier mot il faille que je vous ſurprenne à me dire un menſonge. Allons, inventez-en un autre.... Le Comte Appiani, ſi vous l'ignorez, vient d'être aſſaſſiné par des voleurs. J'ai rencontré la voiture qui ramenoit ſon corps à la ville...... Ou bien cela ne ſeroit-il pas? L'aurois-je rêvé.

MARINELLI.

Hélas! non, ce n'eſt point un rêve!... Mais les

personnes qui étoient avec le Comte, se sont heureusement réfugiées ici : sa prétendue avec sa mere, qu'il conduisoit à Sabionetta.

ORSINA.

Voilà donc les personnes qui sont avec le Prince ? la prétendue ? & sa mere ?...... La jeune personne est-elle jolie ?

MARINELLI.

Le Prince est vivement touché de son malheur.

ORSINA.

Je pense que quand elle ne seroit pas jolie, il la plaindroit; son sort est terrible... Pauvre enfant ! tu le perds à jamais, au moment où il devoit être à toi pour toujours !... Comment la nomme-t-on ? la connoîtrois-je par hazard ?.... Il y a si long-temps que je n'habite plus la ville, que j'ignore ce qui s'y passe.

MARINELLI.

C'est Emilie Galotti.

ORSINA.

Comment ?.. Emilie Galotti ? Emilie Galotti ?..... Marinelli ! prenez garde que je ne prenne ce mensonge pour une vérité !

MARINELLI.

Eh, pourquoi donc ?

ORSINA.

Emilie Galotti?

MARINELLI.

Je doute que vous puissiez la connoître...

ORSINA.

Je la connois pourtant! ne fut-ce que d'aujourd'hui..... Quoi, Marinelli? véritablement c'est Emilie Galotti?... elle seroit l'infortunée que le Prince se charge de consoler?

MARINELLI *à part.*

Lui en aurois-je trop dit?

ORSINA.

Et le Comte Appiani devoit s'unir avec elle? cet Appiani qui vient d'être assassiné?

MARINELLI.

Oui, Madame.

ORSINA *en frappant dans ses mains.*

A merveille!

MARINELLI.

Comment?

ORSINA.

J'embrasserois volontiers le mauvais génie qui l'a entraîné à cette action!

MARINELLI.

Comment, entraîné? qui? à quoi?

ORSINA.

Oui, de bon cœur je l'embrafferois.... Et vous-même, Marinelli, quand vous feriez ce mauvais génie.

MARINELLI.

Comteffe!

ORSINA.

Approchez! Levez les yeux! Regardez-moi fixément.

MARINELLI.

Eh, bien?

ORSINA.

Ne devinez-vous pas ce que je penfe?

MARINELLI.

Comment pourrois-je le deviner?

ORSINA.

Ecoutez, n'avez-vous eu aucune part à cette affaire?

MARINELLI.

A quelle affaire?

ORSINA.

Jurez!... Mais non, ne jurez pas. Ce feroit un crime de plus... Cependant jurez fi vous le voulez. Qu'eft-ce qu'un crime de plus ou de moins pour

une ame damnée!... N'y avez-vous aucune part?

MARINELLI.

Comteſſe, vous m'effrayez.

ORSINA.

En vérité?.... Eh bien, Marinelli, votre bon cœur ne vous laiſſe rien ſoupçonner?

MARINELLI.

Quoi? quel ſoupçon?

ORSINA.

A merveille... Dans ce cas je veux vous faire une confidence,... une confidence qui vous fera dreſſer les cheveux... Mais ici, ſi près de la porte, on pourroit nous entendre. Eloignons-nous..... ce que je vais vous dire, (*elle met ſon doigt ſur ſa bouche*) c'eſt un ſecret! le plus grand ſecret! (*Elle s'approche de ſon oreille comme ſi elle vouloit lui dire bas, ce qu'elle crie de toutes ſes forces.*) Le Prince eſt un aſſaſſin!

MARINELLI.

Comteſſe,... Comteſſe,... avez-vous donc perdu la tête?

ORSINA.

La tête? (*elle rit*) ha! ha! ha! jamais elle ne m'a ſi bien ſervi que dans ce moment... Rien n'eſt plus certain, Marinelli:... mais que cela reſte entre nous.. (*Bas.*) Le Prince eſt un aſſaſſin! l'aſſaſſin du

du Comte Appiani!... Ce ne ſont point des voleurs, ce ſont les complices du Prince, c'eſt le Prince lui-même qui l'a aſſaſſiné!

MARINELLI.

Comment pouvez-vous débiter de pareilles horreurs? comment avez-vous pu les concevoir?

ORSINA.

Comment?... rien de plus naturel... Ecoutez: cette Emilie Galotti qui eſt ici,... & dont le prétendu a été forcé de quitter ce monde ſi précipitamment,... cette Emilie Galotti, eh bien! le Prince s'eſt entretenu avec elle ce matin fort long-temps. J'en ſuis ſûre; mes eſpions l'ont vu. Ils ont même entendu tout ce qu'il lui diſoit... Eh! bien, mon cher Marquis? Ai-je perdu la tête? Je crois cependant que je raſſemble aſſez bien tout ce qui doit être rapproché... Ou bien regarderez-vous encore cela comme l'effet du hazard? En ce cas, Marinelli, vous connoiſſez auſſi peu la méchanceté des hommes, que la providence divine.

MARINELLI.

Comteſſe, ces diſcours vous attireroient les plus grandes diſgraces...

ORSINA.

Si je les tenois à d'autres?... Il ſuffit!.. Demain je publierai tout ce que je ſais.... Et quiconque

osera me contredire, je le regarderai comme complice de l'assassinat... Adieu.

(En voulant sortir, elle rencontre le vieil Odoard qui entre avec vivacité.)

SCENE VI.

ODOARD, la Comtesse ORSINA, MARINELLI.

ODOARD.

MADAME, pardonnez...

ORSINA.

Je n'ai point le droit de pardonner ici, je ne puis me formaliser de rien. (*Montrant Marinelli.*) C'est à Monsieur qu'il faut vous adresser.

MARINELLI *l'appercevant.*

(*A part.*) Quoi! le bon homme aussi!...

ODOARD.

Monsieur, excusez un pere; dans le trouble & les alarmes,... s'il entre sans être annoncé.

ORSINA *revenant sur ses pas.*

Le pere? le pere d'Emilie sans doute?.... Ha, il arrive fort à propos!

ODOARD.

On est venu me dire que les miens se trouvoient en danger. J'accours, & je viens d'apprendre que le Comte Appiani est blessé, qu'on l'a ramené à la ville; que ma femme & ma fille se sont réfugiées dans ce château... Où sont-elles, Monsieur? de grace, où sont-elles?

MARINELLI.

Monsieur, soyez sans inquiétude. A la frayeur près, il n'est rien arrivé de fâcheux à votre femme ni à votre fille. Elles sont toutes deux remises de leur trouble. Le Prince est avec elles. Je vais sur le champ vous annoncer.

ODOARD.

M'annoncer? & pourquoi m'annoncer?

MARINELLI.

Pour raisons... à cause du Prince... Vous savez, Monsieur, comment vous êtes avec lui. Il est vrai qu'il a eu pour votre épouse & votre fille tous les soins & les égards possibles;... ils sont dûs à leur sexe... Mais votre apparition inattendue pourroit bien lui déplaire.

ODOARD.

Vous avez raison, Monsieur.

MARINELLI.

Madame,...... puis-je avoir l'honneur de vous donner la main jusqu'à votre voiture?

ORSINA.

Oh non, non.

MARINELLI *en lui prenant la main.*

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de mon devoir...

ORSINA.

Doucement !... Je vous en dispense, Monsieur... Voilà cependant la conduite de vos pareils; ils se font un devoir de la politesse, pour avoir le prétexte de glisser sur leurs devoirs les plus réels !.. Allez, Monsieur, annoncez au plutôt cet homme respectable, voilà votre devoir.

MARINELLI.

Oubliez-vous, Madame, ce que le Prince vous a lui-même ordonné?

ORSINA.

Qu'il vienne, & qu'il me le répete. Je l'attends de pied ferme.

MARINELLI *à Odoard qu'il tire à l'écart.*

Je suis obligé de vous laisser avec une femme, dont l'esprit... & la tête... Vous m'entendez. Je vous en préviens, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir sur ses discours,... qui souvent sont fort étranges. Vous feriez bien de ne point entrer en conversation avec elle.

ODOARD.

Il suffit... mais hâtez-vous, Monsieur.

SCENE VII.

ORSINA, ODOARD.

ORSINA.

(*Après un silence pendant lequel la Comtesse regarde avec compassion le vieil Odoard, qui de son côté n'y fait pas beaucoup d'attention.*)

QU'A-T-IL pu vous dire, homme infortuné !...

ODOARD (*à moitié à part.*)

Infortuné ?

ORSINA.

Ce n'étoit certainement pas des vérités ;.... moins encore de celles qui vous attendent.

ODOARD.

Qui m'attendent ?... N'en sais-je pas assez ?... Madame !...... mais parlez, parlez.

ORSINA.

Vous n'êtes au fait de rien.

ODOARD.

De rien ?

ORSINA.

Bon & tendre pere !... que ne donnerois-je pas pour que vous fussiez le mien !... Pardonnez, les

malheureux s'attachent avec tant de plaisir à leurs semblables... Je partagerois fidèlement avec vous votre douleur, votre rage.

ODOARD.

Ma douleur? ma rage? Madame!...... mais j'oublie;... parlez, parlez.

ORSINA.

Si c'étoit votre fille unique..... Votre unique enfant!.... Mais unique ou non. L'enfant malheureux devient toujours l'unique.

ODOARD.

L'enfant malheureux?.... Madame!... Mais que puis-je attendre d'elle?... Cependant, ce n'est pas ainsi que parle une folle!

ORSINA.

Une folle? Voilà donc ce qu'il vous disoit de moi?... Eh! bien, ce n'est peut-être pas là un de ses plus grands mensonges.... Je sens qu'il peut avoir raison!... Mais croyez, croyez-moi: qui ne perd pas l'esprit dans de certaines circonstances, n'en a point à perdre...

ODOARD.

Que faut-il que je pense?

ORSINA.

Gardez-vous bien de me mépriser!.. Bon vieillard; vous êtes dans votre bon sens... Oui, je le

vois à cet air résolu & vénérable. Oui, vous êtes dans votre bon sens; si je disois un mot,... bientôt vous le perdriez.

ODOARD.

Madame!... Madame!... Je l'ai déja perdu, si vous tardez à dire ce mot... Dites-le donc, je vous prie!... Ou je cesse de vous mettre au nombre de ces insensées qui sont si dignes de notre estime & de notre pitié... Vous ne seriez qu'une folle ordinaire...

ORSINA.

Ecoutez donc avec attention!.. Que savez-vous, vous qui prétendez en savoir assez? Qu'Appiani est blessé? Qu'il n'est que blessé?..... Appiani est tué!

ODOARD.

Appiani tué!... Ah! Madame, vous ne vouliez que me faire perdre l'esprit: & vous me déchirez le cœur.

ORSINA.

Oh, ce n'est qu'un accessoire!... Ecoutez... Le prétendu est mort; & la prétendue,... votre fille,... est pis que morte.

ODOARD.

Pis que morte?... Mais morte aussi?... Car je ne connois qu'une seule chose pire que la mort...

ORSINA.

Non, elle n'est point morte. Non, bon pere, non !...... Elle vit. Ce n'est même qu'à présent qu'elle va commencer véritablement à vivre.... Que les jours vont être beaux pour elle ! Elle les coulera quelque temps dans l'ivresse des plaisirs.

ODOARD.

Ah! par grace, Madame ; dites-le ce mot, qui doit me faire perdre la raison !... Ne versez point votre poison goute à goute dans le cœur d'un pere désespéré.... Dites-le promptement ce mot cruel !

ORSINA.

Eh bien ! combinez les circonstances !...... Ce matin le Prince a entretenu votre fille dans l'église ; ce soir il la possede dans sa maison de plaisance.

ODOARD.

Il lui a parlé dans l'église? Qui? le Prince? A ma fille?

ORSINA.

Avec une familiarité ! avec un feu !...... Ils avoient bien des choses à régler. Tant mieux, si tout a été convenu, tant mieux si votre fille s'est réfugiée ici de son gré ! Ce n'est plus un rapt;... il n'y a plus qu'un petit assassinat.

ODOARD.

Calomnie pure, Madame ! calomnie la plus

noire ! Je connois ma fille ; s'il s'est commis un assassinat : il y a eu rapt. (*Il jette par-tout des regards farouches & frappe du pied.*) Eh ! bien, Claudie ? eh ! bien, mere si tendre ?... N'avons-nous pas beaucoup à nous louer des bontés de cet aimable Prince ! & de l'honneur qu'il nous fait aujourd'hui !

ORSINA.

Sens-tu maintenant, bon vieillard, combien le coup est affreux ?

ODOARD.

Me voilà donc à l'entrée de la caverne du brigand. (*Il déploie son habit des deux côtés, & se voyant sans armes.*) Je suis surpris que ma précipitation ne m'ait fait pas oublier aussi mes mains ! (*Il fouille dans ses poches comme s'il y cherchoit quelque chose.*) Rien ! absolument rien !

ORSINA.

Ha, je vous entends !... Je puis vous tirer d'embarras !... (*Elle lui présente un poignard.*) Tenez, prenez. Prenez vîte, avant qu'on ne nous voie... J'ai encore une autre ressource,... du poison. Mais le poison n'est que pour les femmes.... (*Elle le force de prendre le poignard.*) Prenez ! prenez, vous dis-je !

ODOARD.

Je vous suis très-obligé, Madame... Que quel-

qu'un vienne encore me dire, qu'elle eſt en démence, il aura à faire à moi.

ORSINA.

Cachez-le promptement !... Le ſort m'a refuſé, à moi, l'occaſion d'en faire uſage. Mais elle ne vous manquera pas : vous ſaiſirez la premiere,... ſi vous êtes un homme de cœur... Pour moi, je ne ſuis qu'une femme ! mais je venois ici bien armée ! réſolue à tout oſer !.. Tenez, bon vieillard, la confiance peut s'établir entre nous. Nous ſommes outragés tous deux ;. & par le même ſéducteur... Ah ! ſi vous ſaviez, juſqu'à quel point l'inſolent a oſé me manquer ;... ſi vous ſaviez les outrages ſanglans & inouis que j'en ai reçus, & que j'en reçois encore :... oui, ils vous feroient oublier vos propres outrages.... Me connoiſſez-vous ? Je ſuis Orſina ; cette Orſina trompée, abandonnée.... Peut-être uniquement pour votre fille... Mais, hélas ! quelle part y a votre fille ?... Elle-même aura bientôt ſon tour.... Et une autre lui ſuccédera pour éprouver le même ſort ! (*Comme en extaſe.*) Ah ! quel délicieux tableau ſe préſente à mon imagination. Ah ! ſi nous pouvions un jour... nous, toutes les triſtes victimes de la crédulité,... tout-à-coup transformées en Bachantes, en furies, tenir cet infâme ſéducteur entre nos mains, le déchirer, le mettre en pieces, chercher au fond de

ſes entrailles... ce cœur que le traître a promis à toutes, & qu'il n'a donné à aucune. Ha! quel plaiſir d'aſſouvir une vengeance ſi long-temps méritée !



SCENE VIII.

CLAUDIE, LES PRÉCÉDENS.

CLAUDIE, *en entrant elle regarde de tout côté, & auſſi-tôt qu'elle apperçoit ſon mari, elle court à lui.*

JE ne me ſuis point trompée !.. Ah, notre protecteur! notre ſauveur! Eſt-ce bien toi, Odoard? eſt-ce bien toi ?... A leur air embarraſſé, à leurs ſignes je l'ai deviné.... Que te dirai-je, ſi tu ne ſais rien encore?... Que te dirai-je, ſi déja tu ſais tout ?... Mais nous ſommes innocens. Je le ſuis, ta fille l'eſt. Nous ſommes innocens.

ODOARD *qui à la vue de ſon épouſe cherche à ſe remettre.*

Il ſuffit! calmes-toi ſeulement, ... & répond-moi. (*A Orſina.*) Ne croyez pas, Madame, que j'en doute encore. (*A Claudie.*) Le Comte eſt-il mort ?

CLAUDIE.

Mort.

ODOARD.

Est-il vrai que ce matin à l'église, le Prince a parlé à Emilie?

CLAUDIE.

Il est vrai. Mais si tu savois, quelle frayeur elle en a eu; dans quel trouble elle est rentrée...

ORSINA.

Eh! bien, vous en ai-je imposé?

ODOARD *avec un sourire amere.*

Je ne voudrois pas que vous l'eussiez fait! Non, pour beaucoup, je ne le voudrois pas!

ORSINA.

Suis-je folle?

ODOARD, *se promenant d'un air farouche.*

Oh,... & moi je ne suis pas encore fou.

CLAUDIE.

Tu m'as ordonné d'être tranquille; & je le suis... Mon ami, oserois-je... aussi te prier...

ODOARD.

Que me veux-tu? Suis-je donc agité? Peut-on être plus calme & plus tranquille que je le suis?... (*Avec contrainte.*) Emilie sait-elle qu'Appiani est mort?

CLAUDIE.

Elle ne peut le ſavoir. Mais je crains qu'elle ne le ſoupçonne; en ne le voyant pas paroître.

ODOARD.

Et elle gémit, elle ſe déſole...

CLAUDIE.

Non, elle a repris ſa tranquillité... Tu connois ta fille. A beaucoup de timidité, elle joint une fermeté au-deſſus de ſon ſexe. Jamais maîtreſſe des premieres impreſſions; après un moment de réflexion, elle ſe plie avec courage aux événemens, & brave le ſort. Elle ne ſouffre pas que le Prince l'approche; elle lui parle d'un ton.... Mais, mon ami, hâtons-nous de partir.

ODOARD.

Je ſuis venu à cheval... Comment faire? (*A Orſina.*) Madame, votre intention n'eſt-elle pas de retourner à la ville?

ORSINA.

Aſſurément.

ODOARD.

Auriez-vous la bonté, de vous charger de mon épouſe?

ORSINA.

Pourquoi pas? très-volontiers.

ODOARD.

Claudie, (*il lui présente la Comtesse*) voici la Comtesse Orsina; une Dame de beaucoup d'esprit; elle est mon amie, ma bienfaitrice... Tu partiras avec elle; & tu m'enverras sur le champ ta voiture. Emilie ne peut pas retourner à Guastalla. Il faut qu'elle me suive.

CLAUDIE.

Mais... si seulement... Je voudrois bien ne pas me séparer de mon enfant.

ODOARD.

Ne lui reste-t-il pas son pere? Il faudra bien enfin qu'on m'en laisse approcher. Point d'objections! (*A la Comtesse.*) Venez, Madame, (*bas*) vous entendrez parler de moi... Viens, Claudie.

(*Il leur donne le bras.*)

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

De ce côté-ci, mon Prince, par cette fenêtre vous pourrez le voir. Il va & vient sous le portique...... Le voilà qui s'avance de ce côté, il vient.... Non, il retourne sur ses pas... Il ne sait encore quel parti prendre. Mais il est beaucoup plus tranquille,...... ou il paroit l'être. Peu nous importe lequel des deux!... En effet, quelque chose que ces femmes aient pu lui mettre dans la tête, osera-t-il en rien faire paroître?... Selon le rapport de Batista, sa femme doit lui envoyer sa voiture, car il est venu à cheval..... Vous verrez, Monseigneur, quand il se présentera devant vous, qu'il fera à votre Altesse ses très-humbles remercimens de la protection généreuse qu'elle a bien voulu accorder à sa famille dans ce pressant danger. Il vous demandera pour sa fille la continuation de vos bontés; la ramenera tranquillement à la ville, & attendra avec la soumis-

ſion la plus profonde, les marques de l'intérêt que votre Alteſſe voudra bien prendre encore au ſort de ſa chere & malheureuſe Emilie.

LE PRINCE.

Mais s'il étoit moins traitable? Je doute fort qu'il le ſoit, je le connois trop bien.... Et quand même il diſſimuleroit ſes ſoupçons, quand il dévoreroit ſa rage: ſi, au lieu de ramener Emilie à la ville, il la conduit à Sabionetta? ou l'enferme dans un Cloître hors de mes Etats? Où en ferons-nous?

MARINELLI.

Les alarmes de l'amour vous rendent trop prévoyant!... Il n'en fera rien....

LE PRINCE.

Cependant ſi cela arrivoit! Quel parti prendre? A quoi nous auroit ſervi la mort du malheureux Appiani?

MARINELLI.

A quoi bon ce regard triſte jetté ſur un objet qui eſt hors de votre route! En avant! voilà le cri du vainqueur: amis, ou ennemis, que lui importe, ce qui tombe à ſes côtés!.. Et d'ailleurs, quand ce vieillard dur & envieux voudroit prendre le parti que vous craignez. (*Après un moment de réflexion.*) Oui, c'eſt cela! Ce moyen nous réuſſira!... Il en reſtera au projet. Je vous en ſuis garant....

garant!... Mais ne le perdons point de vue. (*Il retourne à la fenêtre.*) Il alloit nous surprendre! Il vient..... Evitons-le encore : & sachez, mon Prince, ce qu'il faut faire pour parer le coup que vous redoutez.

LE PRINCE *d'un ton menaçant.*

Mais, Marinelli!...

MARINELLI.

C'est le moyen le plus innocent du monde!

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

ODOARD *seul.*

PERSONNE encore?... Tant mieux, j'aurai le temps de me calmer... Rien de plus méprisable que la tête bouillante d'un jeune homme sous des cheveux gris! Je me le suis répété si souvent. Et cependant j'ai cédé aveuglement aux mouvemens de rage que l'on m'inspiroit. Et qui? Une folle; dont la jalousie a troublé la raison...... Qu'a de commun la vertu outragée avec la vengeance du vice? Il faut s'occuper de la sauver..... Et ta cause,.. mon fils! Mon cher Appiani!... Jamais je n'ai su pleurer;... & ce n'est pas aujourd'hui que je veux l'apprendre... Ta cause? Un autre en fera

la ſienne! Il me ſuffit que ton aſſaſſin ne jouiſſe pas des fruits de ſon forfait... Que cette privation ſoit pour lui un tourment plus cruel que les remords! Et quand la ſatiété & le dégoût le preſſeront de rechercher de nouveaux plaiſirs; qu'alors le reſſouvenir de cette jouiſſance manquée, empoiſonne toutes les autres! Que dans ſes ſonges l'époux enſanglanté amene l'épouſe devant ſon lit; & ſi malgré cela, dans ſon ivreſſe voluptueuſe, il étend ſes bras vers elle : qu'il entende tout-à-coup les rires moqueurs des Enfers, & qu'il ſe réveille!



SCENE III.

MARINELLI, ODOARD.

MARINELLI.

Ou étiez-vous donc, Monſieur?

ODOARD.

Ma fille eſt-elle venue ici?

MARINELLI.

Non pas votre fille : mais le Prince.

ODOARD.

Il voudra bien m'excuſer... J'ai donné la main à la Comteſſe.

MARINELLI.

Eh, bien ?

ODOARD.

La bonne Dame !

MARINELLI.

Et votre Epouſe, où eſt-elle ?

ODOARD.

Elle eſt partie avec la Comteſſe ;... pour m'envoyer au plutôt une voiture. Le Prince voudra bien permettre que je reſte avec ma fille, juſqu'à ce qu'elle arrive.

MARINELLI.

Pourquoi tant de façons ? Le Prince ſe ſeroit fait un vrai plaiſir de les ramener tous les deux à la ville, la mere & la fille.

ODOARD.

Ma fille n'auroit pu accepter cet honneur.

MARINELLI.

Comment cela ?

ODOARD.

Elle ne retournera point à Guaſtalla.

MARINELLI.

Peut-on vous en demander la raiſon ?

ODOARD.

Le Comte eſt mort.

MARINELLI.

Ce feroit un motif de plus...

ODOARD.

Elle viendra avec moi.

MARINELLI.

Avec vous?

ODOARD.

Oui, avec moi. Ne vous dis-je pas que le Comte eft mort... Vous n'en faviez encore rien peut-être... Qu'a-t-elle à faire davantage à Guaftalla?... Elle viendra avec moi.

MARINELLI.

Il eft certain qu'il dépendra uniquement de la volonté du pere, de fixer le lieu que doit à l'avenir habiter fa fille. Mais premiérement...

ODOARD.

Comment, premiérement?

MARINELLI.

Vous ferez obligé, Monfieur, de permettre qu'elle foit ramenée à Guaftalla.

ODOARD.

Ma fille? ramenée à Guaftalla? & pourquoi?

MARINELLI.

Pourquoi? Confiderez, je vous prie...

ODOARD *avec emportement.*

Que je considere ! que je considere ! Il n'y a pas à considerer ici... Elle viendra avec moi ; il le faut.

MARINELLI.

Mais, Monsieur,... pourquoi nous échauffer ? Il est possible que je me trompe ; il est possible que ce que je juge nécessaire, ne le soit pas... Le Prince en décidera..... Je vais le chercher. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ODOARD *seul.*

COMMENT ?... Non, jamais !... Prétendre me faire la loi ?... Me fixer le lieu où doit rester ma fille ?... Vouloir la retenir ?... Et qui est-ce qui le veut ? Qui est-ce qui l'ose ?... Celui qui ose ici tout ce qu'il veut ? Suffit ; il verra donc aussi ce que j'ose, moi ; quoique je ne dusse rien oser ! Tyran aveugle & insensé ! Un homme de ton espece ne m'impose point. Qui ne craint point de loi, est aussi puissant que celui qui n'en reconnoît point. Est-ce une vérité que tu ignores ? Viens à présent ! viens !.... Eh quoi ! encore des emportemens.... Qu'est-ce donc que je prétends ? Pour que mes fureurs fussent légitimes, il faudroit au moins que

ce que je crains, fut arrivé. Doit-on faire fond sur les discours des courtisans, que ne se permettent-ils pas ! Mais pourquoi ne l'ai-je pas laissé continuer ? Si j'avois entendu la raison pourquoi ma fille doit retourner à Guastalla,... je pourrois me préparer à une réponse !... Mais à quoi serois-je embarrassé de répondre ?... On vient. Moderes-toi trop bouillant vieillard, moderes-toi !



SCENE V.

LE PRINCE, MARINELLI, ODOARD.

LE PRINCE.

AH ! mon cher & brave Galotti,... il ne faut rien moins qu'un pareil événement pour que je vous voie. Mais point de reproches !

ODOARD.

Monseigneur, je pense que dans tous les cas, il est contre le respect, de tenter d'approcher de son Prince malgré lui. Il fait mander ceux qu'il connoît, & dont il veut se servir. Pardonnez, si dans cette circonstance moi même, je...

LE PRINCE.

Combien il en est à qui je souhaiterois cette noble modestie !.... Mais venons à ce qui vous

regarde. Vous desirez sans doute de voir votre fille. L'éloignement subit d'une mere si tendre l'a jetté dans un nouveau trouble... Mais aussi pourquoi l'éloigner d'elle? J'attendois que l'aimable Emilie fut entiérement remise, pour les ramener toutes deux en triomphe à Guastalla. Vous avez diminué mon triomphe de moitié; mais vous ne m'en priverez pas entiérement.

ODOARD.

C'est trop de graces !... Mais permettez, mon Prince, que j'épargne à ma malheureuse fille toutes les peines que lui préparent à la ville ses amis & ses ennemis, leur joie & leur compassion.

LE PRINCE.

Il y auroit de la cruauté à la priver des consolations de l'amitié. Pour les traits de l'inimitié & de l'envie, elle sera hors d'atteinte; mon cher Galotti, reposez-vous-en sur moi.

ODOARD.

Mon Prince, la tendresse paternelle n'aime pas à voir partager ses soins... Je crois savoir ce qui peut convenir à ma fille dans sa situation présente... L'éloignement du monde;... un couvent,... le plutôt qu'il sera possible.

LE PRINCE.

Un couvent?

ODOARD.

En attendant, elle pleurera ſous les yeux de ſon pere.

LE PRINCE.

Quoi? vous voulez que tant de beauté ſe flétriſſe au fond d'un cloître?... Pour une premiere eſpérance évanouie doit-on être irréconciliable avec le monde?.. Cependant; perſonne ne peut s'oppoſer aux volontés d'un pere. Galotti, vous conduirez votre fille, où vous voudrez.

ODOARD *à Marinelli.*

Eh! bien, Monſieur?

MARINELLI.

Quoi, vous me provoquez!...

ODOARD.

Point du tout.

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il entre vous?

ODOARD.

Rien, Monſeigneur, rien... Nous examinons ſeulement, lequel de nous deux a le plus approché de votre idée.

LE PRINCE.

Comment?... Parlez, Marinelli.

MARINELLI.

C'eſt avec peine que j'oſe mettre quelque obſtacle

aux bontés de mon Prince. Cependant, si l'amitié m'ordonne de le faire juge avant tout....

LE PRINCE.

Quelle amitié ?...

MARINELLI.

Vous savez, Monseigneur, combien j'aimois le Comte Appiani; & par quels étroits liens nos cœurs paroissoient unis...

ODOARD.

Vous savez cela, mon Prince ? Vous êtes donc sur ma parole, le seul qui le sachiez.

MARINELLI.

Nommé son vengeur, par lui-même en mourant...

ODOARD.

Vous ?

MARINELLI.

Interrogez votre épouse. Marinelli, le nom de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant : & prononcé avec un ton! avec un ton!... Que ce ton terrible jette à jamais la terreur dans mon ame, si je ne fais tous mes efforts, pour que les assassins soient découverts & punis !

LE PRINCE.

Comptez sur les secours les plus efficaces de ma part....

ODOARD.

Et sur les souhaits les plus ardens de la mienne!.. Mais où en voulez-vous venir ?

LE PRINCE.

C'eſt moi qui vous le demande, Marinelli.

MARINELLI.

On ſoupçonne, que ce n'étoit point des voleurs qui ont attaqué le Comte.

ODOARD *avec ironie.*

Non? En vérité?

MARINELLI.

Que c'eſt un rival qui l'a fait aſſaſſiner.

ODOARD *amérement.*

Ah! un rival?

MARINELLI.

Préciſément.

ODOARD.

Eh bien,... que Dieu le juge ce vil aſſaſſin!

MARINELLI.

Oui, un rival, & un rival favoriſé...

ODOARD.

Quoi? un rival favoriſé?... Que dites-vous?

MARINELLI.

Ce que dit le bruit publique.

ODOARD.

Un rival favoriſé? favoriſé par ma fille?

MARINELLI.

Assurément cela n'est point, & ne peut être. Je le soutiendrois contre vous-même... Mais le préjugé le mieux fondé en sa faveur, n'est rien dans la balance de la justice,... on ne pourra pas se défendre d'interroger la belle infortunée.

LE PRINCE.

Cela est vrai, j'en conviens.

MARINELLI.

Et dans quel autre lieu cela pourroit-il se faire, si ce n'est à Guastalla?

LE PRINCE.

Vous avez raison, Marinelli... Mon cher Galotti, cela change les choses, vous le voyez vous-même...

ODOARD.

Oui, je vois.... Je vois ce que vois.... Ciel! ciel!

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il? que dites-vous?

ODOARD.

Je me reprochois de n'avoir pas prévu ce que je vois. Et c'est ce qui me fâche: voilà tout... Eh! bien, oui; elle retournera à Guastalla. Je la ramenerai chez sa mere: & jusqu'à ce que les infor-

mations les plus rigoureuſes aient démontré ſon innocence, je ne ſortirai pas moi-même de Guaſtalla. Car qui ſait,.... (*avec un rire amere*) qui ſait ſi l'on ne jugera pas néceſſaire, de m'interroger auſſi.

MARINELLI.

C'eſt très-poſſible! Dans de pareils cas la juſtice aime mieux faire trop, que trop peu... C'eſt ce qui me fait même craindre....

LE PRINCE.

Quoi? que craignez-vous?

MARINELLI.

Qu'on ne permettra pas que la mere & la fille ſe parlent.

ODOARD.

Qu'elles ſe parlent?

MARINELLI.

On ſera obligé de les ſéparer.

ODOARD.

De ſéparer la mere & la fille?

MARINELLI.

La mere, la fille & le pere. La forme d'un interrogatoire exige abſolument cette précaution. Et je ſuis fâché, Monſeigneur, d'être obligé d'inſiſter, pour qu'au moins Emilie ſoit gardée en lieu ſûr.

ODOARD.

En lieu ſûr?... Prince! Prince!... Mais oui; je l'approuve! C'eſt très-bien : en lieu ſûr! N'eſt-il pas vrai, mon Prince?... O que la juſtice eſt ingénieuſe!... (*Il met promptement ſa main dans la poche où eſt le poignard.*

LE PRINCE *s'approchant de lui avec douceur.*

Tranquilliſez-vous, mon cher Galotti...

ODOARD *à part, & en retirant ſa main de la poche.*

C'eſt ſon Ange tutélaire, qui dans ce moment a parlé par ſa bouche!

LE PRINCE.

Vous êtes dans l'erreur; vous ne le comprenez pas. Vous vous figurez peut-être qu'il s'agit de priſon.

ODOARD.

Eh, laiſſez-moi dans cette idée : & je ſerai tranquille!

LE PRINCE.

Marinelli, qu'il ne ſoit pas queſtion de priſon! On peut très-bien ici accorder la ſévérité des loix avec la conſidération que mérite une vertu irréprochable. S'il eſt néceſſaire qu'Emilie ſoit miſe en lieu sûr : je ſais... celui qui eſt le plus convenable. La maiſon de mon Chancelier.... Point d'objection, Marinelli!... C'eſt là où je la menerai moi-même, je la confierai à la garde d'une

des Dames les plus reſpectables qui me répondra d'elle... Vous pouſſez les choſes trop loin, Marinelli, aſſurément trop loin, ſi vous prétendez davantage... Galotti, vous connoiſſez mon Chancelier Grimaldi & ſon épouſe?

ODOARD.

Comment ne les connoîtrois-je pas? Je connois même auſſi les aimables filles de ces dignes époux. Eſt-il quelqu'un qui ne les connoiſſe? (*A Marinelli.*) Mais, non, Monſieur, ne conſentez point à cet arrangement. S'il faut qu'Emilie ſoit gardée : il faut la jetter au fond d'un cachot. Inſiſtez là-deſſus; je vous en prie.... Inſenſé que je ſuis avec ma priere!... Elle avoit aſſurément raiſon la bonne Sybille de Comteſſe : Qui dans de certains cas ne perd point l'eſprit, n'en a point à perdre!

LE PRINCE.

Je ne vous entends pas.... Mon cher Galotti, que puis-je faire de plus?... Soyez tranquille, je vous en prie... Oui, oui, dans la maiſon de Grimaldi! c'eſt là où je veux qu'elle ſoit; c'eſt là où je la conduirai moi-même; & ſi on n'a pas pour elle tous les égards & le reſpect qui lui ſont dus, c'eſt à moi-même que l'on manquera. Soyez ſans inquiétude... Tout cela n'aura point de ſuites!.. Vous-même, Galotti, vous pouvez diſpoſer de vous. Vous nous ſuivrez à Guaſtalla; ou vous

retournerez à Sabionetta : comme vous voudrez. Il ſeroit ridicule de vous rien preſcrire... Adieu, mon cher Galotti !... Venez, Marinelli : il eſt tard.

ODOARD *qui juſqu'alors avoit été plongé dans ſes réflexions.*

Comment? je ne parlerai point à ma fille? Pas même ici ? Je conſens à tout ; tous ces arrangemens ſont ſi merveilleux. La maiſon d'un Chancelier eſt ſans contredit l'aſyle de la vertu. O mon Prince, conduiſez-y ma fille ; mais ne la mettez pas ailleurs... Je voudrois cependant lui parler auparavant. Elle ignore encore la mort du Comte. Elle ne pourra pas comprendre pourquoi on la ſépare de ſa famille. Pour ménager ſa ſenſibilité & la préparer à des coups ſi cruels : ...... il faut que je lui parle, Monſeigneur, il faut que je lui parle abſolument.

LE PRINCE.

Cela étant, mon cher Galotti, ſuivez-moi.

ODOARD.

Ma fille peut bien venir au devant de ſon pere... Je veux lui parler ici, ſans témoin, notre entretien ſera court. Envoyez-la moi, Monſeigneur.

LE PRINCE.

Volontiers !... O Galotti, que ne voulez-vous être mon ami, mon guide, mon pere !

(Le Prince & Marinelli ſortent.)

SCENE VI.

ODOARD *les suit des yeux ; après une pause.*

POURQUOI pas?.. Avec plaisir... Ha! ha! ha!... (*Il jette autour de lui des regards farouches.*) Qui rit?... Comment, je crois que c'est moi-même... Fort bien! Allons, courage. Le dénouement approche. N'importe quel!... Mais... (*Pause*) si ma fille s'entendoit avec lui? Si c'étoit une de ces trames que le crime combine tous les jours? Si elle n'étoit pas digne de ce que je vais faire pour elle?.... (*Pause.*) Faire pour elle? Que veux-je donc faire?... Ai-je bien le courage de me l'avouer?... J'ai là une idée : une idée, c'est tout au plus, si on peut la concevoir!... O comble d'horreur! partons, éloignons-nous! je ne veux pas l'attendre. Non!... (*Il leve les mains au ciel.*) Que celui qui a permis que l'innocence tombât dans cet abyme, l'en retire. Qu'a-t-il besoin de ma main? Eloignons-nous! (*Comme il veut sortir, il apperçoit Emilie.*) Il est trop tard! Ah! le ciel veut ma main; il la veut!

SCENE VII.

ODOARD, EMILIE.

EMILIE.

COMMENT? vous, ici, mon pere?... ſeul?... Je ne vois point ma mere,... ni le Comte!... Et vous paroiſſez ſi inquiet, mon pere?

ODOARD.

Et toi ſi tranquille, ma fille?

EMILIE.

Pourquoi ne le ſerois-je pas, mon pere? Ou tout eſt perdu: ou rien ne l'eſt encore. Avoir des motifs pour être tranquille, ou ſe voir forcée de l'être, cela ne revient-il pas au même?

ODOARD.

Mais que crois-tu dans ce moment?

EMILIE.

Que tout eſt perdu, mon pere; & que nous ſerons forcés d'être tranquilles.

ODOARD.

Tu ſerois donc tranquille, parce que tu es forcée de l'être? Qui es-tu? une femme? Ma

fille? L'homme & le pere auront donc à rougir devant toi?.... Mais voyons : qu'entends-tu par tout est perdu?... que le Comte est mort?

EMILIE.

Oui! & pour quelle cause il est mort!... Ah! mon pere! elle est donc vraie cette histoire terrible que j'ai lue dans les yeux égarés de ma mere en pleurs? Où est-elle ma mere? qu'est-elle devenue?

ODOARD.

Elle est partie, elle nous précede;... si nous pouvons la suivre.

EMILIE.

Le plutôt sera le mieux. Car si le Comte est mort; si telle est la cause de sa mort,... qu'attendons-nous ici? Fuyons, mon pere.

ODOARD.

Fuir?... ah! si nous le pouvions?... Mais tu es, tu restes dans les mains de ton ravisseur.

EMILIE.

Je reste dans ses mains?

ODOARD.

Et seule; sans ta mere; sans moi.

EMILIE.

Moi, je resterois seule dans ses mains?... Non, jamais, mon pere, ou vous ne l'êtes... Moi, je

resterois seule dans ses mains?... Il suffit, laissez faire votre fille, mon pere.... Je verrai qui pourra me retenir,... qui pourra me faire violence,... quel est l'homme qui en seroit capable!

ODOARD.

Je te croyois tranquille.

EMILIE.

Je le suis, mon pere. Mais qu'appellez-vous être tranquille? Rester dans l'inaction? souffrir ce que l'on ne doit pas?

ODOARD.

Ah! puisque tu penses ainsi!... Viens, ma fille, que je t'embrasse!... Je l'ai toujours dit : la nature vouloit faire son chef-d'œuvre de la femme, mais elle s'est trompée dans le choix de la matiere; elle l'a prise trop délicate. Du reste vous êtes en tout supérieures à nous.... Ah, si c'est là ta tranquillité, elle me rend la mienne! Embrasse-moi, ma fille!... Ecoute : sous prétexte qu'il faut que tu sois interrogée sur ses faits.... O l'invention infernale!... il veut t'arracher de nos bras, & t'emmener chez Grimaldi.

EMILIE.

M'arracher de vos bras? m'emmener?... Il veut m'arracher de vos bras; il le veut!... Comme si vous & moi, mon pere, nous n'avions pas aussi notre volonté!

ODOARD.

Auſſi la fureur m'a-t-elle tranſporté au point que déja (*il tire le poignard*) je ſaiſiſſois ce poignard, pour percer le cœur à l'un des deux,... ou à tous deux!

ÉMILIE.

Que le ciel vous en préſerve, mon pere!... Cette vie eſt le ſeul bien des ſcélérats.... C'eſt à moi, mon pere, qu'il faut donner ce poignard, à moi...

ODOARD.

Ma fille, ce n'eſt point une épingle à cheveux.

EMILIE.

Eh! bien, une épingle à cheveux me ſervira de poignard!

ODOARD.

Quoi? tu en viendrois à cette extrêmité? Non; non! Réfléchis, ma fille... Tu n'as auſſi qu'une vie à perdre.

EMILIE.

Et qu'une innocence!

ODOARD.

Contre laquelle la violence ne peut rien...

EMILIE.

Mais peut-être la ſéduction!... La violence, qui n'eſt en état de la braver? Ce que l'on nomme violence, n'eſt rien: la ſéduction, voilà la véri-

table violence... Je ſuis jeune, mon pere; le ſang qui coule dans mes veines eſt auſſi bouillant que celui d'un autre. La ſenſibilité de mon cœur pourroit... Mon pere, je ne vous réponds de rien. Je connois la maiſon de Grimaldi. C'eſt le ſéjour des plaiſirs. Dans l'eſpace d'une heure que j'y ai reſté ſous les yeux de ma mere;... il s'eſt élevé dans mes ſens une agitation que n'ont pu calmer pendant pluſieurs ſemaines les exercices les plus ſéveres de la religion! De la religion! & de quelle religion?.. Pour éviter de moindres occaſions de ſuccomber, mille ſe ſont précipitées dans les flots, & ſont des ſaintes!.... Donnez, mon pere, donnez-moi ce poignard.

ODOARD.

Si tu ſavois ce que c'eſt que ce poignard!...

EMILIE.

Et quand je ne le ſaurois pas! Un ami inconnu, eſt toujours un ami... Mon pere; donnez-le moi.

ODOARD.

Si je te le donnois. (*Il lui donne.*) Prends!

EMILIE.

Tenez! (*Elle veut ſe percer, mais Odoard lui arrache le poignard des mains.*)

ODOARD.

Vois quelle fureur aveugle!... Non, il n'eſt point fait pour ta main.

EMILIE.

Il eſt vrai, c'eſt une épingle à cheveux qui doit me ſervir. (*En cherchant une épingle, elle met la main ſur la roſe.*) Quoi, tu es encore là?... Tu ne dois pas orner la tête d'une victime de la ſéduction,... comme mon pere veut que je la devienne!...

ODOARD.

O ma fille!...

EMILIE.

O, mon pere, ſi je liſois dans votre penſée! Mais, non, je me trompe. Pourquoi tarderiez-vous? (*Amérement, tandis qu'elle déchire la roſe.*) Autrefois il ſe trouva un pere qui, pour ſauver l'honneur de ſa fille, lui donna une ſeconde fois la vie. Mais toutes ces actions ſont anciennes! Il n'y a plus aujourd'hui de ces peres!

ODOARD *la poignardant.*

Oui, ma fille, il y en a!... Dieu, qu'ai-je fait! (*Il la ſoutient dans ſes bras.*)

EMILIE.

Vous avez cueilli une roſe avant qu'un ſoufle cruel en fit tomber les feuilles... Laiſſez-moi la baiſer, cette main paternelle.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE *en entrant.*

Qu'EST-CE ?... Emilie se trouveroit-elle mal?

ODOARD.

Elle se trouve très-bien!

LE PRINCE *s'approchant.*

Ciel, que vois-je ?... O comble d'horreur!

MARINELLI.

Je suis perdu!

LE PRINCE.

Qu'avez-vous fait? Pere cruel!

ODOARD.

J'ai cueilli une rose avant qu'un soufle cruel en fit tomber les feuilles... N'est-ce pas ma fille?

EMILIE.

Ce n'est pas vous, mon pere... C'est moi,... c'est moi-même.

ODOARD.

Non, ma fille, ce n'est pas toi;... non!... Ne quitte point la vie avec un mensonge. C'est moi, c'est ton pere, ton malheureux pere.

EMILIE.

Ah!... mon pere...

(*Elle expire, & il la pose doucement à terre.*)

ODOARD.

Te voilà délivrée à jamais !... Eh, bien, mon Prince ! vous plait-elle encore ? Noyée dans ſon ſang qui crie vengeance contre vous, parle-t-elle encore à vos deſirs ?... (*Pauſe.*) Mais vous attendez comment tout cela doit finir ? Vous attendez peut-être que je tourne le poignard contre moi, pour terminer cette action comme une froide tragédie ?... Vous vous trompez. Le voilà ! (*Il jette le poignard aux pieds du Prince.*) Le voilà le témoin ſanglant de mon crime ! Je cours moi-même au devant des fers. J'y cours, & je vous attends comme mon Juge... Et enſuite... je vous attends vous-même devant le Juge de l'univers !

(*Il ſort.*)

LE PRINCE *à Marinelli.*

(*Après un moment de ſilence, pendant lequel il comtemple le corps avec horreur & déſeſpoir.*)

Va ! releve ce poignard... Eh ! bien, tu héſites ?... Miſérable ! (*Il lui arrache le poignard des mains.*) Mais, non, ton ſang ne ſe mêlera pas avec le ſien... Fuis loin de mes yeux ! Va te cacher à jamais !... Fuis, te dis-je... Dieu ! Dieu ! Il ne ſuffit donc pas, pour le malheur des autres, que les Princes ne ſoient que des hommes : faut-il encore que de pareils monſtres les trompent ſous le maſque de l'amitié ?

FIN.

CLAVIJO,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

DE M. GOETHE,

Composée en 1774.



NOTICE HISTORIQUE

Sur les Ouvrages de M. Goethe.

JEAN WOLFGANG GOETHE, Docteur en Droit & Conseiller privé du Duc de Saxe-Weymar, est né à Francfort sur le Mein, le 28 Août 1749. Son premier Ouvrage, qui parut en 1767, est une *Parodie de Medon, Drame de M. Claudius*. En 1768, il donna un *Recueil de Chansons; musique de Breitkopf;* en 1772, une petite brochure qui traite *de l'Architecture Allemande;* & en 1773, *la Lettre du Curé de *** au nouveau Curé de ***. Dans la même année parut son *Drame historique*, intitulé *Goetz de Berlichingen*, ouvrage qui a mérité *à M. Goethe* la grande réputation dont il jouit à présent. Il fut l'Editeur d'un Livre qui a pour titre, *De la Maniere d'écrire & de l'Architecture des Allemands*, & il donna les *deux Questions évangéliques d'un Curé de campagne*. En 1774, une Introduction *aux nouvelles Révélations de Dieu;* une piece satyrique, intitulée : *Dieux, Héros & Wieland; la Tragédie de Clavijo, les Passions (Souffrances) du jeune Werther;* & une Piece bouffonne & satyrique, intitulée : *Les Marionettes morales & politiques*. Il fut un des Coopérateurs des *Comédies à l'imitation de Plaute*, publiées dans la même année. En 1775, il parut une *seconde Edition des Passions du jeune Werther;* il donna *Erwin & Elmire, Comédie mêlée d'Ariettes*, & une Collection de *ses œuvres en deux volumes*. En 1776, *Stella, Drame en cinq Actes; Claudine de Villa Bella, Drame mêlé d'Ariettes*, & un *Supplément à la Traduction Allemande de l'Ouvrage de M. Mercier sur le Théâtre. La seconde Edition de ses Œuvres en trois volumes* fut imprimée à Berlin en 1777; & en 1779, il en parut une *troisieme Edition en quatre volumes*. Plusieurs de ces Drames, représentés à Weimar sur le Théatre de Société, tels que *le Docteur Faust; Jules-César; la Prairie; Lilla; les Complices; Jerley & Bterley; Iphigénie en Tauride, Tragédie en cinq Actes*, & quelqu'autres, ne sont point encore imprimés.



PRÉFACE.

Le ſujet de cette Tragédie eſt tiré des Mémoires de M. Caron de Beaumarchais. A quelques changemens près, & ſi l'on en excepte le caractere de Carlos, le Lovelace des Eſpagnols, qui eſt entiérement de ſon invention, l'Auteur Allemand a fidélement ſuivi les Mémoires. Le lieu de la ſcene, l'action qui s'y paſſe, les perſonnages & leurs caracteres ſont abſolument les mêmes; mais le dénouement de l'intrigue eſt bien différent.

Clavijo, dans les Mémoires de M. de Beaumarchais, après avoir obtenu de Dona Maria, le pardon de tous ſes crimes, ſigne & lui apporte à ſigner *un genou en terre* (en préſence des perſonnes les plus reſpectables) une promeſſe mutuelle de s'aimer toujours, & de s'unir par un heureux mariage. Cependant il les conduit tous de promeſſes en promeſſes, & il intrigue ſourdement à la Cour. M. de Beauchais apprend tout-à-coup de M. l'Ambaſſadeur de France que Clavijo vient d'obtenir un ordre pour le faire tranſporter ſur les côtes d'Afrique, dans une priſon perpétuelle. Il vole chez ſon Excellence. Il ſe préſente chez M. Whall; le traître eſt démaſqué, & le reſpectable Miniſtre vient demander pardon à ſon Roi de lui avoir donné ce Clavijo. M. de Beaumarchais eſt admis aux pieds du trône, & le Roi, après avoir écouté ſes plaintes, ordonne à ſon Miniſtre d'ôter à Clavijo la garde de ſes Archives, & de le chaſſer de ſes Bureaux.

Au ſecond Acte, dans lequel ſe trouve l'entrevue de M. de Beaumarchais & de Clavijo, M. Goethe n'ayant fait que traduire le Fragment que le premier nous a donné de ſon voyage d'Eſpagne, nous avons rétabli les paroles françoiſes. Nous les avons marquées toutes en marge par des guillemets.



PERSONNAGES.

CLAVIJO, Garde des Archives du Roi.

CARLOS, ami de Clavijo.

DE RONAC.

MARIE DE RONAC.

SOPHIE ILBERTO, sa sœur.

ILBERTO, Epoux de Sophie.

BUENKO.

SAINT-GEORGE.

L'Action se passe à Madrid.



CLAVIJO,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

LE THÉATRE REPRÉSENTE LE CABINET DE CLAVIJO.

CLAVIJO, CARLOS.

CLAVIJO *se levant de son secrétaire.*

CETTE feuille fera un bon effet ; elle doit tourner la tête à toutes les femmes. Dis-moi, Carlos, ne crois-tu pas que mon Journal est un des premiers de l'Europe ?

CARLOS.

Les Espagnols au moins n'ont pas un Auteur moderne, qui réunisse à un style élégant & facile,

des idées aussi fortes & une imagination aussi brillante.

CLAVIJO.

Ne crains rien! Je parviendrai à changer ce peuple; & je serai chez lui le créateur & l'arbitre du bon goût. On peut tout obtenir des hommes; ma réputation est bien établie; avec beaucoup de gloire j'ai acquis la confiance du public; & soit dit entre nous, j'étends de jour en jour le cercle de mes connoissances, je sens plus fortement, mon style se forme, & j'écris avec plus d'énergie.

CARLOS.

Cela est vrai! Mais franchement, je t'avoue que je préfere les ouvrages que tu as écrits aux genoux de Marie, dans le temps où cette fille aimable & enjouée pouvoit encore t'inspirer. Je ne sais,... mais on y trouvoit quelque chose de plus doux, de plus piquant, de plus frais....

CLAVIJO.

Ah, Carlos! c'étoit-là le temps heureux. Je conviens avec toi que j'écrivois alors avec un cœur plus gai; & même il est vrai que Marie eut beaucoup de part à cet accueil flatteur que le public fit à mon début. Mais à force de les voir tous les jours, à la fin on s'ennuie de la société des femmes... Lorsque je me proposois de ne plus retourner chez elle, toi-même Carlos, n'étois-tu pas le premier à approuver mon dessein?

CARLOS.

Tu aurois fini par perdre toute ta gaieté. Elles font trop uniformes, ces femmes ! Mais à préfent, ce me femble, il feroit affez à propos de nouer quelque nouvelle intrigue; car de n'en avoir aucune...

CLAVIJO.

Je ne veux point d'autres intrigues que celles de la Cour. Elles m'occupent tout entier ! & pour un étranger qui arrive à Madrid fans état, fans nom, fans fortune, ne me fuis-je pas affez avancé? Se faire remarquer ici au milieu d'une Cour auffi nombreufe, où il en coûte pour faire parler de foi ! Avec quelle douce fatisfaction je jette quelquefois un regard fur tout le chemin que j'ai fait. Aimé des Grands, des premiers du Royaume; mes connoiffances me font eftimer, ma place me fait refpecter ! le Roi me confie la garde d'une de fes Archives ! Carlos ! tout cela m'encourage; je ne fuis rien fi j'en refte là! Toujours monter plus haut ! plus haut ! & cela ne fe fait pas fans peine ni fans intrigue ! on a befoin de toute fa tête & les femmes, les femmes ! on perd trop de temps avec elles.

CARLOS.

C'eft bien ta faute, fi elles t'en font perdre. Moi, je ne faurois vivre fans la fociété des fem-

mes, & jamais elles ne m'empêchent de travailler. Mais auſſi je ne vais pas leur conter tant de fadeurs; je ne m'amuſe pas des ſemaines entieres à leur rendre des adorations. D'ailleurs je n'aime pas beaucoup toutes ces femmes à grands ſentimens. On leur a bientôt dit ce qu'on veut leur dire, on joue pendant quelque temps le Sigisbée : à peine vous connoiſſent-elles que les idées d'épouſer leur viennent; elles vous font des propoſitions... que je crains comme la peſte !... Mais te voilà rêveur, Clavijo !

CLAVIJO.

Non, je ne puis oublier combien je ſuis parjure. Marie ! Quoi j'ai trahi des ſermens ſi ſolemnels ! ſi ſacrés !

CARLOS.

Tu es admirable en vérité ! mais il me ſemble qu'on ne vit qu'une fois dans ce monde, qu'il n'y a qu'un temps où l'on ſoit dans toute ſa vigueur; & celui qui ne ſait point en uſer, & qui ne profite pas des circonſtances heureuſes, qui ne ſe préſentent qu'une fois, eſt un inſenſé. Se marier ! ſe marier dans un âge où l'on commence à peine à vivre; ſe réſigner ſans retour à l'ennui d'une vie domeſtique, lorſqu'on n'eſt encore qu'à la moitié de ſa courſe; que l'on n'a fait encore que la moitié de ſes conquêtes !... Tu l'aimois, ſoit, c'étoit très-naturel; mais d'aller lui promettre de...

de... l'épouser; c'étoit la plus haute folie; sais-tu qu'il auroit fallu t'envoyer aux petites maisons, si tu lui avois tenu parole!...

CLAVIJO.

Que l'homme est un être bisarre! encore si j'avois obtenu quelques faveurs! Non, Marie est sage & vertueuse: son cœur aimant & sensible est pur comme un rayon du soleil, je l'aimois de l'amour le plus honnête, le plus tendre; quand j'étois à ses genoux, je lui jurois, oui, Carlos, je me jurois à moi-même de ne changer jamais, & d'être son époux aussi-tôt que je pourrois obtenir une charge, un emploi, un état, & à présent....

CARLOS.

Bon! Lorsque tu seras un homme, que tu auras atteint le but que tu te proposes, c'est alors qu'il sera temps de chercher à t'allier par un heureux mariage à une famille riche & considérée, pour couronner ta fortune & pour l'affermir.

CLAVIJO.

Elle est effacée! entiérement effacée de mon cœur! Ce n'est que son infortune qui quelquefois la rappelle à ma mémoire. Que l'homme est inconstant! Changer ainsi! est-il possible!

CARLOS.

Et tout ne change-t-il pas dans le monde? Pourquoi le cœur de l'homme ne changeroit-il pas? Sois tranquille, elle n'est pas la premiere fille abandonnée, ni la premiere qui s'en soit consolée. Ecoute, j'aurois un assez bon conseil à te donner; là vis-à-vis... Cette jeune veuve....

CLAVIJO.

Tu sais le cas que je fais de propositions de cette espece; un roman qui n'est pas intrigué par le hazard, n'est point du tout capable de m'intéresser.

CARLOS.

O la grande délicatesse!

CLAVIJO.

Ne t'inquietes pas? Songe plutôt que nous devons tout employer pour nous rendre nécessaires auprès du nouveau Ministre. Il est fâcheux que ce Whall, le Gouverneur des Indes, ait demandé sa démission. Au reste cela ne m'effraie pas, il aura toujours du crédit. Il est l'intime ami de Grimaldi, & nous autres, nous savons parler & faire notre cour.

CARLOS.

Et de plus penser & agir à notre volonté.

CLAVIJO.

C'eſt bien là ce qu'il faut dans le monde. (*Il ſonne ; un domeſtique entre*). Portez cette feuille chez l'Imprimeur.

CARLOS.

Te verra-t-on ce ſoir ?

CLAVIJO.

Je n'en crois rien. Cependant ſi tu veux paſſer chez moi.....

CARLOS.

Je deſirerois me trouver ce ſoir dans quelque partie de plaiſir pour m'égayer un peu. Toute cette après-dînée je ſerai encore occupé à écrire. Cela ne finit point.

CLAVIJO.

Que veux-tu ? Si nous ne travaillions pas pour tant de monde, nous ne laiſſerions pas tant de monde derriere nous. (*Ils ſortent*).

Appartement dans la Maiſon de Guilbert.

SOPHIE ILBERTO, MARIE DE RONAC, Don BUENKO.

BUENKO.

Vous avez mal paſſé la nuit?

SOPHIE.

Je le lui avois bien prédit hier au soir. Elle étoit d'une gaieté si folle; elle a tant parlé jusqu'à onze heures qu'elle s'est échauffée; elle n'a pu dormir, & aujourd'hui sa respiration est gênée, elle souffre, & pendant toute la matinée elle n'a fait que pleurer.

MARIE.

Mon frere ne vient point; il y a deux jours qu'il devroit être arrivé.

SOPHIE.

Un peu de patience, ma chere amie, il viendra, il viendra très-certainement.

MARIE *se levant.*

Que je desire de le voir ce frere, mon juge, mon sauveur! Je me souviens à peine de l'avoir connu.

SOPHIE.

Je me le rappelle très-bien. Lorsque mon pere nous fit partir pour l'Espagne, il avoit alors treize ans; c'étoit un brave jeune homme, plein de feu, ouvert & franc.

MARIE *avec attendrissement.*

Et qui a une belle ame! Vous avez lu ce qu'il m'écrivit, lorsqu'il apprit mon infortune.

Chaque mot de ſa lettre eſt gravé dans mon cœur : Si tu es coupable, me dit-il, n'eſpere point de pardon ; pour combler ton malheur, n'attends que le mépris d'un frere & la malédiction paternelle. Si tu es innocente ! La vengeance, la vengeance la plus terrible tombera ſur le traître ! Je frémis. Dieux ! . . . il va venir... Je tremble... & ce n'eſt pas pour moi que je tremble : Dieu connoît mon innocence ! . . . Mes amis, il faut que vous... Non, je ne vous demande plus rien, je ne ſais pas moi-même ce que je veux ! O Clavijo !

SOPHIE.

Ma chere amie ! Ma ſœur, tu ne m'aimes donc plus ? tu veux donc me faire mourir de chagrin ?

MARIE *avec un calme affecté.*

Non, ma ſœur, je ſerai plus tranquille... Je ne veux plus verſer de larmes ! auſſi me ſemble-t-il que je n'ai plus de larmes à répandre... Eh pourquoi donc pleurer ? Que je ſuis fâchée de vous rendre la vie ſi triſte & ſi ennuyeuſe ; car enfin voyons, qu'ai-je à me plaindre ? Où ſont les maux que j'ai ſoufferts ? J'ai toujours été très-heureuſe tant que notre ancien ami a vécu ; & Clavijo, combien j'avois de plaiſir à l'entendre ?... Que j'aimois à le croire, lorſqu'il juroit de m'aimer toujours ! Et maintenant... Eh bien, il m'abandonne. Je ne lui ſuis plus rien. Qu'importe que je ſois délaiſſée ?

Qu'importe que le cœur d'une jeune fille soit déchiré ; qu'elle finisse sa malheureuse jeunesse par une mórt lente & cruelle....

BUENKO.

Mademoiselle ! je vous conjure.....

MARIE.

Que je voudrois bien savoir si quelquefois il s'occupe encore de Marie ! Je lui pardonne de ne plus m'aimer, hélas ! pourquoi ne suis-je plus aimable ? Mais au moins il pourroit me plaindre ! il pourroit plaindre une fille infortunée à laquelle il s'est rendu si nécessaire ; que sans lui, désormais, elle ne peut plus traîner qu'une vie triste & languissante.... Me plaindre ! lui ! je ne veux pas de la pitié de cet homme-là.

SOPHIE.

Si je pouvois venir à bout de te le faire mépriser, l'infâme ! l'indigne objet de ta haine.

MARIE.

Non, ma sœur, il ne mérite pas le nom d'infâme ; & faut-il donc que je méprise celui que je hais ! que je hais ! oui, quelquefois je sens que je le puis haïr, quand l'esprit espagnol s'empare de moi. Derniérement encore, quand nous le rencontrâmes, sa vue m'inspira le plus ardent amour : mais de retour ensuite à la maison, quand je me rappellai toute sa conduite ; quand je me rappellai comme en se promenant avec une femme pompeu-

ſement parée, il ne jettoit ſur moi qu'un regard froid & tranquille; c'eſt alors que je devins Eſpagnole, que je me traveſtis, que je me ſaiſis d'un poignard, que je préparai le poiſon. Cela vous étonne, Buenko; tout cela ne s'eſt fait que dans mon imagination.

SOPHIE.

Jeune inſenſée!

MARIE.

L'amour outragé, la vengeance égarent mes eſprits indignés. Déſeſpérée, je le vois ſoupirer aux pieds de ſa nouvelle amante; je le vois s'empreſſer à la ſéduire par cet air ſi aimable, ſi gracieux, par cette douceur perſuaſive qui m'a perdue..... Dans ma fureur jalouſe je leve la main pour percer le cœur du traître! Je balance.... Ah, Buenko!... & déja je ne ſuis plus qu'une Françoiſe douce & généreuſe qui ne connoît ni poiſons ni poignards pour ſe venger! Que nous ſommes à plaindre! En France, nous n'avons que des chanſons pour entretenir nos amans, & que des coups d'éventail pour les punir, & quand ils ſont infideles... Dis-moi, ma ſœur, que fait on en France, quand ſes amans ſont infideles?

SOPHIE.

On les maudit.

MARIE.

Et?...

SOPHIE.

On les laisse.

MARIE.

On les laisse? Hé bien! & pourquoi ne laisserois-je pas aussi Clavijo? Puisque cette mode regne en France, pourquoi ne regneroit-elle pas aussi en Espagne? Parce qu'elle habite l'Espagne, est-ce qu'une Françoise en seroit moins Françoise? L'infidele! laissons-le, oublions-le pour jamais; voilà, ce me semble, comme l'on fait chez nous..

BUENKO.

Ce n'est pas à un attachement d'un jour, ni à des amours romanesques qu'il a manqué; il a violé la promesse la plus sacrée, le traître! Mademoiselle, vous êtes offensée, cruellement offensée; malheureusement ici je ne suis rien : sans fortune, sans protection... Ah! si je pouvois!.... Que peut espérer un simple Bourgeois de Madrid pour vous faire obtenir justice; & vous venger de ce vil courtisan!

MARIE.

Quand il n'étoit que Clavijo; qu'il n'étoit point encore nommé Garde des Archives de son Roi; lorsqu'il n'étoit que cet étranger nouvellement arrivé & reçu chez nous, qu'il étoit aima-

ble ! qu'il étoit bon ! Toute ſon ambition, tous ſes deſirs ne paroiſſoient naître que de ſon amour ! C'étoit pour me l'offrir qu'il prétendoit à la gloire, qu'il deſiroit un nom, un état, de la fortune.... Il a tout obtenu,... & moi !...

ILBERTO *entre.*

ILBERTO, *bas à ſa femme.*

Voilà notre frere !

MARIE.

Mon frere !..... (*Elle tombe ſur un fauteuil, prête à s'évanouir.*) Où eſt-il ? où eſt mon frere ! amenez-le moi ! Conduiſez-moi au devant de lui !

DE RONAC *entre.*

DE RONAC.

Ma ſœur. (*Il s'adreſſe d'abord à Sophie, mais il ſe retourne auſſi-tôt & ſe jette dans les bras de Marie.*) Cheres ſœurs ! mes amies !... O ma ſœur !

MARIE.

C'eſt donc toi ? Mon Dieu, que j'ai de graces à vous rendre ! Te voilà donc enfin arrivé !

DE RONAC.

Laiſſe-moi reprendre un peu mes ſens !

MARIE *met la main sur son cœur.*

Ah, mon cœur comme il palpite!

SOPHIE.

Calme-toi, ma chere amie; & vous, mon frere... Ah, j'espérois de te voir plus tranquille!

DE RONAC.

Plus tranquille! & vous êtes-vous tranquilles? les traits altérés de ta sœur, son teint have & plombé, ses yeux noyés de pleurs, la douleur peinte sur son visage, le silence morne de vos amis, tout ne m'annonce-t-il pas que vous êtes aussi malheureuses que je l'ai craint pendant le long voyage que je viens de faire; & plus malheureuses! car je vous vois, je vous serre dans mes bras; votre présence me fait sentir doublement mes douleurs & les vôtres; ô ma chere sœur!

SOPHIE.

Et mon pere?

DE RONAC.

Il vous aime, il vous bénit toutes deux; & si je vous sauve, il me donne aussi sa bénédiction paternelle.

BUENKO.

Permettez, Monsieur, qu'un étranger qui, dès le premier abord, reconnoît en vous le plus brave, le plus généreux des hommes, vous fasse connoître le vif intérêt qu'il ose prendre à cette

cause. Monsieur, vous avez entrepris ce long voyage pour sauver, pour venger votre sœur. En ce moment, où nous devrions tous rougir devant vous, nous vous recevons, nous vous regardons comme un Ange que le ciel nous envoie.

DE RONAC.

J'espérois, Monsieur, trouver en Espagne des cœurs tels que le vôtre; & c'est ce qui m'a engagé à voler au secours de ma sœur. On rencontre par-tout dans le monde des ames compatissantes qui s'intéressent aux malheureux; mais souvent, hélas! ceux qui ont la volonté de bien faire, n'en ont pas le pouvoir; il faut trouver une ame dans des circonstances assez heureuses, pour qu'elle puisse agir librement & exécuter avec fermeté. O mes amis, je suis pénétré de l'idée que par-tout, parmi les Princes & les Grands, il y a des ames sensibles & généreuses. L'oreille des Rois n'est pas sourde aux plaintes des malheureux, c'est la voix des malheureux qui n'est pas assez forte pour arriver à l'oreille des Rois.

SOPHIE.

Suis-moi, ma sœur: viens un moment te reposer. Elle est prête à s'évanouir. (*On l'emmene.*)

MARIE.

Mon frere!

DE RONAC.

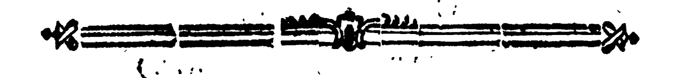
Dieu veüille que tu ſois innocente, & le traître ſera frappé de la vengeance la plus cruelle.

(Marie & Sophie ſortent.)

Mon frere ! mes amis, que vos regards me raſſurent. Je lis ſon innocence dans ſa contenance abbattue, & dans ſes yeux humides de pleurs. Laiſſez-moi me remettre un peu; enſuite je vous demande le récit le plus fidele, le plus ſincere de ce qui s'eſt paſſé. Il déterminera ma conduite. La conviction d'une bonne cauſe affermira mon courage; & croyez-moi, ſi le bon droit eſt pour nous, nous trouverons juſtice.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théatre représente l'Appartement de Clavijo

CLAVIJO.

QUELS peuvent être ces François qui se sont fait hier annoncer chez moi? Des François! Que j'aimois autrefois à recevoir des hommes de cette nation? Et pourquoi n'y trouvai-je donc plus aujourd'hui le même plaisir? Il est bien singulier qu'un homme comme moi, qui se met au-dessus de tout, puisse être interdit!... Se troubler pour une misere? Eh, quoi! je devrois plus à Marie que je ne me devrois à moi-même! Et suis-je donc obligé de me rendre malheureux, parce qu'une jeune fille est amoureuse de moi!

UN DOMESTIQUE *entre.*

LE DOMESTIQUE.

Les étrangers, Monsieur?

CLAVIJO.

Faites entrer.... As-tu dit à leur Domestique que je les attendois ce matin à déjeûner?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

CLAVIJO.

Je reviens dans un moment. (*Il sort.*)

DE RONAC, SAINT-GEORGE.

(*Le Domestique présente des sieges, & il sort.*)

DE RONAC.

Ah,... que je me sens à mon aise !.... Que je suis soulagé !...... Que je suis content d'être ici... Je le tiens le traître ! il ne m'échappera pas. Et vous, mon ami, soyez calme, tâchez au moins de le paroître en sa présence. Ma sœur ! Elle est donc aussi innocente que malheureuse ! Jeune infortunée ! séche tes pleurs ! On la reconnoîtra ton innocence, & tu seras vengée. O toi, l'appui du foible qu'on opprime, Dieu du ciel, conserve-moi toujours cette même force & cette tranquillité d'ame dont tu me fais jouir en ce moment ! Que malgré les cruels chagrins qui me dévorent, je puisse me conduire avec toute la modération, avec toute la sagesse que les circonstances demandent.

SAINT-GEORGE.

Oui, Ronac, je l'exige de vous ; agissez avec toute la prudence & la réflexion dont vous êtes capable. Promettez encore une fois à votre ami que vous n'oublierez pas où vous êtes, &

ce que vous êtes ici; ici dans une Cour étrangere, où toute l'étendue de vos protections & les sommes immenses que vous apportez avec vous ne pourroient vous sauver des intrigues & des complots de vos lâches ennemis.

DE RONAC.

Soyez tranquille; ayez soin seulement de bien jouer votre personnage, & il ne saura point auquel de nous deux il aura à faire. Je mettrai ma joie à déchirer son cœur.

CLAVIJO *entre.*

CLAVIJO.

Messieurs, je suis ravi de voir chez moi des hommes d'une nation que j'ai toujours estimée.

DE RONAC.

Nous souhaitons, Monsieur, de pouvoir mériter l'honneur que vous daignez faire à nos compatriotes.

SAINT-GEORGE.

Le desir de vous connoître nous a fait oublier que nous pourrions vous déranger peut-être.

CLAVIJO.

Tant de modestie ne sied point à des personnes qui ont une physionomie aussi prévenante.

DE RONAC.

Il doit souvent arriver, Monsieur, que

des inconnus viennent vous importuner. Vos ouvrages vous ont acquis une aussi grande réputation chez l'étranger, que les emplois honorables que votre souverain vous a confiés, vous distinguent à la Cour d'Espagne.

CLAVIJO.

Les faveurs du Roi ont récompensé bien généreusement de très-légers services; & le Public a marqué la plus grande indulgence pour les foibles essais de ma plume. Je desirerois seulement de pouvoir contribuer en quelque chose à répandre dans ma patrie le bon goût & l'amour des lettres. Ce sont elles qui nous lient avec les autres nations, qui réunissent les Savans les plus éloignés pour en former un peuple d'amis; & qui seules entretiennent la société la plus douce & la plus agréable, même entre des personnes que les intérêts politiques séparent.

DE RONAC.

C'est un ravissement pour moi d'entendre parler ainsi un homme qui jouit d'un aussi grand crédit dans l'Etat & dans la République des Lettres; & je ne doute plus en ce moment, que vous n'appreniez avec le plus grand plaisir ce que je vais vous communiquer. « Je suis chargé, Monsieur, par une société de Gens de Lettres, d'établir dans toutes les villes où je passerai, une » correspondance

» correſpondance littéraire avec les hommes les » plus ſavans du pays. Comme aucun Eſpagnol » n'écrit mieux que l'Auteur des feuilles appel- » lées le *Penſador*, à qui j'ai l'honneur de parler, » & que ſon mérite littéraire a fait aſſez diſtin- » guer du Roi, pour qu'il lui confiât la garde » d'une de ſes Archives ; j'ai cru ne pouvoir » mieux ſervir mes amis qu'en les liant avec un » homme de votre mérite. »

CLAVIJO.

Vous ne pouviez, Meſſieurs, me faire une propoſition plus agréable, elle répond aux plus douces eſpérances dont mon cœur ſe nourriſſoit depuis long-temps, ſans oſer jamais ſe flatter de les voir réuſſir. Ce n'eſt pas que je prétende remplir les vues de vos amis ; je n'aurai jamais cette vanité. Comme j'ai le bonheur d'être en correſpondance avec tous les Gens de lettres & les plus fameux Artiſtes de l'Eſpagne, & que dans ce vaſte empire je ſuis inſtruit de tout ce que des hommes, ſouvent ignorés, y font pour les ſciences & les beaux-arts, je me regarde comme un folliculaire qui a le très-petit mérite d'annoncer les inventions d'autrui, & de les rendre utiles en les faiſant connoître ; mais aujourd'hui vous allez faire de moi un ſujet, aſſez heureux pour étendre la gloire de ſa patrie, en faiſant paſſer ſes productions chez l'Etranger ; & pour

l'enrichir par son commerce des trésors de toutes les autres nations. Permettez-moi donc, Monsieur, de ne pas traiter comme étranger un homme qui avec autant de franchise, m'annonce une nouvelle aussi flatteuse. Permettez-moi de vous demander, quelles sont les affaires qui vous ont fait entreprendre ce grand voyage. Ce n'est point une question indiscrete pour satisfaire ma curiosité. Non, Monsieur, soyez sincérement persuadé que je n'ai pas d'autre desir que celui de vous être utile autant qu'il dépendra de moi ; enfin de vous servir ici de tout mon pouvoir. Je ne vous le cache pas ; vous êtes dans un pays où des étrangers rencontrent mille & mille obstacles pour terminer leurs affaires, sur-tout lorsqu'ils en ont à la Cour.

DE RONAC.

» J'accepte avec reconnoissance des offres aussi » flatteuses; & n'aurai point, Monsieur, de secrets » pour vous. Cet ami (en lui présentant Saint-» George) n'est pas tout-à-fait étranger à ce que » je vais vous dire, & ne sera pas de trop à notre » conversation.

(*Clavijo regarde Saint-George avec beaucoup de curiosité.*)

« Un Négociant François, chargé de famille & » d'une fortune assez bornée, avoit beaucoup de » correspondans en Espagne. Un des plus riches,

» passant à Paris il y a neuf ou dix ans, lui fit » cette proposition : Donnez-moi deux de vos » filles, que je les emmene à Madrid, elles » s'établiront chez moi; garçon âgé, sans famille, » elles feront le bonheur de mes vieux jours, » & succéderont au plus riche établissement de » l'Espagne.

» L'aînée déja mariée, & une de ses sœurs » lui furent confiées. En faveur de cet établisse- » ment, leur pere se chargea d'entretenir cette » nouvelle maison de Madrid de toutes les mar- » chandises de France qu'on lui demanderoit.

» Deux ans après le Correspondant mourut, » & laissa les Françoises sans aucun bienfait, dans » l'embarras de soutenir toutes seules une maison » de commerce. Malgré ce peu d'aisance, une » bonne conduite & les graces de leur esprit, » leur conserverent une foule d'amis qui s'em- » presserent à augmenter leur crédit & leurs » affaires.

(Clavijo redouble d'attention.)

» A-peu-près dans ce même-temps, un jeune » homme, natif des Isles Canaries, s'étoit fait » présenter dans la maison.

(La gaîté de Clavijo s'évanouit à ces mots qui le désignent, il devient sérieux, & finit par ne pouvoir plus cacher son embarras.)

» Malgré son peu de fortune, les Dames lui

» voyant une grande ardeur pour l'étude de la » langue françoise & des sciences, lui avoient » facilité les moyens d'y faire des progrès rapides.

» Plein du desir de s'y faire connoître, il forme » enfin le projet de donner à la ville de Madrid » le plaisir tout nouveau pour la Nation, de lire » une feuille périodique dans le genre du Spec- » tateur Anglois; il reçoit de ses amies des en- » couragemens & des secours de toute nature. » On ne doute point qu'une pareille entreprise » n'ait le plus grand succès : alors animé par » l'espérance de réussir à se faire un nom, il ose » se proposer ouvertement pour épouser la plus » jeune des Françoises.

» Commencez, lui dit l'aînée, par réussir; & » lorsque quelque emploi, faveur de la Cour, » ou tel autre moyen de subsister honorablement, » vous aura donné le droit de songer à ma sœur, » si elle vous préfere à d'autres prétendans, je » ne vous refuserai pas mon consentement.

(Clavijo embarrassé s'agite sur son siege. De Ronac sans faire semblant de s'en appercevoir, continue ainsi.)

» La plus jeune, touchée du mérite de l'homme » qui la recherchoit, refuse divers partis avanta- » geux qui s'offroient pour elle; & préférant d'at- » tendre que celui qui l'aimoit depuis quatre ans, » eut rempli les vues de fortune que tous ses

» amis osoient espérer pour lui, l'encourage à
» donner sa premiere feuille périodique sous le
» titre imposant du *Pensador*.

(*Clavijo est prêt à se trouver mal. De Ronac continue avec un froid glacé.*)

» L'ouvrage eut un succès prodigieux; le Roi » même, amusé de cette charmante production, » donna des marques publiques de bienveillance à » l'Auteur. On lui promit le premier emploi ho- » norable qui vaqueroit. Alors il écarta tous les » prétendans à sa Maîtresse par une recherche » absolument publique. Le mariage ne se retar- » doit que par l'attente de l'emploi qu'on avoit » promis à l'Auteur des feuilles. Enfin au bout » de six ans d'attente & d'amour d'une part, de » soins & d'assiduités de l'autre, l'emploi parut, » & l'homme s'enfuit.

(*Clavijo laisse échapper un soupir involontaire; & s'en appercevant lui-même, il en rougit de confusion.*)

« L'affaire avoit trop éclaté pour qu'on pût en » voir le dénouement avec indifférence. Les Dames » avoient pris une maison capable de contenir deux » ménages, les bans étoient publiés. L'outrage indi- » gnoit tous les amis communs, qui s'employerent » efficacement à venger cette insulte. Mais lorsque » ce misérable, déja initié dans les cabales de la » Cour, apprit que les Françoises employoient

» des protections majeures contre lui, il parvint
» bientôt à rendre leurs démarches inutiles, &
» poussa son insolence, au point de les défier
» tous de lui nuire, en ajoutant, que si les Fran-
» çoises cherchoient à le tourmenter, elles prissent
» garde à leur tour qu'il ne les perdit pour tou-
» jours dans un pays, où elles étoient sans appui.

» A cette nouvelle, la jeune Françoise tomba
» dans un état de convulsions qui fit craindre
» pour sa vie. Au fort de leur désolation, l'ainée
» écrivit en France l'outrage public qui leur avoit
» été fait; ce récit émut le cœur de leur frere, au
» point que, demandant aussi-tôt un congé pour
» venir éclaircir une affaire aussi embrouillée, il
» n'a fait qu'un saut de Paris à Madrid; & ce frere,
» *c'est-moi* ! qui ai tout quitté, patrie, devoirs,
» famille, état, plaisirs, pour venir venger en
» Espagne une sœur innocente & malheureuse. Je
» viens, armé du bon droit & de la fermeté, dé-
» masquer un traître, écrire en traits de sang son
» ame sur son visage; & ce traître, *c'est vous.* »

(*La physionomie radieuse de Clavijo, épanouie sous les éloges de Ronac se rembrunit par degrés, ses yeux s'éteignent, ses traits s'allongent, & il balbutie quelques justifications.*)

CLAVIJO.

Ecoutez-moi, Monsieur, — je suis, — j'ai, — je ne doute pas.

DE RONAC.

» Ne m'interrompez pas, Monſieur ; vous n'a-» vez rien à me dire, & beaucoup à entendre de » moi. Pour commencer, ayez la bonté de dé-» clarer devant Monſieur, qui eſt exprès venu de » France avec moi, ſi par quelque manque de » foi, légéreté, foibleſſe, aigreur ou quelque » autre vice que ce ſoit, ma ſœur a mérité le » double outrage que vous avez eu la cruauté de » lui faire publiquement.

CLAVIJO.

« Non, Monſieur, je reconnois Dona Marìa » votre ſœur pour une Demoiſelle pleine d'eſprit, » de graces & de vertus.

DE RONAC.

» Vous a-t-elle donné quelque ſujet de vous » plaindre d'elle depuis que vous la connoiſſez ?

CLAVIJO.

» Jamais ! jamais !

DE RONAC *en ſe levant.*

» Eh pourquoi donc, monſtre que vous êtes, » avez-vous eu la barbarie de la traîner à ſa mort, » uniquement parce que ſon cœur vous préféroit » à dix autres, plus honnêtes & plus riches que » vous ?

CLAVIJO.

» Ah ! Monſieur, ce ſont des inſtigations, des » conſeils ; ſi vous ſaviez.....

DE RONAC.

» Cela ſuffit. (*A Saint-George.*) Vous avez en» tendu la juſtification de ma ſœur, allez la pu» blier. Ce qui me reſte à dire à Monſieur, n'exige » plus de témoins. »

(*Clavijo ſe leve. Saint-George ſort.*)

DE RONAC *à Clavijo.*

» Reſtez ! reſtez ! *Tous les deux ſe raſſeyent.*) » A préſent Monſieur, que nous ſommes ſeuls, » voici quel eſt mon projet ; & j'eſpere que vous » l'approuverez.

» Il convient également à vos arrangemens & » aux miens que vous n'épouſiez pas ma ſœur ; » & vous ſentez bien que je ne viens pas ici faire » le perſonnage d'un frere de comédie qui veut » que ſa ſœur ſe marie. Vous avez outragé à plaiſir » une femme d'honneur, parce que vous l'avez » crue ſans ſoutien en pays étranger ; ce procédé » eſt celui d'un malhonnête homme & d'un lâche. » Vous allez donc commencer par reconnoître » de votre main, en pleine liberté, toutes vos » portes ouvertes, & vos gens dans cette ſalle : » que vous êtes un homme abominable qui avez » trompé, trahi, outragé ma ſœur, ſans aucun ſu-

» jet; & votre déclaration dans mes mains, je pars » pour Aranjuez où eſt mon Ambaſſadeur, je lui » montre l'écrit, je le fais enſuite imprimer; après » demain la Cour & la ville en ſeront inondés; » j'ai des appuis conſidérables ici, du temps & de » l'argent; tout ſera employé à vous pourſuivre » de toute maniere & ſans relâche, juſqu'à ce » que le reſſentiment de ma ſœur appaiſé, m'arrête » & qu'elle me diſe : Hola.

CLAVIJO *d'une voix altérée.*

» Je ne ferai point une telle déclaration.

DE RONAC.

» Je le crois, car peut-être à votre place ne la » ferois-je pas non plus. Mais voici le revers de la » médaille. Ecrivez ou n'écrivez pas; de ce mo- » ment je reſte avec vous; je ne vous quitte plus; » je vais par-tout ou vous irez, juſqu'à ce qu'im- » patienté d'un pareil voiſinage, vous ſoyez venu » vous délivrer de moi derriere *Buenretiro* (1). Si » je ſuis plus heureux que vous, Monſieur, ſans » voir mon Ambaſſadeur, ſans parler à perſonne » ici, je prends ma ſœur mourante entre mes bras, » je la mets dans ma voiture, & je m'en retourne en » France avec elle. Si au contraire le ſort vous » favoriſe, tout eſt dit pour moi; permis à vous

(1) L'ancien palais des Rois d'Eſpagne à Madrid.

» alors de rire à nos dépens. Faites monter le » déjeûner. »

(*Ronac ſonne librement. Un laquais entre, apporte le chocolat. Ronac prend ſa taſſe & ſe promene dans la galerie en examinant les tableaux*).

CLAVIJO *ſeul.*

Je demeure écraſé!... (*Il rêve profondement ; ſes yeux ſont attachés à la terre.*) Où donc es-tu Clavijo? Clavijo! Comment te retirer de ce précipice affreux! Quelle horrible ſituation!.. & c'eſt ma lâche ambition qui l'a creuſé ſous mes pas; c'eſt ma perfidie!.... Je me bats!....(*Il s'avance pour prendre ſon épée qui eſt ſur la table*). Et qu'elle eſt ta penſée? O Dieux! Ne te reſte-t-il donc plus d'autre remede, d'autre moyen que la mort, qu'un meurtre,.... un meurtre abominable! Moi! ravir à cette fille infortunée ſa derniere conſolation, ſon appui, ſon défenſeur, ſon frere... Moi! répandre le ſang d'un homme brave & généreux; & me charger de toute la malédiction d'une famille déſeſpérée. Marie! elle en mourra, & j'en ſerai la cauſe! O ce n'étoient pas là les eſpérances que j'avois conçues, lorſque, pour la premiere fois, je vis cette aimable créature; lorſque mon cœur, ivre d'amour, prenoit tant de plaiſir à contempler ſes charmes; lorſque tu as violé de ſermens ſi ſaintement jurés, ô Clavijo!

tu ne prévoyois pas les ſuites terribles de ton ignominie ! De quelle douce félicité j'aurois joui dans ſes bras ; dans l'amitié d'un tel frere ; Marie ! Marie ! Ah, ſi tu pouvois encore me pardonner ! Si verſant à tes pieds des torrens de larmes, je pouvois effacer mon crime par mes pleurs ! Hé pourquoi ne me pardonneroit-elle pas ? Mon ſang coule par bonds dans mes veines embrâſées ! Comme je ſens palpiter mon cœur ! & déja l'eſpérance... Monſieur ?

DE RONAC.

» Qu'avez-vous décidé ?

CLAVIJO.

» Monſieur de Ronac, écoutez-moi. Rien » au monde ne peut excuſer ma conduite envers » Mademoiſelle votre ſœur. L'ambition m'a per- » du ; mais ſi j'euſſe prévu que Dona Maria eût » un frere comme vous ; loin de la regarder » comme une étrangere iſolée, j'aurois conclu que » les plus grands avantages devoient ſuivre notre » union. Vous venez de me pénétrer de la plus » haute eſtime ; & je me mets à vos pieds pour » vous ſupplier de travailler à réparer s'il eſt poſſi- » ble, tous les maux que j'ai faits à votre ſœur. » Rendez la moi, Monſieur, & je me croirai trop » heureux de tenir de vous ma femme & le pardon » de tous mes crimes.

DE RONAC.

» Il n'eſt plus temps ! Ma ſœur ne vous aime » plus, & je vous déteſte ; faites ſeulement la dé- » claration. C'eſt tout ce que j'exige de vous ; & » trouvez bon après, qu'en ennemi déclaré, je » venge ma ſœur au gré de ſon reſſentiment. »

CLAVIJO.

Votre opiniâtreté, Monſieur, n'eſt ni juſte ni ſage. Je conviendrai avec vous que tout mon repentir & ma bonne volonté ne ſuffiſent pas pour réparer d'auſſi grands torts... Les réparer !.. Oui le cœur de votre eſtimable ſœur peut me laiſſer encore les moyens de le faire : qu'elle reçoive à ſes pieds un miſérable indigne de voir le jour. Voilà, Monſieur, ce que je vous laiſſe à examiner ; & ſur quoi, ce me ſemble, vous devez régler votre conduite, ſi vous ne voulez pas que la démarche que vous allez faire reſſemble ici à l'emportement d'un jeune homme. Si Dona Maria eſt inflexible. Oh je connois ſon cœur ! ſa bonté! ſon ame divine ! Oui, ſi elle inflexible.... Ce n'eſt qu'alors, Monſieur, que vous devez agir.

DE RONAC.

Je ne veux rien entendre, il me faut votre déclaration...

CLAVIJO.

Hé bien, il faut vous la donner. Sortons.

(Il fait un mouvement pour prendre ſon épée.)

DE RONAC *en s'en allant.*

Sortons, Monſieur, je ne demande pas mieux.

CLAVIJO *l'arrêtant.*

Encore un mot, Monſieur de Ronac. Vous avez la bonne cauſe ! Laiſſez-moi pour vous-même avoir de la prudence. Songez bien à ce que vous faites. Quelque ſoit le ſuccès du combat, nous ſommes perdus ſans reſſource. Hélas ! ne mourrois-je pas de douleur & de déſeſpoir ſi mon épée étoit teinte de votre ſang ; ſi après tous les malheurs que j'ai cauſés à Marie, j'étois aſſez féroce pour lui ravir encore un frere..... L'aſſaſſin de Clavijo ne repaſſeroit jamais les Pyrénées.

DE RONAC.

La déclaration, Monſieur, la déclaration.

CLAVIJO.

Soit : je conſens à tout pour vous convaincre de la noble confiance que votre préſence m'inſpire. Je vais l'écrire cette déclaration. Je vous la donnerai même comme vous la demanderez. Mais promettez-moi de n'en faire aucun uſage avant qu'il m'ait été poſſible de voir & de convaincre Dona Maria de mon retour ſincere & du repentir qui déchire mon cœur, avant que j'aie parlé à ſa ſœur, & que la généreuſe Sophie ſe

ſoit intéreſſée pour moi auprès de mon Amante. Me le promettez-vous?

DE RONAC.

Je pars pour Aranjuez.

CLAVIJO.

Volontiers! Partez: mais la déclaration reſtera dans votre porte-feuille, je l'exige. Et ſi, lorſque vous ſerez de retour, je n'ai point obtenu mon pardon, vous donnerez alors un libre cours à votre vengeance. Ma propoſition eſt juſte & ſage; & ſi vous refuſez de l'accepter, puiſque vous m'y forcez, il faudra bien alors que je me coupe la gorge avec vous. Et quelles ſeront les victimes de votre imprudente vivacité, ce ſera vous, & votre pauvre ſœur.

DE RONAC.

Il vous ſied bien encore de plaindre celle que vous avez rendue malheureuſe.

CLAVIJO *s'aſſeyant.*

Enfin ma propoſition, Monſieur, vous convient-elle?

DE RONAC.

Eh bien, ſoit, je l'accepte. Mais je vous préviens que je n'attends pas un moment de plus. Je reviens d'Aranjuez; je demande; j'écoute; & ſi comme je l'eſpere & le deſire, on ne vous a

point encore pardonné, j'envois tout de ſuite votre déclaration chez l'Imprimeur.

CLAVIJO *prend du papier.*

Comment la voulez-vous?

DE RONAC.

En préſence, Monſieur, de vos domeſtiques.

CLAVIJO.

Mais à quoi bon!

DE RONAC.

Ils ſe tiendront là dans cette galerie. Je ne veux pas que l'on puiſſe croire que je vous ai forcé.

CLAVIJO.

Et quelles raiſons!

DE RONAC.

Je ſuis en Eſpagne, & j'ai à faire à Clavijo.

CLAVIJO.

Soit (*Il ſonne, un Domeſtique entre.*) Faites monter tous mes gens, tenez-vous ici avec eux dans la galerie. (*Le Domeſtique ſort, & tous les autres viennent & reſtent dans la galerie*).

Vous permettez que je faſſe moi-même la déclaration.

DE RONAC.

Non, Monſieur. Vous voudrez bien écrire ce que je vous dicterai. (*Clavijo écrit.*)

« *Je soussigné Joseph Clavijo, garde d'une des*
» *Archives de la Couronne...* »

CLAVIJO.

De la Couronne....

DE RONAC.

« *Reconnois, qu'après avoir été reçu avec bonté...*

CLAVIJO.

Avec bonté...

DE RONAC.

» *Dans la maison de Madame Ilberto. J'ai*
» *trompé....*

CLAVIJO.

Monsieur!

DE RONAC.

Avez-vous quelqu'autre terme?

CLAVIJO.

Je crois......

DE RONAC.

J'ai trompé... Et puisque vous l'avez fait, pourquoi ne voudriez-vous pas l'écrire! « *J'ai trompé*
» *Mademoiselle Caron sa sœur, par la promesse*
» *d'honneur mille fois réitérée de l'épouser, à la-*
» *quelle j'ai manqué, sans qu'aucune faute ou foi-*
» *blesse de sa part ait pu servir de prétexte ou*
» *d'excuse à mon manque de foi; qu'au contraire*
» *la*

» *la sagesse de cette Demoiselle, pour qui j'ai*
» *le plus profond respect, a toujours été pure &*
» *sans tache. Je reconnois que par ma conduite,*
» *la légéreté de mes discours, & par l'interpréta-*
» *tion qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement ou-*
» *tragé cette vertueuse Demoiselle, à laquelle je*
» *demande pardon par cet écrit, fait librement &*
» *de ma pleine volonté, quoique je me reconnoisse*
» *tout-à-fait indigne de l'obtenir......*

(*Clavijo s'arrête*).

Ecrivez ! écrivez !... » *Lui promettant toute*
» *autre espece de réparation qu'elle pourra desirer,*
» *si celle-ci ne lui convient pas. Fait à Madrid,*
» *ce*, &c. »

CLAVIJO *se leve.*

(*Il fait signe à ses domestiques de se retirer, & il donne sa déclaration à Ronac.*)

» Monsieur, je crois parler au plus offensé,
» mais au plus généreux des hommes : avant de
» me diffamer, accordez-moi le moment de tenter
» un effort pour ramener encore une fois Dona
» Maria : c'est dans cet unique espoir que j'ai écrit
» la réparation que vous emportez : mais avant
» de me présenter, j'ai résolu de charger quel-
» qu'un de plaider ma cause auprès d'elle : & ce
» quelqu'un, c'est vous. »

DE RONAC.

» Je n'en ferai rien.

R

CLAVIJO.

» Au moins vous lui direz le repentir amer » que vous avez apperçu en moi. Je borne à » cela toutes mes follicitations. A votre refus je » chargerai quelqu'autre de me mettre à ses pieds.» D'ailleurs vous lui devez un récit fidele. Dites-lui dans quelles dispositions vous m'avez trouvé.

DE RONAC.

Je vous le promets. Adieu.

CLAVIJO.

Adieu. Portez-vous bien. (*Il lui offre sa main. De Ronac la refuse, & sort brusquement.*)

CLAVIJO *seul.*

Quel coup de foudre! Comme mon sort a changé tout-à-coup! Je me repens! J'ai mal fait de lui donner cette déclaration; mais tout cela s'est passé si brusquement! si brusquement! Il ne m'a pas laissé le temps de me reconnoître.

CARLOS *entre.*

CARLOS.

Quelle visite as-tu donc reçue ce matin! toute la maison est en l'air. Qu'y a-t-il donc de nouveau?

CLAVIJO.

C'étoit le frere de Marie.

CARLOS.

Je m'en suis douté. Ce coquin de vieux do-

mestique qui étoit jadis au service d'Ilberto, & qui m'instruit aujourd'hui de tout ce qui se passe dans cette maison, vient de m'apprendre tout-à-l'heure, que depuis hier il sait qu'ils attendoient ce frere avec impatience; mais il n'a pu me rencontrer pour me le dire plutôt. Eh bien, il est venu!

CLAVIJO.

Le digne jeune homme!

CARLOS.

Nous en serons bientôt délivrés. J'y ai déja songé en venant ici! Et que demande-t-il? à se battre? Veut-il une réparation d'honneur? Etoit-il emporté ce petit Monsieur?

CLAVIJO.

Il a demandé que je lui signasse une déclaration, comme sa sœur n'avoit jamais donné lieu à mon manque de foi.

CARLOS.

Et tu l'as donnée?

CLAVIJO.

C'étoit, je crois, ce que j'avois de mieux à faire.

CARLOS.

Certainement. Est-ce là tout?

CLAVIJO.

Il falloit me battre ou lui donner cette déclaration.

CARLOS.

La lui donner; c'étoit le parti le plus ſage. Et qui voudroit riſquer ſa vie contre un pareil héros de roman? Cette déclaration, te l'a-t-il demandée d'un ton....

CLAVIJO.

Il me l'a dictée lui-même; & j'ai été obligé de faire monter tous mes domeſtiques dans cette galerie.

CARLOS.

J'entends! Ah, je vous tiens, mon petit ami; ceci vous perd. Dis que je ne ſuis qu'un ſot, ſi ſous deux jours, notre homme n'eſt pas enfermé, & ſi dans le premier tranſport, on ne l'enleve aux Indes.

CLAVIJO.

Non, Carlos. Les affaires ont pris une tournure bien différente de celle que tu penſes.

CARLOS.

Comment?

CLAVIJO.

J'eſpere qu'il s'intéreſſera pour moi auprès de ſa ſœur, & que ſes ſoins, mon zele & mon repentir obtiendront enfin mon pardon de Marie.

CARLOS.

Clavijo!

CLAVIJO.

J'eſpere anéantir tout ce qui s'eſt paſſé, & réparer tous mes crimes. A mes yeux comme à ceux de tout le monde, je veux être un honnête homme.

CARLOS.

Et de par tous les diables, je crois.... Mais es-tu retombé dans l'enfance? On s'apperçoit toujours que Clavijo eſt un ſavant! Se laiſſer abuſer de la ſorte! Tu ne vois donc pas que tout ceci n'eſt qu'une ruſe aſſez mal adroitement imaginée pour te faire donner dans le panneau?

CLAVIJO.

Non, Carlos, ce n'eſt pas au mariage qu'ils tendent. Ils en ſont même bien éloignés. Elle ne veut plus entendre parler de moi.

CARLOS.

Et tu le crois ſincérement? Mon bon ami, je te demande pardon; mais, ma foi, voilà préciſément comme dans nos comédies on trompe un Gentilhomme de campagne.

CLAVIJO.

Tu me fâches, te dis-je. Oblige-moi de réſerver ta belle humeur pour le jour de mes noces. J'ai réſolu d'épouſer Marie. Mon cœur m'y porte, & c'eſt mon ſeul deſir. Oui, j'ai fondé toutes

mes projets, tous mes plaisirs, toute ma félicité sur l'espérance de mon pardon. Cruelle ambition! Ah, périsse la vanité des grandeurs! Dans les bras de cette adorable amie, je goûterai le bonheur céleste. Je m'abreuverai d'une éternité de délices? O Marie! que m'importe la gloire, si je n'ai pas à qui l'offrir? La gloire que j'obtiendrai, la grandeur à laquelle je vais m'élever, me feront sentir une double jouissance, puisque je les partagerai avec celle dont l'amour double mon être. Il faut que je la voie; que je lui parle! que je parle au moins à sa sœur. Je te laisse.

CARLOS.

Mais tu n'as pas dîné... Tu iras...

CLAVIJO.

J'y vais sur le champ. (*Il part.*)

CARLOS *le suit des yeux, & dit après un moment de silence.*

En voilà encore un qui fera une sottise.

(*Il sort.*)

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le Théatre représente un Appartement dans la maison d'Ilberto.

SOPHIE ILBERTO, MARIE DE RONAC.

MARIE.

Tu l'as vu? Comme je tremble de tout mon corps! Tu l'as vu? Lorsqu'on m'a annoncé son arrivée, j'ai failli de me trouver mal; & tu l'as vu? Non, je ne puis, je ne... Non je ne pourrai jamais le revoir.

SOPHIE.

Que j'étois émue lorsqu'il est entré! Sophie, ainsi que toi, ne le chérissoit-elle pas comme un véritable ami, comme un frere? Combien son éloignement ne m'a-t-il pas aussi causé de peines & de douleur? Et tout-à-coup je le vois tomber à mes pieds, les arroser de ses larmes; je ne sais; mais son repentir est si sincere, ses regards sont si tendres; le son de sa voix est si touchant, ah, ma sœur!

MARIE.

Jamais, non jamais!

SOPHIE.

Oui, c'eſt encore Clavijo; c'eſt toujours ſon ame douce, aimante & ſenſible. Toujours violent dans ſes paſſions, il brûle encore du deſir de ſe voir aimer. Son cœur n'a point changé. Et quand il parle de Marie, que de feu! que d'amour! quel enthouſiaſme! C'eſt comme aux jours heureux de ſa plus vive tendreſſe. Il ſemble que ton bonheur même ait demandé ces triſtes jours d'abſence & d'infidélité, pour ôter la monotonie & la langueur qui ſuivent toujours une longue habitude de ſe voir: & comme pour donner un nouveau reſſort à vos ames.

MARIE.

Tu t'es chargée de prendre ſes intérêts.

SOPHIE.

Non, ma ſœur. Je n'ai rien voulu lui promettre; mais, ma bonne amie, moi, je vois les choſes comme elles ſont. Et ton frere & toi, vous avez tous deux trop de romaneſque dans la tête. Quoi! ton amant eſt devenu parjure, il t'a quittée; eh bien, tu as cela de commun avec bien des femmes qui ne l'ont pas mérité; mais le retour de l'infidele, ſes regrets, le deſir ſincere

qu'il a de réparer ſa faute, de ſaire revivre toutes tes anciennes eſpérances ; c'eſt un bonheur que toute autre que toi ne refuſeroit point.

MARIE.

Mon cœur ſe déchireroit ! j'en mourrois !

SOPHIE.

Je l'avoue, la premiere entrevue te ſera bien ſenſible ; mais crois-moi, ma chere amie, je t'en conjure, ne prends point pour un effet de la haine ou de la vengeance cette angoiſſe de l'ame, ce trouble qui s'empare de tous tes ſens : ton cœur parle pour Clavijo bien plus que tu ne penſes ; & ſi tu ne te ſens pas aſſez de courage pour le revoir, c'eſt parce que tu deſires ardemment ſon retour.

MARIE.

Ma ſœur ! ayez pitié de moi, ma ſœur !

SOPHIE.

Je veux te rendre heureuſe. Si je ne te voyois pour lui que du mépris ou de l'indifférence, je ne dirois pas un mot en ſa faveur ; jamais il ne reverroit Sophie ; mais un jour viendra ; & tu la remercieras, ta ſœur, de t'avoir aidée à te délivrer de ce trouble cruel qui te tourmente, & qui eſt une preuve du plus grand amour.

ILBERTO, BUENKO.

SOPHIE.

Buenko! Ilberto, venez, aidez-moi; venez encourager ma sœur, & qu'elle se décide, hélas! tandis qu'il en est temps encore!

BUENKO.

Je voudrois pouvoir oser dire, ne le revoyez jamais.

SOPHIE.

Buenko!

BUENKO.

Lui! posséder encore cet ange du ciel. Après l'avoir si cruellement outragée & traînée jusques sur le bord du tombeau. A cette idée seule, mon cœur indigné se révolte. La posséder! le barbare! lui! & pourquoi? & comment donc répare-t-il son crime? il revient. Parce qu'il lui plait de revenir & de nous dire; c'est mon goût, c'est aujourd'hui ma fantaisie, je veux bien l'épouser aujourd'hui. Oui, comme si elle devoit se trouver encore très-heureuse de ce qu'il veut bien avoir pour elle cette foiblesse. Non, jamais il n'aura mon consentement; quand bien même le cœur de Marie parleroit pour lui. Il revient; & pourquoi donc revient-il aujourd'hui; précisément aujourd'hui? Devoit-il attendre qu'un frere généreux

vint ici le ménacer de la plus terrible vengeance, pour revenir comme un enfant de college demander humblement pardon. Ah ſon cœur eſt auſſi lâche qu'il eſt abominable!

ILBERTO.

Vous parlez en Eſpagnol, & comme ſi vous ne les connoiſſiez pas, les Eſpagnols. Tous tant que vous êtes, vous ne voyez pas le danger dans lequel nous ſommes.

MARIE.

Mon cher Ilberto!

ILBERTO.

J'eſtime Ronac, j'honore ſon ame grande & courageuſe. J'ai obſervé en ſilence ſes actions héroïques, & je ſouhaite qu'elles ſe terminent heureuſement: je deſire que Marie puiſſe ſe réſoudre à donner ſa main à Clavijo; car (*en ſouriant*) il poſſede encore tout ſon cœur.

MARIE.

Que vous êtes cruel!

SOPHIE.

Ecoute mon époux, ma ſœur, ſuis ſes conſeils, je t'en conjure.

ILBERTO.

Ton frere lui a fait donner une déclaration

qui doit te justifier aux yeux de tout le monde, & qui nous perdra ; oui, elle nous perdra !

BUENKO.

Comment !

MARIE.

O Dieux !

ILBERTO.

Il ne l'a faite que dans l'espérance de regagner ton cœur ; s'il n'y réussit pas ; tu le forces à tout tenter pour anéantir ce fatal écrit ; il le peut, & il le fera. Ton frere a résolu de le faire imprimer & de le répandre aussi-tôt après son retour d'Aranjuez ; & toi, si tu persistes dans ta résolution, je crains bien que ton frere ne revienne jamais.

SOPHIE.

Mon cher Ilberto !

MARIE.

Je succombe !

ILBERTO.

Il est impossible que Clavijo laisse publier une déclaration aussi ignominieuse. Si tu rejettes ses propositions ; en homme d'honneur il court au devant de Ronac ; il faut que l'un des deux périsse ; & quelques heureuses que soient les armes de ton frere, il est perdu. Etranger ! & dans l'Espagne encore ! Le meurtrier d'uu courtisan ! d'un courtisan en faveur ! Il est beau, ma chere amie,

de penſer & de ſentir noblement; mais vouloir ſe perdre ſoi & ſa famille entiere.

MARIE.

Sophie ! Ma ſœur ! Que faut-il donc que je faſſe ?

ILBERTO.

Que Buenko le diſe ſi j'ai tort !

BUENKO.

Ne craignez rien, il n'oſera : il aime trop la vie; & s'il n'avoit pas craint pour ſes jours, il n'auroit pas donné cet écrit; il n'offriroit pas ſa main à Marie.

ILBERTO.

Tant pis! car il en trouvera cent qui lui prêteront leurs bras; cent miſérables qui iront aſſaſſiner Ronac ſur ſa route. Ah, Buenko, as-tu donc ſi peu d'expérience ? Un courtiſan n'auroit pas d'aſſaſſins à ſes gages !

BUENKO.

Le Roi eſt bon & généreux.

ILBERTO.

Eh bien! percez-les donc tous ces murs dont il eſt environné, ces gardes qui l'entourent, ce cortege pompeux, cette magnificence, enfin tout ce que les courtiſans ont inventé pour le ſéparer de ſon peuple. Percez-les donc, & ſauvez nous. Qui eſt-ce?

CLAVIJO *entre tout en désordre.*

CLAVIJO.

Que je la voie! Il le faut! il le faut!

(*Marie jette un cri & tombe dans les bras de Sophie.*)

SOPHIE.

Cruel, que faites-vous!

(*Ilberto & Buenko s'approchent de Marie.*)

CLAVIJO.

Oui, c'est elle! c'est elle! & je suis Clavijo! *Il se jette à ses genoux.*) Daignez m'entendre au moins, ma douce amie, si vous ne voulez plus me revoir. Marie, écoutez-moi. Hélas! dans ces temps où Ilberto me reçut avec amitié dans sa maison, lorsque je n'étois encore qu'un jeune homme sans fortune, auquel on ne faisoit aucune attention, lorsque mon cœur brûloit d'amour pour vous; méritois-je?... Ou plutôt n'étoit-ce pas une convenance de caracteres, une inclination secrete, une harmonie de nos ames qui faisoit que vous ne restiez point indifférente, & qui m'assura bientôt que je possédois entiérement votre cœur? Et maintenant ne suis pas le même? N'êtes-vous pas la même? Pourquoi donc n'oserois-je plus espérer? pourquoi n'oserois-je plus vous conjurer encore? Marie! Ne voudriez-vous plus revoir un ami, un amant infortuné, que vous auriez cru perdu pour toujours, &

qui, après une navigation auſſi longue que malheureuſe, reviendroit dépoſer à vos pieds une vie qu'il auroit conſervée pour vous ſeule? Et n'étois-je donc pas à la merci de la mer orageuſe de ce monde? ces paſſions violentes contre leſquelles il nous faut lutter ſans ceſſe, ne ſont-elles pas mille fois plus terribles & plus à craindre que ces flots irrités qui jettent le malheureux loin de ſa patrie? Marie! Marie! Comment pouvez-vous me haïr, moi qui jamais n'ai ceſſé de vous aimer? Au milieu de cette ivreſſe, de ces enchantemens de l'orgueil & de la vanité, je me ſuis toujours rappellé ces heures délicieuſes que j'ai paſſées à vos genoux dans une obſcurité ſi heureuſe, en nous flattant des perſpectives agréables que nous offroit l'avenir. Et pourquoi donc aujourd'hui ne rempliriez-vous pas avec moi nos plus douces eſpérances? Eſt-ce parce qu'un deſtin cruel a paru les anéantir que vous refuſeriez de jouir du bonheur de la vie? Non, ma chere amie, croyez-moi, les plus grandes joies de ce monde ne ſont jamais pures; ſouvent elles ſont empoiſonnées ou par nos paſſions ou par le deſtin. Pourquoi nous plaindre d'avoir éprouvé le ſort de tous les hommes? Pourquoi nous rendre coupables en repouſſant cette occaſion heureuſe de faire oublier le paſſé; de réparer nos maux; de conſoler une famille en

pleurs ; de récompenſer l'action héroïque d'un frere généreux ; & d'aſſurer à jamais notre propre bonheur ? O vous, dont je n'ai pas mérité l'amitié ; mais que j'oſe appeller mes amis, & qui devez l'être, mes amis, puiſque vous êtes ceux de la vertu à laquelle je retourne, Ilberto ! Buenko ! réuniſſez vos inſtances aux miennes ; Marie ! tu ne connois donc plus ma voix ? tu n'entends donc plus le langage de mon cœur ? Marie, Marie. (*Il ſe ſaiſit de ſa main avec tranſport.*) Sens-tu couler mes larmes ?

MARIE.

O Clavijo !

CLAVIJO. (*Il ſe leve en baiſant avec ardeur la main de Marie.*)

Elle me pardonne ; elle m'aime (*Il embraſſe Ilberto & Buenko.*) Elle m'aime encore ! ô Marie ! mon cœur me l'avoit bien dit ; il m'auroit ſuffi de me jetter à tes pieds, d'y verſer des larmes de repentir ; & dans ma douleur muette tu m'aurois entendu ſans que je te parlaſſe, comme j'ai obtenu ton pardon ſans que ta bouche l'ait prononcé. Cette union intime, cette ſympathie de nos ames n'a point encore ceſſé : elles s'entendent comme autrefois, où ſans le ſecours de la froide entremiſe de la parole, ni de geſtes expreſſifs, nous ſavions nous communiquer l'un à l'autre nos mouvemens

mouvemens les plus secrets. Marie! Marie!

DE RONAC *entre.*

DE RONAC.

Ah!

CLAVIJO *volant au devant de lui.*

Mon frere!

DE RONAC *à sa sœur.*

Tu lui pardonnes?

MARIE *pâle & tremblante.*

Laissez moi! je me meurs! (*On l'emmene.*)

DE RONAC.

Elle lui a pardonné?

BUENKO *d'un ton fâché.*

On le croiroit.

DE RONAC.

Non, tu ne mérites pas ton bonheur!

CLAVIJO.

Crois que mon cœur en est trop persuadé!

SOPHIE *revient.*

Elle lui pardonne. Un torrent de larmes couloit de ses yeux. Qu'il s'éloigne un moment, dit-elle; que mon cœur est agité! Les sanglots étouffoient sa voix. Je lui pardonne, s'est-elle écriée en se jettant dans mes bras. Ah! comment sait-il donc combien je l'aime encore?

CLAVIJO *baise avec transport la main de Sophie.*

Je suis donc le plus heureux des hommes. Mon frere !

DE RONAC *l'embrasse.*

De tout mon cœur ! Je vous avoue cependant que je ne puis être encore votre ami ; que je ne saurois encore vous aimer. Soyez de la famille, & que tout soit oublié. Cet écrit que vous m'avez donné, le voici. (*Il tire un papier de son porte-feuille, le déchire & le donne à Clavijo.*)

CLAVIJO.

Je suis à vous pour toujours ! oui pour toujours !

SOPHIE *avec douceur.*

Clavijo, je vous prie, éloignez-vous, pour qu'elle n'entende plus le son de votre voix, & qu'elle puisse calmer le trouble de ses sens.

CLAVIJO *les embrassant tour-à-tour.*

Adieu ! Adieu ! Embrassez mille fois cet ange ! Adieu ! (*Il sort.*)

DE RONAC.

Elle lui pardonne, eh bien, tant mieux ! quoique j'eusse desiré que cela finît autrement. (*En souriant.*) Ce sont de bonnes petites personnes au moins que ces jeunes filles ! Tenez, mes amis, je vous l'avouerai franchement, notre respectable Ambassa-

deur étoit d'avis, & desiroit même que Marie lui pardonnât, & qu'une heureuse réconciliation pût terminer cette fâcheuse affaire.

ILBERTO.

Et moi aussi. Me voilà donc rassuré.

BUENKO *avec humeur.*

Il est votre frere, n'est-ce pas? Adieu, vous ne me reverrez plus chez vous.

DE RONAC.

Monsieur!

ILBERTO.

Buenko!

BUENKO.

Je lui ai juré une haine éternelle, & faites attention sur-tout, à quel homme vous avez à faire. (*Il sort.*)

ILBERTO.

C'est un oiseau de mauvais augure, ce Buenko! Mais avec le temps, lorsqu'il verra que tout va bien, il reviendra.

DE RONAC.

Je me suis un peu trop pressé de lui rendre....

ILBERTO.

Allons donc, encore de ces idées noires!

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le Théatre représente l'Appartement de Clavijo.

CARLOS.

CARLOS.

C'EST fort bien fait à la justice de nommer des curateurs à un homme qui, par ses dissipations ou d'autres extravagances, prouve que sa tête est dérangée; mais si le Magistrat prend ce soin là pour nous autres, dont il s'embarrasse fort peu, pourquoi ne rendrions-nous pas le même service à notre ami? Clavijo! je te vois dans une situation bien fâcheuse; allons, j'ai encore de l'espérance; & pourvu que tu sois aussi docile que tu l'étois jadis, il est encore temps de te guérir d'une folie, qui, avec ton caractere violent & sensible, feroit le malheur de tes jours, & te conduiroit au tombeau. Le voici!

CLAVIJO, *tout pensif.*

CLAVIJO.

Bon jour, Carlos.

CARLOS.

Tu me donnes-là un bon jour bien triste: il

part d'un cœur ſerré ! Viens-tu de prendre cette belle humeur chez notre aimable Françoiſe ?

CLAVIJO.

C'eſt un ange ! Quelle digne famille ! Les belles ames !

CARLOS.

Ce mariage ne ſe conclura pas tout de ſuite. On aura au moins le temps de ſe faire broder un habit ?

CLAVIJO.

Tu plaiſantes peut-être. Mais je te l'aſſure ; on ne verra point d'habits brodés à nos noces.

CARLOS, *d'un ton railleur.*

Je le crois bien.

CLAVIJO.

Notre amour mutuel, la douce harmonie de nos ames, la joie de l'amitié feront ſeuls tout l'éclat, toute la pompe de ce jour ſolemnel.

CARLOS.

Vous ferez, à petit bruit, un petit mariage ?

CLAVIJO.

Oui, comme deux tendres époux qui ſentent que tout leur bonheur eſt tout entier en eux-mêmes.

CARLOS.

Dans les circonſtances préſentes, c'eſt aſſez bien vu.

CLAVIJO.

Les circonſtances! Que veux-tu dire par ces circonſtances?

CARLOS.

J'entends les choſes telles qu'elles ſont, la tournure qu'elles prennent, & la maniere dont tout cela s'arrange.

CLAVIJO.

Ecoute Carlos : Je déteſte le ton de la réſerve dans un ami; je ne puis ſupporter qu'il me parle à double entente. Je ſais bien que tu n'es pas porté pour ce mariage; cependant ſi tu avois quelques objections, tu peux les faire : je t'écoute, parle. Eh bien, franchement! Que dis-tu de cette affaire? Que penſes-tu de la maniere dont je la termine?

CARLOS.

Il arrive dans la vie des choſes extraordinaires auxquelles on ne s'attendoit pas; & il ſeroit fâcheux que cela fût autrement. Si tout alloit toujours bien, auroit-on de quoi s'étonner, s'occuper, ſe chuchoter à l'oreille? on n'auroit rien à ſe dire & l'on bâilleroit dans les aſſemblées.

CLAVIJO.

Oui, l'on ſera ſurpris; on ſe regardera.

CARLOS.

Le mariage de Clavijo! Cela va ſans dire.

Combien de jeunes cœurs à Madrid ont fondé ſur toi leurs eſpérances ? & quand tu leur joueras un pareil tour ?...

CLAVIJO.

Il n'en ſera cependant pas autrement !

CARLOS.

C'eſt bien ſingulier ! Sais-tu que je connois fort peu d'hommes comme toi pour faire ſur les femmes une impreſſion auſſi forte & auſſi générale. Preſque par-tout ; à la ville, à la cour, il y a de charmantes petites perſonnes qui ont dreſſé leur plan pour t'attirer vers elles. L'une compte ſur ſa beauté ; l'autre ſur ſa naiſſance, ſon eſprit, ſes graces. Combien ne m'a-t-on pas adreſſé de complimens ? & tout cela par rapport à toi ; car ce n'eſt pas à mon teint de mûre, à mon large nez retrouſſé, à mes cheveux crêpus que je les dois ; & d'ailleurs mon mépris pour les femmes eſt aſſez connu.

CLAVIJO.

Ici la plaiſanterie eſt de mauvaiſe grace !

CARLOS.

Comme ſi je n'avois pas reçu pour toi de ces charmantes propoſitions griffonnées par de petits doigts mignons & délicats, & dans leſquels on trouvoit autant d'ortographe qu'il doit y en avoir dans le premier billet doux, original, d'une jeune

fille de quinze à ſeize ans; & combien de jolies petites Duegnes ces heureux meſſages ne m'ont-ils pas amené dans mes filets! ...

CLAVIJO.

Et tu ne me diſois rièn de tout cela?

CARLOS.

C'eſt que je ne voulois pas t'occuper de ces riens; & que je n'étois pas d'avis de te voir penſer ſérieuſement au mariage. O Clavijo! ton bonheur m'étoit auſſi cher que le mien. Je n'ai pas voulu d'autre ami que toi; tous les hommes me ſont à charge; & toi-même auſſi tu commences à me le devenir.

CLAVIJO.

Mon ami, je te conjure; ceſſe de m'affliger.

CARLOS.

Brûlez la maiſon d'un homme qui a paſſé dix ans de ſa vie à la conſtruire, & faites-lui venir enſuite un philoſophe pour l'exhorter à la patience. On eſt bien bon de s'intéreſſer à d'autres qu'à ſoi; les hommes ne méritent pas...

CLAVIJO.

Et ne voilà-t-il pas encore de ta miſanthropie?

CARLOS.

Et c'eſt toi ſeul qui me la donne! Je me diſois à moi-même; pourquoi Clavijo ſe ma-

rieroit-il à présent, fut-ce même très-avantageusement? A la vérité, pour un homme ordinaire, il est actuellement tout ce qu'il pourroit être : mais avec son esprit, ses talens & une figure aussi agréable, il seroit inexcusable ; il est impossible de s'en tenir là. Je formois alors mes projets. Il y a peu d'hommes aussi entreprenans, qui aient autant d'intelligence, & qui soient en même-temps si souples & si actifs ; il est capable de réussir en tout ; en sa qualité de Garde d'une des Archives de la Couronne, il est à portée d'acquérir promptement les plus grandes connoissances ; il se rendra nécessaire ; & qu'il arrive quelque changement, le voilà Ministre.

CLAVIJO.

Je te l'avoue, voilà de mes songes dorés.

CARLOS.

De tes songes dorés! Il est aussi sûr que j'arriverois au sommet d'une tour, si je commençois d'y monter avec la ferme résolution de ne pas me décourager avant d'y être parvenu, comme il est vrai que tu aurois triomphé de toutes les difficultés & surmonté tous les obstacles ; & du reste je n'étois plus en peine pour toi. Tu n'as pas de fortune, tant mieux! tu n'auras que plus d'ardeur pour en acquérir & plus de prudence pour la conserver. Et celui qui reçoit les

deniers du Roi sans s'enrichir est un mal adroit ; & puis je ne vois pas pourquoi les sujets ne devroient pas aussi bien des impôts au Ministre qu'au Roi. Celui-ci donne son nom, & l'autre ses talens. Lorsque j'avois arrangé tout cela dans ma tête, alors je cherchois à te marier. Je voyois bien des familles, fieres de leur haute naissance, qui auroient fermé les yeux sur la tienne ; j'en voyois d'immensement riches qui n'auroient pas demandé mieux que de fournir à tes dépenses, pour oser prendre quelque part à la gloire du second Roi ; & à présent...

CLAVIJO.

Que tu es injuste ! tu mets aujourd'hui mon état bien au dessous de ce qu'il est en effet ; & crois-tu sérieusement que j'en resterai-là ; que je ne saurai plus m'avancer, & à grands pas ?

CARLOS.

Mon cher ami, si tu emportes la tête d'une plante, elle n'en produira pas moins une foule de rejettons ; elle pourra même un jour former un vaste buisson ; mais elle ne sera jamais ce chêne impérieux qui domine sur tous les arbres de la forêt. Et il ne faut pas t'imaginer qu'à la Cour on verra ce mariage avec indifférence. As-tu donc oublié quels sont les hommes qui ont désapprouvé ta passion pour Marie ? As-tu donc

oublié quel est celui qui t'a donné le sage conseil de l'abandonner ? faut-il que je te les nomme ! que je te les compte tous par mes doigts !

CLAVIJO.

Oui, je sais bien que tout le monde n'approuvera pas ce mariage, & cette idée est déja venue me tourmenter.

CARLOS.

L'approuver? personne! Et tous tes protecteurs ne doivent-ils pas être irrités, de ce que, sans les prévenir, sans leur demander conseil, tu t'es allé sacrifier ?...

CLAVIJO.

C'est fort déplacé, Carlos ; c'est très-mal, c'est exagéré.

CARLOS.

Il s'en faut de beaucoup. Je pardonnerois à un homme de faire une extravagance par amour; d'épouser une petite bourgeoise, par exemple, parce qu'elle est belle comme un ange; à la bonne heure. On blâme celui qui l'épouse; fort bien : mais tout le monde n'en est pas moins jaloux de son sort.

CLAVIJO.

Tout le monde ! Le monde, toujours le monde !

CARLOS.

Tu me connois : je m'embarrasse fort peu des discours d'autrui : mais encore est-il vrai que lorsqu'on ne fait rien pour les autres, on ne fait rien pour soi ; & si les hommes ne vous admirent ou ne vous jalousent, vous n'êtes point heureux.

CLAVIJO.

Le monde ne vous juge que sur les apparences. Oh ! qu'on doit envier celui qui possede le cœur de Marie !

CARLOS.

Les choses ne sont gueres que ce qu'elles paroissent. Mais sérieusement je me suis toujours douté qu'il devoit y avoir quelque charme secret qui rendoit ton bonheur digne d'envie. Car ce qu'on en voit de ses yeux, ce que l'esprit peut en imaginer....

CLAVIJO.

Tu voudrois me désespérer ?

CLAVIJO.

Et comment donc cela s'est-il fait, se demandera-t-on dans la ville ? Et comment donc cela s'est-il fait, se demande-t-on à la Cour : Dites-moi de grace comment cela s'est fait ? Elle est sans fortune, sans naissance ; & si Clavijo n'avoit daigné penser à elle, on ne sauroit pas même qu'elle fût au monde : on la trouve gentille,

aimable, ſpirituelle. Eſt-ce qu'on prend une femme pour cela? toutes ces miſeres ſe paſſent bien vîte dans les premieres années du mariage! Ah! mais, ajoute quelqu'un, on la dit belle, charmante, d'une beauté raviſſante; à la bonne heure répond un autre.

CLAVIJO *ſe trouble, & tout interdit il laiſſe échapper un profond ſoupir.*

Ah!

CARLOS.

Belle! oh, dit une petite femme; pas trop belle! Il y a près de ſix ans que je ne l'ai vue; & quelquefois on change en ſix ans, répond une autre. Mais nous la verrons, ajoute une troiſieme; il nous la préſentera bientôt ſans doute. On ſe fait des queſtions, on regarde, on s'informe, on attend, on eſt impatient; on ſe repréſente ce fier Clavijo, qui ne ſe montroit jamais en public ſans y mener, comme en triomphe, une belle, magnifique & ſuperbe Eſpagnole, dont le front rayonnant, les joues de roſes, les yeux étincelans, & la tête élevée, couverte de perles & de diamans, ſembloit dire à tout le monde: Regardez-moi! Ne ſuis-je pas digne de mon conducteur? & qui, dans l'ivreſſe de ſon orgueil, par le frémiſſement de ſa robe qu'elle faiſoit flotter au gré des vents, cherchoit à ſe faire remarquer davantage, & à ſe donner en-

core plus de majeſté. Et le voilà qui paroît ce Monſieur Clavijo ! & tous reſtent muets d'étonnement. Il s'en vient là avec ſon petit trotte-menu, ſa petite Françoiſe maigre & ſeche, qui, toute peinte de blanc & de rouge, n'en eſt pas moins un ſquelette dont la langueur eſt l'image de la mort. Oui, mon ami ; je ſuis furieux ; je ne ſais où fuir, où me cacher ! lorſqu'on m'arrête, qu'on m'interroge, qu'on me queſtionne, & que perſonne ne ſauroit concevoir...

CLAVIJO *lui ſerrant la main.*

Carlos, mon cher ami ! Que je me trouve dans une ſituation cruelle ! Je t'avoue que j'ai été effrayé moi-même quand je ſuis retourné chez Marie. Comme elle étoit changée ! Comme elle eſt pâle & défigurée ! Oh, c'eſt moi ſeul qui en ſuis la cauſe ; mes lâches trahiſons !

CARLOS.

Fantomes ! chimeres que tout cela : elle étoit languiſſante avant que ton roman ne finît avec elle. Je te l'ai dit mille fois : mais vous autres amans, vous ne voyez rien, vous ne ſentez rien. Clavijo, c'eſt une action indigne ! Quoi, t'oublier à ce point-là : tu veux prendre une femme cacochyme qui communiquera à ta poſtérité une infirmité perpétuelle ; tu veux que tes enfans & tes petits-enfans, à peine entrés dans la vie,

s'éteignent comme une lampe qui n'a plus d'aliment. Un homme comme toi, fait pour devenir la souche d'une famille, qui peut-être dans la suite... Je ne me connois plus; l'indignation m'égare.

CLAVIJO.

Carlos, & que te dirois-je? quand je l'ai revue; dans la premiere ivresse, mon cœur voloit au devant d'elle: hélas! bientôt la compassion, la pitié furent les seuls sentimens qu'elle m'inspira. Mais de l'amour! Vois; dans le moment même où le plaisir de me voir à ses genoux faisoit bouillonner mon sang, je saisis sa main, & je me sentis glacé; comme si la froide mort avoit porté tout-à-coup la sienne sur mon cœur. Je m'efforçois de paroître gai devant tous ceux qui m'environnoient, j'affectois d'être au comble du bonheur; mais tout étoit éteint, j'étois gêné, mal à mon aise; & s'ils n'avoient pas été si hors d'eux mêmes, ils s'en seroient aisément apperçus.

CARLOS *avec feu.*

Mort de ma vie! & tu veux l'épouser?

(*Clavijo pensif, reste sans lui répondre.*)

Ç'en est fait, tu es perdu; perdu à jamais. Adieu donc, mon cher ami! Fais-moi renoncer à tout; fais-moi passer le reste de ma vie à mau-

dire ton aveuglement. Funeste illusion ! Est-il possible, grand Dieu! Se rendre méprisable aux yeux de tout un peuple; sans que ce soit au moins pour satisfaire une passion, un desir seulement! Aller gagner de gaieté de cœur une maladie qui, en minant peu-à peu tes forces, te défigurera; & dans la fleur de ta jeunesse, te rendra affreux aux yeux de tout le monde!

CLAVIJO.

Carlos! Carlos!

CARLOS.

Et falloit-il monter si haut pour faire une si grande chûte! Sais-tu bien de quel œil on verra tout cela? C'est le frere, diront-ils, qui est arrivé: ce doit être un brave jeune homme, il a fait trembler Clavijo; & celui-ci n'a pas osé lui tenir tête. Ha, ha, diront nos courtisans railleurs, on voit bien que cet homme orgueilleux n'a pas un sang fort noble dans les veines. Bâh! s'écrie un autre en enfonçant son chapeau, j'aurois bien voulu que ce François se fût adressé à moi; & il fait sonner sa main sur son ventre. Et l'insolent, qui tient ces propos, n'est pas seulement digne d'être ton valet.

CLAVIJO, *dans un moment de la plus vive douleur, se jette dans les bras de Carlos en répandant un torrent de larmes.*

Sauve-moi, mon ami! Mon cher Carlos, sauve-moi;

ſauve-moi; ſauve-moi de l'horreur d'un double parjure? Sauve-moi de l'opprobre, de l'ignominie; ſauve-moi de moi-même. Je ſuccombe; je me ſens mourir!

CARLOS.

Pauvre inſenſé! j'eſpérois de ne plus te voir ces folies de jeuneſſe, ces larmes, ces foibleſſes honteuſes! J'eſpérois que l'âge mûr te rendroit plus raiſonnable, plus ferme, & que tu ne t'abandonnerois plus à ces douleurs efféminées qui t'ont fait verſer tant de pleurs. Allons, Clavijo, ſois homme: eſſuye tes larmes.

CLAVIJO *avec attendriſſement.*

Laiſſe-moi pleurer! (*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

CARLOS.

Falloit-il entrer dans une ſi belle carriere pour s'arrêter ainſi au milieu de ſa courſe? Avec un cœur comme le tien, avec des ſentimens qui auroient fait le bonheur d'un citoyen paiſible, falloit-il réunir encore ces malheureux deſirs de grandeur? Et qu'eſt-ce que la grandeur, Clavijo? S'élever au deſſus des autres par ſon rang & ſes dignités? N'en crois rien, mon ami! Si ton cœur n'eſt pas plus grand que celui des autres hommes; ſi tu ne te ſens pas aſſez de force pour te mettre tranquillement au deſſus de ces petits malheurs qui tourmenteroient une ame foible; toi-même,

avec tous tes honneurs, & décoré de tes cordons, de tes croix, avec la couronne même; tu ne ſeras jamais qu'un homme ordinaire. Dans quel état es-tu mon ami? Ranime-toi, ſois encore Clavijo!

(Clavijo ſe leve, regarde Carlos, & lui tend une main que ſon ami prend avec vivacité.)

CARLOS.

Allons, mon ami! arme-toi de courage; décide-toi! Regarde, je ne te dis plus rien. Voici deux propoſitions que je mets dans la balance; tu peux choiſir! Ou tu épouſes Marie, & tu trouves ton bonheur dans la vie ignorée d'un citoyen, dans les plaiſirs paiſibles d'un pere de famille; ou tu continues ta courſe dans la carriere de l'honneur & de la gloire. Je ne te dis plus rien: je ſuppoſe la balance égale, & qu'il ne dépende que de toi ſeul de la faire pencher de tel ou de tel côté. Mais décide-toi! Rien de plus malheureux dans le monde qu'un homme qui ne ſait pas prendre une réſolution, qui flotte entre deux ſentimens, qui voudroit les réunir tous deux, & qui ne peut concevoir que cette réunion eſt impoſſible, à cauſe de ces doutes & de ces inquiétudes qui le tourmentent. Courage! Donne ta main à Marie, agis comme un honnête homme qui ſacrifie à ſa parole le bonheur de ſa vie entiere, qui croit de ſon devoir de réparer le mal qu'il a

fait, & qui n'a jamais étendu le cercle de ses volontés, de ses goûts, de ses actions, pour être toujours en état de pouvoir tout réparer, & jouis ainsi du bonheur d'une douce obscurité, du bon témoignage d'une conscience scrupuleuse & de toutes ces félicités qui sont accordées aux hommes capables de faire leur propre bonheur & les plaisirs de leur petite famille. Décide-toi, & je dirai alors : Tu es un homme.

CLAVIJO.

O Carlos! pourquoi n'ai-je pas une étincelle de ton génie, de ta force, de ton courage?

CARLOS.

Ce feu est dans ton cœur, mais il y est assoupi, & je le ranimerai, & je soufflerai sur ses étincelles jusqu'à ce que tu sois tout embrâsé. Vois d'un autre côté la fortune & la grandeur qui t'attendent. Je ne te les peindrai point ces espérances avec les couleurs éblouissantes d'un Poëte! Tu n'as qu'à te les représenter seulement à toi-même avec cette clarté sous laquelle elles s'offroient sans cesse à ton cœur; avant que ce petit François, cette tête exaltée n'eût troublé tous tes sens. Mais c'est ici, Clavijo, qu'il faut être homme. Voilà ton chemin; franchis-le hardiment sans regarder ni à droite ni à gauche. Puisse ton ame s'aggrandir! Sache, (& qu'au fond

de ton cœur le ſentiment de cette grande vérité s'empare de toi !) que les hommes extraordinaires ne ſont réellement extraordinaires que parce que leurs devoirs s'écartent des devoirs du commun des hommes. Sache ! que celui qui eſt chargé d'examiner un grand tout, de le gouverner & de le conſerver, n'a jamais à ſe reprocher d'avoir négligé de petits rapports, briſé de foibles liens, & ſacrifié quelques parties pour le bien du tout. C'eſt ainſi que le Créateur agit dans la nature ; les Rois dans leurs états ; & pourquoi ne ferions-nous pas comme eux pour leur reſſembler ?

CLAVIJO.

Que je ſuis foible ! Ah, Carlos, que mon ame eſt petite !

CARLOS.

Petite ! Nous ne ſommes jamais petits, parce que des circonſtances malheureuſes nous contrarient ; nous le ſommes quand nous y cédons. Un effort encore, & tu es Clavijo. Étouffe dans ton cœur cette paſſion qui t'avilit, & qui aujourd'hui te convient auſſi peu que ce petit habit gris, & cet air ſimple & modeſte avec lequel tu es arrivé à Madrid. Cette jeune fille n'a-t-elle pas eu depuis long-temps ſa récompenſe pour tout ce qu'elle a fait pour toi ? Es-tu coupable envers elle d'un crime, parce qu'elle eſt la premiere perſonne qui

t'ait reçu chez elle avec amitié? Oh! pour avoir le plaisir de ta société, une autre en auroit fait autant & même davantage, sans avoir d'aussi grandes prétentions. Et te seroit-il jamais venu dans l'idée d'aller donner à ton maître d'école la moitié de ton bien, parce qu'il t'auroit enseigné à lire il y a trente ans?

CLAVIJO.

Tout cela est très-bien, tu peux avoir raison. Soit; mais comment nous tirer de l'embarras où nous sommes? Donne-moi des avis, des secours; & alors parle.

CARLOS.

Bon! Tu le veux?

CLAVIJO.

Fais-moi pouvoir, & je voudrai, je ne suis pas capable de réflexion; fais-en pour moi.

CARLOS.

Eh bien! il faut d'abord donner un rendez-vous à ce Monsieur; ensuite à la pointe de l'épée tu lui redemandes cette déclaration qu'il a exigée la force en main, & que tu as signée par inconséquence.

CLAVIJO.

Et je l'ai cette déclaration; il l'a déchirée & me l'a rendue.

CARLOS.

A merveille ! à merveille ! Comment! ce pas eſt déja fait, & tu me laiſſes parler depuis ſi long-temps? Oh, cela va donc être bientôt terminé ! Tu lui écriras très-tranquillement : *Que tu ne juges point à propos d'épouſer ſa ſœur, qu'il pourroit en apprendre les raiſons, s'il vouloit avoir la bonté de ſe trouver aujourd'hui ſur le ſoir, accompagné d'un ami & pourvu d'armes néceſſaires, à tel ou tel endroit*, &c.

Allons tout de ſuite, Clavijo, écris-moi cette lettre. Il faut que le diable s'en mêle, ſi.....

(*Clavijo s'approche de ſon ſecrétaire.*)

CARLOS.

Ecoute ! un mot : en y faiſant bien attention, nous ſerions bien fous de ſuivre ce projet. Eſt-ce que des gens comme nous ſont faits pour aller riſquer leur vie contre un aventurier qui veut ſe battre ? & ſa maniere de ſe conduire, & ſon état, tout cela ne mérite pas que nous le regardions comme notre égal. Ecoute-moi donc ! Qu'en penſes-tu ? Si j'intentois ſecrétement une plainte au criminel contre lui ; ſi je l'accuſois d'être arrivé *incognito* à Madrid, de s'être fait annoncer chez toi ſous un nom emprunté, & d'y être venu eſcorté d'un homme à lui : Si je diſois que d'abord il a ſu gagner ta confiance par des paroles emmiellées, & que tout à-coup il t'a attaqué, qu'il

t'a forcé de lui ſigner une déclaration, & qu'il eſt parti pour aller la rendre publique. Voilà ſes projets déconcertés; & il apprendra ce qu'il en coûte de venir troubler le repos d'un Eſpagnol.

CLAVIJO.

Tu as raiſon.

CARLOS.

Mais en attendant que cette affaire ſoit entamée, il pourroit fort bien nous jouer quelque tour de ſa façon, ce petit Monſieur; il ne feroit pas mal de le prévenir, & ſans autre forme de procès, de le faire enlever.

CLAVIJO.

Je te connois, & je ſais que tu ſerois homme à exécuter ce projet.

CARLOS.

Cela t'étonne! & qui ſerois-je donc ſi je n'étois pas capable de conduire une pareille miſere, moi qui depuis vingt ans ſais ce que c'eſt que le monde, & qui étois là pour ranimer le premier des hommes, un Clavijo qui ſuccomboit à ſa douleur? Permets-moi donc d'en agir à ma tête; tu n'as rien à faire, rien à écrire. Celui qui fait enfermer le frere, donne aſſez à entendre par-là, ſans le dire hautement, qu'il ne ſe ſoucie point du tout de la ſœur.

CLAVIJO.

Non, Carlos : quoiqu'il en puiſſe arriver, jamais, non, jamais je n'y conſentirai. De Ronac eſt un brave jeune homme, & je ne veux pas qu'il périſſe dans l'horreur des cachots, parce qu'il défend une cauſe juſte. Une autre propoſition, Carlos, une autre propoſition !

CARLOS.

Quelle foibleſſe ! Nous ne le dévorerons pas ; on en prendra ſoin ; & d'ailleurs cela n'eſt pas pour toujours durer ; ſois ſûr que lorſqu'il verra que c'eſt tout de bon, il aura bientôt pris ſon parti. Tout ſon feu s'appaiſe ; il s'en retourne en France, & il te remercie encore, ſi tu veux bien avoir la générofité de payer une penſion à ſa ſœur : c'étoit peut être même là le ſeul but de ſon voyage.

CLAVIJO.

Tu le veux ? Hé bien, j'y conſens ! mais j'exige pour lui tous les ménagemens poſſibles.

CARLOS.

Je te le promets. Mais voici une autre précaution qu'il ne faut pas oublier de prendre ! Il eſt poſſible que nos projets s'éventent ; qu'il en ſoit inſtruit & qu'il vienne encore te trouver & tout détruire. Il ſeroit donc très-néceſſaire de quitter ta maiſon, & d'aller te loger dans quelque endroit

écarté, sans qu'aucun de tes gens le sache. Empaquete seulement ce qui t'est le plus nécessaire, je t'enverrai mon domestique, & je te ferai conduire où la sainte Hermandad elle même ne te déterreroit pas. J'ai toujours au besoin de ces petites retraites. Adieu !

CLAVIJO.

Au revoir.

CARLOS, *en lui serrant la main.*

Courage ! un peu de courage, mon ami : quand tout cela sera fini, nous jouirons. (*Ils sortent.*)

Le Théatre représente un Appartement dans la maison d'Ilberto.

SOPHIE ILBERTO, MARIE DE RONAC.

MARIE.

Et Buenko est parti si brusquement ?

SOPHIE.

Cela ne me surprend pas. Il t'aime ; comment auroit-il pu supporter la présence d'un rival qu'il doit doublement haïr ?

MARIE.

C'est le meilleur & le plus vertueux des hommes. (*En lui montrant son ouvrage.*) Il me semble qu'il faut s'y prendre comme cela ?

je la garnirai par ici, & je ferai repasser ma dentelle par-dessus : ce sera bien ?

SOPHIE.

Très-bien. Et moi, je vais mettre sur ma coëffure un ruban paille; c'est la couleur qui me sied le mieux. Hé bien! Tu ris?

MARIE.

Je ris de moi-même. Voilà bien les femmes! A peine nous trouvons-nous un peu plus tranquilles, que nous nous occupons tout de suite de chiffons & de rubans.

SOPHIE.

Tu n'as point ce reproche à te faire. Dès le moment même de l'absence de Clavijo, toujours triste & languissante, ton cœur s'étoit fermé à tous les plaisirs.

(*Marie effrayée tout-à-coup regarde la porte.*)
Qu'as-tu donc?

MARIE.

J'ai cru entendre arriver quelqu'un, & j'en ai été si saisie, si saisie! Ah! j'en mourrai sans doute! Mon pauvre cœur! Sophie, mets-là ta main; sens-tu comme il palpite; pour une vaine frayeur!

SOPHIE.

Calme-toi, ma sœur! ma tendre amie. Dieux! comme tu es pâle!

MARIE.

J'ai là (*elle porte la main sur son cœur*) une oppression, un spasme! Que j'ai de peine à respirer; je souffre!

SOPHIE.

Ne te tourmente pas si cruellement, ma sœur, montre donc un peu de courage.

MARIE.

Je suis trop sensible & trop malheureuse. Les chagrins & la joie ont épuisé ma vie infortunée. Clavijo! je le retrouve à mes pieds; mais que ma joie est encore imparfaite! Je jouirai peu de mon bonheur; & qui sait, hélas! s'il en doit être jamais pour moi?

SOPHIE.

Ecarte ces idées tristes. Tu prends donc plaisir à te chagriner?

MARIE.

Pourquoi veux-tu que je me fasse illusion?

SOPHIE.

Tu es jeune. Tu peux tout espérer.

MARIE.

Espérer, moi! L'espérance, ce doux baume de la vie, ranime souvent mes forces languissantes. Dans l'erreur d'un songe délicieux, je le vois

tomber à mes pieds ; il arrose ma main de ses larmes ; il me parle ; il me jure un éternel amour. O Sophie ! qu'il est aimable depuis que je l'ai retrouvé ! Il a.... Je ne sais comment exprimer ma pensée..... Il a développé toutes ces graces, tous ces grands talens qui étoient autrefois cachés sous le voile de sa modestie. Aujourd'hui sa physionomie marque un caractere ; ses traits sont plus mâles ; c'est un homme, un bel homme ; & sans doute il doit sentir au fond de son ame, quoiqu'il soit sans orgueil & sans vanité, qu'il est fait pour regner sur tous les cœurs. Et cet homme seroit à moi ! Non, ma sœur, je ne fus jamais digne de son amour ; & aujourd'hui je le suis bien moins encore.

SOPHIE.

Donne-lui ta main, & sois heureuse. J'entends venir ton frere.

DE RONAC.

DE RONAC *brusquement.*

Où est Ilberto ?

SOPHIE.

Il y a déja près d'une heure qu'il est sorti, il ne tardera pas à rentrer.

MARIE.

Qui te fait peine, mon frere ? (*Elle se leve*

avec précipation, & se jette dans ses bras.) Qu'as tu mon bon ami?

DE RONAC.

Rien! Laisse-moi, ma chere Marie!

MARIE.

Si je suis ta chere Marie, dis-moi donc ce qui te fait peine en ce moment?

SOPHIE.

Laisse-le. Tu ne connois pas encore les hommes. Ils ont souvent l'air triste, sans avoir aucun sujet de l'être.

MARIE.

Non, non. Ah, mon frere, je te vois depuis peu de jours, mais je lis déja sur ton visage tous les secrets de ton cœur; je lis sur ton front tous les sentimens de ton ame pure qui ne sait pas dissimuler. Tu es triste, inquiet: dis-moi donc ce qui t'afflige?

DE RONAC.

Ce n'est rien, ma chere amie; j'espere qu'au fond cela ne sera rien. Clavijo....

MARIE.

Comment?

DE RONAC.

Je viens de chez Clavijo. Je ne l'ai pas trouvé.

SOPHIE.

Et cela t'inquiete?

DE RONAC.

Son portier dit qu'il eſt à la campagne; on ignore où il eſt allé, & pour combien de temps il ſera abſent. Me feroit-il refuſer ſa porte? Si cependant il étoit parti.... Qu'eſt-ce que tout cela veut dire? Pourquoi tout cela?

MARIE.

Eh bien, il faut voir s'il reviendra! il faut attendre!

DE RONAC.

S'il reviendra! Il faut attendre! La paleur de ton viſage, ton corps tremblant, tout nous dit que ta bouche parle autrement que ton cœur. Ma chere ſœur. (*Il la ſerre contre ſon ſein.*) J'en jure par ce cœur ſenſible que je ſens palpiter contre le mien, par ce cœur déchiré... Puiſſances du ciel! Et toi, qui proteges l'innocence opprimée, Grand Dieu, écoute-moi! Tu ſeras vengée, ſi... La ſeule idée m'en fait frémir! ſi Clavijo n'étoit qu'un traître; s'il ſe rendoit coupable d'un double parjure; s'il ſe faiſoit un jeu cruel de nos malheurs! Non, cela ne ſe peut; c'eſt impoſſible. Qu'il tremble! tu ſeras vengée!

SOPHIE.

Tu le condamnes trop précipitamment. Crains

d'affliger un ame trop ſenſible. Ta pauvre ſœur! Je t'en conjure.

(*Marie pâle & tremblante, tombe de foibleſſe ſur un fauteuil.*)

Qu'as-tu? ma ſœur, tu parois oppreſſée?

MARIE.

Non, non; un rien te met tout de ſuite en alarmes!

SOPHIE. (*Elle lui préſente un flacon.*)

Reſpire un peu de cette eau-là.

MARIE.

Laiſſe-moi donc. Je n'en ai pas beſoin, te dis-je. Allons, donne-la moi.

DE RONAC.

Où donc eſt Ilberto? Et Buenko où demeure-t-il? Envoi-les chercher, je t'en prie.

(*Sophie ſort.*)

Comment te trouves-tu, ma ſœur?

MARIE.

Bien, très-bien! Tu penſes donc, mon frere?...

DE RONAC.

Quoi? ma bonne amie!

MARIE.

Ah!

DE RONAC.

Tu as de la peine à reſpirer?

MARIE.

Mon cœur eſt ſi agité ; je me ſens ſuffoquer ; je ne puis reprendre mon haleine.

DE RONAC.

Ne prends-tu rien pour calmer ces palpitations ? Il te faudroit quelque baume pour adoucir tes ſouffrances.

MARIE.

Ah ! je ne ſais qu'un remede pour me guérir. Je le demande à Dieu depuis long-temps.

DE RONAC.

Tu l'obtiendras, & de ma main je l'eſpere !

MARIE, *avec une voix éteinte.*

Oui ? c'eſt bon !

SOPHIE *entre.*

SOPHIE.

Un Courier arrive d'Aranjuez ; il m'a remis cette lettre.

DE RONAC.

C'eſt le cachet & la main de notre Ambaſſadeur.

SOPHIE.

Je l'ai prié d'entrer & de ſe rafraîchir ; il n'a voulu rien accepter, parce qu'il avoit encore pluſieurs autres dépêches.

MARIE.

MARIE.

Oblige-moi, ma bonne amie, de faire appeller le Médecin.

SOPHIE.

Tu te sens donc bien malade? Grand Dieu! qu'as-tu donc?

MARIE.

Tu me tourmenteras au point que je n'aurai pas la force de te demander un verre d'eau. Sophie! Mon frere! Que contient donc cette lettre? Vois comme il tremble! comme tout son courage l'abandonne!

SOPHIE.

Mon frere, mon frere!

(*De Ronac sans proférer une seule parole, se jette dans un fauteuil, & laisse tomber la lettre à ses pieds.*)

SOPHIE.

Mon frere! (*Elle ramasse la lettre & lit.*)

MARIE.

Laisse-moi la voir. Il faut que je... (*Elle veut se lever, mais elle n'en a pas la force.*) Ah! je le sens. Il a frappé le coup mortel. Ma sœur, ah, par pitié, parle, enfonce-moi le poignard dans le cœur. Il nous trahit?

DE RONAC *se levant hors de lui-même.*

Il nous trahit! (*Furieux, il se frappe la tête*

& la poitrine de ses mains.) Tout est mort, tout est anéanti pour mon ame, comme si un coup de foudre m'avoit privé de tous mes sens, Ma sœur, ma sœur! Il t'a trahie, & je suis encore ici! Où aller? Où le trouver? Que faire? Je ne vois rien, rien! Qui m'enseignera?... Où se cache-t-il? O rage! (*Il se rejette dans son fauteuil.*)

ILBERTO *entre.*

SOPHIE.

Ah! mon cher Ilberto, aidez-nous, conseillez-nous! nous sommes perdus!

ILBERTO.

Sophie!

SOPHIE.

Prends! Lis cette lettre! L'Ambassadeur écrit d'Aranjuez que Clavijo a porté contre mon frere une plainte criminelle; qu'il l'accuse de s'être introduit dans sa maison sous un nom emprunté; que Ronac l'a surpris encore au lit; qu'en lui mettant le pistolet sur la gorge, il l'a forcé de signer une déclaration ignominieuse; & que si mon frere ne s'éloigne sur le champ du Royaume, on va le renfermer dans une prison perpétuelle; dont lui-même il ne pourra peut-être jamais le faire sortir.

DE RONAC *se releve tout bouillant de colere.*

Oui, je le veux! je le veux! qu'ils me traînent

dans les horreurs d'un cachot ; mais ils viendront m'arracher de dessus son corps tout déchiré, de la place où je nagerai dans son sang, & je le ferai jaillir sur eux. Dieu du ciel, je te remercie de ce que tu envois aux hommes quelques soulagemens au milieu de leurs douleurs affreuses. Mes entrailles desséchées sont altérées de la soif de me venger. Ce sentiment délicieux me ranime, & je sors de mon irrésolution stupide & muette. Je m'éleve au-dessus de moi-même ! Vengeance ! Que je me sens soulagé ! comme tous mes nerfs se tendent, se roidissent pour le saisir, le déchirer...

SOPHIE.

Mon frere ! tu me fais frémir ! Comme tu es terrible !

DE RONAC.

Tant mieux ! ah ! traître ! je ne veux pas d'armes : pour assouvir toute ma vengeance, c'est de ces mains que je le déchirerai. Que je dise au fond de mon cœur : Je l'ai anéanti.

MARIE *très-oppressée.*

Ah ! mon cœur !

DE RONAC.

Je n'ai pu te sauver, mais tu seras vengée : je veux respirer son sang comme un parfum délicieux ! Mes dents sont avides de sa chair. Suis-je

donc devenu une bête féroce? Je haïrois d'une haine éternelle celui qui, pour fruſtrer mon attente, voudroit l'empoiſonner; ou l'aſſaſſiner. Ilberto, aide-moi donc à le trouver! Où eſt Buenko? Vous tous, aidez-moi donc à le trouver!

ILBERTO.

Sauvez-vous, ſauvez-vous! vous dis-je. Mon frere, tu ne te connois plus!

MARIE.

Fuis promptement, mon frere, mon frere!

DE RONAC.

Non, que je le trouve! Il faut que je le trouve. Ah, ſi je le tenois au-delà des mers! Je le ſaiſirois; je l'attacherois tout vivant à un poteau; je dépecerois tous ſes membres; je les ferois rôtir à ſes yeux; & vous, femmes, je vous en ſervirois.

SOPHIE.

Emmene-le, mon bon ami. Il va faire mourir ſa pauvre ſœur!

BUENKO *entre.*

BUENKO.

Je l'avois bien prévu, Monſieur; partez, ſur le champ, partez: j'ai obſervé toutes leurs démarches, on vous cherche; & vous êtes perdu, ſi vous ne ſortez à l'inſtant de la ville.

DE RONAC.

Non, jamais! Où eſt Clavijo?

BUENKO.

Je l'ignore.

DE RONAC.

Tu le ſais! dis-le moi. O Buenko, faut-il que je t'en conjure à genoux!

SOPHIE.

De grace, Buenko!

MARIE.

Ah! je me meurs! (*Elle gliſſe de deſſus ſon ſiege.*) Clavijo!

SOPHIE.

Au ſecours! elle ſe meurt!

ILBERTO.

Ne nous abandonne pas, grand Dieu! Sauvez-vous, mon frere, ſauvez-vous.

DE RONAC.

(*Il ſe précipite aux genoux de Marie; & malgré tous les ſecours, elle ne peut revenir à elle.*)

Moi, t'abandonner?

SOPHIE.

Eh bien, reſte, & fais-nous mourir tous comme ma malheureuſe ſœur. Marie, tu n'es plus, & ton frere a cauſé ta mort.

DE RONAC.

Arrête. Que dis-tu?

SOPHIE *avec un sourire amer.*

Notre libérateur! notre vengeur! Qu'il s'aide donc lui-même.

DE RONAC.

Dieux, ai-je mérité?...

SOPHIE.

Reste, & va te plonger dans un cachot; monte sur l'échafaud; vas-y répandre ton sang, & rends-moi ma sœur!

DE RONAC.

Sophie!

SOPHIE.

Hélas! Puisqu'elle n'est plus, au moins conserve-toi pour nous, mon frere! (*elle se jette dans ses bras*) conserve-toi pour nous! pour notre malheureux pere. Hâte-toi, hâte-toi de partir. C'étoit-là sa destinée, elle l'a remplie. Et puisqu'il est un Dieu dans le ciel, remets-lui le soin de nous venger.

BUENKO.

Nous n'avons pas un moment à perdre. Partons; suivez-moi, & je vous déroberai à leurs poursuites, jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de vous faire sortir du Royaume.

DE RONAC *se jette sur le corps de Marie, il le couvre de baisers.*

Ma sœur! (*On l'arrache des bras de sa sœur. Il prend la main de Sophie; celle-ci se retire & sort avec le corps de Marie qu'on enleve.*)

ILBERTO, UN MÉDECIN.

(*Sophie, qu'on apperçoit encore au fond de l'appartement, fait signe au Médecin de se retirer: Qu'il est trop tard, que sa sœur est morte.*)

ILBERTO.

Venez, Monsieur. Secourez-là, elle n'est peut-être pas morte. Seroit-il possible?

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

Le Théatre repréſente une rue devant la maiſon d'Ilberto, il fait nuit.

(La porte de la maiſon eſt ouverte, & devant cette porte on voit trois hommes en manteaux noirs, avec des flambeaux.)

(Clavijo arrive, enveloppé dans ſon manteau, il porte une épée ſous ſon bras. Un Domeſtique marche devant lui, tenant un flambeau à la main.)

CLAVIJO.

Je t'avois dit d'éviter cette rue.

LE DOMESTIQUE.

Il nous auroit fallu prendre un grand détour, & vous êtes preſſé. Don Carlos ne demeure pas loin d'ici.

CLAVIJO.

Que vois-je ? Des flambeaux !

LE DOMESTIQUE.

C'eſt un enterrement. (*En lui montrant le chemin.*) Par ici, Monſieur.

CLAVIJO.

Dans la maiſon de Marie ! Un cadavre ! Un friſſon mortel a glacé tous mes ſens ! Va leur demander qui l'on enterre ?

LE DOMESTIQUE *s'approche des hommes en manteaux noirs.*

Qui enterrez-vous là ?

LES HOMMES *froidement.*

Marie de Ronac.

(Clavijo s'aſſied ſur une groſſe pierre qui ſert de borne, & s'enveloppe la tête de ſon manteau.)

LE DOMESTIQUE *revient.*

Ils enterrent Marie de Ronac.

CLAVIJO *tout en déſordre.*

Devois-tu le répéter, dis traître, ce mot terrible qui me fait treſſaillir ?

LE DOMESTIQUE.

On vous reconnoîtra. Retirez-vous promptement & en ſilence ; ſongez à quel danger vous vous expoſez.

CLAVIJO.

Que l'enfer !... Sors donc de devant moi ; je reſte ici ; je reſte, te dis-je.

(Le Domeſtique ſort.)

Marie ! Elle eſt morte ! elle eſt morte ! Ces

flambeaux la conduisent dans la tombe ! C'est un songe sans doute qui vient m'effrayer, & me montrer la fin de mes trahisons pour que je puisse encore me repentir. Il en est temps encore ! Encore ? Je frémis, & mon cœur a tressailli. Non, non ! tu ne mourras point ; je viens à toi ; je viens à toi. Disparoissez spectres de la nuit ; cessez de m'effrayer par des images terribles. Je vole vers elle ; fantômes, disparoissez... (*Il marche vers les hommes en noir.*) Et ils restent ! ils me regardent ! (*Clavijo effrayé fait un pas en arriere & pousse un cri terrible.*) Ah ! malheureux ! ce sont des hommes ! Il est donc vrai ?...... il est vrai !....... Peux-tu le penser ? Elle est morte. Cette idée affreuse se présente à mon ame égarée avec toutes les horreurs de la nuit. Cette fleur, autrefois si belle, languit desséchée, la voilà ! Tu la foules sous tes pieds. Et toi, Dieu du ciel, prends pitié de mon sort ! Ce n'est pas moi qui l'ai fait mourir ! Pâle flambeau, cesse de verser les flots de ta lumiere ; & vous, astres de la nuit, couvrez-vous d'épaisses ténebres ; ne jettez pas vos regards sur moi, sur un parjure ! Vous qui m'avez vu tant de fois sortir de cette maison ivre de mon bonheur !... du bonheur d'être aimé ! lorsque dans l'enthousiasme du plus ardent amour, je venois chanter sous ces fenêtres, & remplir des plus douces espérances le cœur de mon amante

qui se cachoit derriere sa jalousie pour m'entendre! Et c'est moi! c'est moi qui remplis cette maison de deuil & de gémissemens funebres; qui fais retentir les chants lugubres de la mort dans ces lieux mêmes où tout s'empressoit à prévenir mes desirs & à me rendre heureux. (*On entend au loin dans la maison d'Ilberto quelques sons d'une musique lugubre.*) Ils vont la porter en terre. Arrêtez, arrêtez, ne fermez pas son cercueil; laissez-moi la revoir encore une fois. (*Il s'approche de la maison.*) Aux yeux de qui vais-je me présenter? je les trouverai noyés de pleurs. Je verrai ses amis désespérés! son frere dont le cœur sera rempli de tristesse & de fureur! (*La musique recommence.*) Elle m'appelle! elle m'appelle! Je l'entends! Je viens à toi! Quel saisissement! quelle angoisse mortelle! Je sens fuir mes genoux sous mon corps tremblant! M'avancer? ...... efforts inutiles! je ne puis.

(*La musique lugubre se fait entendre pour la troisieme fois. Les hommes vêtus de noir commencent à se mettre en rang devant la porte; trois autres hommes viennent se joindre à eux pour entourer le cortege qui sort de la maison. Six autres portent les bâtons sur lesquels on voit le cercueil.*)

ILBERTO & BUENKO *en grand deuil.*

CLAVIJO *s'avançant.*

Arrêtez !

ILBERTO.

Quel ſon de voix !

CLAVIJO.

Arrêtez ! (*Le cortege s'arrête*).

BUENKO.

Qui oſe arrêter ce cortege reſpectable ?

CLAVIJO.

Arrêtez ! Laiſſez-là ce cercueil.

BUENKO.

Miſérable ! tu veux donc mettre le comble à tes forfaits ! Tu pourſuis ta victime juſques dans le tombeau !

CLAVIJO *l'épée à la main.*

Laiſſe-moi, n'excite pas ma fureur ! Les malheureux ſont à craindre ! Il faut que je la voie ! (*Il ôte le drap mortuaire & découvre le cercueil. On y voit Marie couchée, les mains jointes ; elle eſt enſevelie dans un linceul blanc. Clavijo effrayé ſe recule, & détourne les yeux en ſe cachant la tête dans les plis de ſon manteau.*)

BUENKO.

Veux-tu la ranimer encore pour la tuer une ſeconde fois ?

CLAVIJO.

Lâche, tu insultes aux malheureux ! Marie. (*Il se jette à genoux devant le cercueil.*)

DE RONAC *arrive.*

(*Dans le fond du Théatre.*)

Buenko m'a quitté tout-à-coup. Elle n'est pas morte, disent-ils, & il faut que je la voie. Quand tout l'univers s'y opposeroit, il faut que je la voie. Que vois-je ? Des flambeaux ! un cercueil ! un convoi ! (*Il accourt & se jette sur le cercueil; on le releve, il est prêt à s'évanouir. Ilberto le soutient dans ses bras.*)

CLAVIJO *qui est de l'autre côté du cercueil.*

Marie ! Marie !

DE RONAC *se ranime.*

C'est sa voix. Qui est-ce qui appelle Marie ? Au seul son de cette voix la fureur a fait bouillonner mon sang dans mes veines.

CLAVIJO.

C'est Clavijo !

(*De Ronac lui jette un regard terrible & met la main sur son épée. Ilberto le retient.*)

CLAVIJO.

Je ne crains point tes regards furieux, & la pointe de ton épée ne me fait point trembler.

Regarde, vois ces yeux éteints & fermés pour jamais; regarde, vois, ces mains jointes!

DE RONAC.

Et c'est toi qui oses encore!... Défends-toi, traître. (*Il s'arrache des bras d'Ilberto, & s'élance l'épée à la main sur Clavijo; ils se battent, & Ronac plonge son épée dans le cœur de Clavijo.*

CLAVIJO *en tombant.*

Je te remercie, mon frere, tu nous unis. (*Il tombe sur le cercueil, mais Ronac furieux le repousse; les fossoyeurs le relevent & le soutiennent dans leurs bras.*)

CLAVIJO.

Ah!

DE RONAC.

Du sang! Ouvre les yeux à la lumiere, Marie; ouvre-les encore pour voir la pompe de tes noces, & ferme-les ensuite pour jamais. Vois comme je l'ai rendu sacré le lieu de ton repos, en répandant sur ta tombe le sang de ton assassin. Quelle douce satisfaction!

SOPHIE *arrive.*

SOPHIE.

Mon frere! Dieux! qu'as-tu fait?

DE RONAC.

Viens, ma sœur, viens rassasier tes regards. J'espérois semer des roses sur son lit nuptial, vois

les roses dont je la pare pour aller habiter dans les cieux.

SOPHIE.

Nous sommes perdus !

CLAVIJO *d'une voix languissante.*

Sauve-toi donc, insensé, sauve-toi avant que le jour ne commence à paroître. Que le Dieu qui t'a envoyé pour punir le crime t'accompagne ! Sophie, pardonne-moi. Mon frere, mes amis, pardonnez-moi.

DE RONAC.

Comme son sang qui coule appaise toute ma rage ! comme il éteint toute la vengeance qui brûle dans mon cœur ! (*Il s'approche de lui.*) Meurs, je te pardonne.

CLAVIJO.

Donne-moi donc ta main. Sophie, donne-moi la tienne ; & vous les vôtres, mes amis. (*Buenko hésite à lui donner sa main.*)

SOPHIE *avec douceur.*

Donnez-lui votre main, Buenko.

CLAVIJO.

(*A Buenko.*) Je te remercie. (*A Sophie.*) Ton cœur est toujours le même ! Ame de mon amante, si tu plânes encore sur l'univers, jette du haut des cieux un regard sur nous, vois cette bonté

divine. (*Il montre Sophie.*) Que ton cœur, touché de mon repentir me pardonne & me bénisse encore. Je te rejoins, je vole vers toi. Ronac, mon frere, sauve-toi, je t'en conjure! Dites-moi, mes amis, Marie m'a-t-elle pardonné? Comment est-elle morte?

SOPHIE.

Dans ses derniers adieux elle a oublié son frere, sa pauvre sœur; & sa derniere parole, étoit encore ton malheureux nom.

CLAVIJO.

Je la suis, je lui porterai vos adieux & vos regrets.

CARLOS, LE DOMESTIQUE,

CARLOS.

Clavijo, Au meurtre! au meurtre! des assassins.

CLAVIJO.

Ecoute-moi, Carlos: tu vois ici les victimes de tes conseils. Je t'en conjure par ce sang qui s'enfuit avec ma vie, sauve mon frere.

CARLOS.

Clavijo! Clavijo! (*Au Domestique.*) Et tu me regardes, & tu restes là tranquille? Faites donc appeller du secours!

(*Le Domestique sort.*)

CLAVIJO.

CLAVIJO.

C'eſt en vain. Sauve les jours de ce frere infortuné. Donne-moi ta main, mon ami, comme un gage de ta promeſſe. Ils m'ont pardonné, & je te pardonne. Tu l'accompagneras ſur la frontiere. Je l'exige. Ah!

CARLOS *frappant du pied la terre.*

Clavijo! Clavijo!

CLAVIJO *s'approche un peu plus près du cercueil & s'y appuie.*

Marie! Que je ſerre encore ta main!

(*Il décroiſe ſes mains, & il prend la droite.*)

SOPHIE *à Ronac.*

Sauve-toi donc malheureux, ſauve tes jours, ſauve tes jours!

CLAVIJO.

Je la tiens ſa main, ſa main glacée. Tu es à moi, que je la baiſe une fois encore. Ah!

SOPHIE.

Il n'eſt plus. Sauve tes jours, mon frere!

(*Ronac ſe jette dans les bras de ſa ſœur.*)

Mon frere, mon frere!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *Nouveau Théatre Allemand, ou Recueil des Pieces qui ont paru avec ſuccès ſur les Théatres des Capitales de l'Allemagne ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 3 Septembre 1781.

BLIN DE SAINMORE.

ERRATA.

PAGE 7, ligne 1, *étoit*, lisez *étoient*.
Page 12, l. 22, *production*, lisez *productions*.
Page 23, l. 23, *1756*, lisez *1766*.
Page 27, l. 12, *Pantomine*, lisez *Pantomime*.
Page 29, l. 23, *limisation*, lisez *l'imitation*.
Page 36, l. 21, *de mains de maitre*, lisez *de main de maitre*.
Page 40, l. 9, 2040, lisez 2440.
Page 64, l. 2, *retrourrai-je*, lisez *retrouverai-je*.
Page 70, l. 19, *la*, lisez *là*.
Page 71, l. 14, *disposée*, lisez *disposé*.
Page 76, l. 15, *jetté*, lisez *jettée*.
Page 82, l. 8, *ne'n*, lisez *n'en*.
Page 88, l. 11, *oublié*, lisez *oubliée*.
Page 93, l. 15, *méchant*, lisez *méchans*.
Page 93, *gardes*, lisez *garde*.
Page 93, *donnes*, lisez *donne*.
Page 96, *retournes*, lisez *retourne*.
Page 96, *non jamais je me prêterai*, lisez *Non; jamais je ne me prêterai*.
Page 98, l. 18, *que les choses ont tournées*, lisez *ont tourné*.
Page 98, l. 11, *vous rend*, lisez *vous rendent*.
Page 102, l. 5, *grace*, lisez *graces*.
Page 103, l. 6, *parles*, lisez *parle*.
—— *dissipes*, lisez *dissipe*.
Page 104, l. 8, *recueilles*, lisez *recueille*.
Page 106, l. 12, *continues*, lisez *continue*.
Page 107, l. avant derniere, *rassures*, lisez *rassure*.
Page 108, l. 7, *gardes*, lisez *garde*.
Page 108, l. 23, *respecte*, lisez *respecte*.

ERRATA.

Page 113, l. derniere, *gela*, lisez *cela*.
Page 127, l. 9, *restons la*, lisez *là*.
Page 141, l. 4, *Amenes-les*, lisez *Amene-les*.
Page 141, l. 9, *m'arrêté-je*, lisez *m'arrêtai-je*.
Page 146, l. 15, *fusse*, lisez *fussent*.
Page 147, l. avant derniere, *conduira à elle*, lisez *qui va vous conduire à elle*.
Page 187, l. 19, *Calmes-toi & répond-moi*, lisez *Calme-toi & réponds-moi*.
Page 126, *eh! bien*, lisez, *Eh bien!*
Page 195, l. 15, *tous les deux*, lisez, *toutes les deux*.
Page 197, l. 18, *ne m'impose*, lisez, *ne m'en impose*.
Page 198, *moderes-toi*, lisez *modere-toi*.
Page 202, *bruit publique*, lisez *public*.
Page 204, l. 3, *amere*, lisez *amer*.
Page 204, l. 7, *c'est*, lisez *cela est*.
Page 207, l. 21, *sans témoin*, lisez *sans témoins*.
Page 208, l. 8, *n'importe quel*, lisez *n'importe lequel*.
Préface, l. 15, *Beauchais*, lisez *Beaumarchais*.
Page 250, l. derniere, *de sermens*, lisez, *des sermens*.



